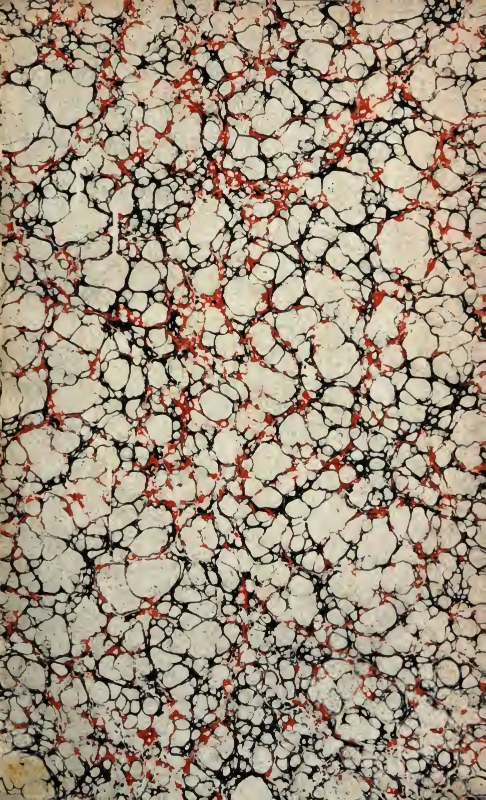




COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES MÉMOIRES DU DIABLE	2 vol.
CONFESSION GÉNÉRALE	2 —
LES DEUX CADAVRES	1 —
LES QUATRE SŒURS	1 —
AU JOUR LE JOUR	1 —
MARGUERITE — LE MAITRE D'ÉCOLE	1 —
HUIT JOURS AU CHATEAU	1 —
LE BANANIER. — EULALIE PONTOIS	1 —
SI JEUNESSE SAVAIT !... SI VIEILLESSE POUVAIT	2 —
LE PORT DE CRÉTEIL	1 —
LE CONSEILLER D'ÉTAT	1 —
UN MALHEUR COMPLET	1 —
LE MAGNÉTISEUR	1 —
LA LIONNE	1 —
LA COMTESSE DE MONRION	1 —
LES DRAMES INCONNUS	4 —
LA MAISON Nº 3 DE LA RUE DE PROVENCE	1 —
AVENTURES D'UN JEUNE CADET DE FAMILLE	1 —
AMOURS DE VICTOR BONSENNE	1 —
OLIVIER DUHAMEL	1 —
LES FORGERONS	1 —
UN ÉTÉ A MEUDON	1 —
LE CHATEAU DES PYRÉNÉES	2 —
UN RÊVE D'AMOUR	1 —
DIANE ET LOUISE	1 —
LES PRÉTENDUS	1 —
CONTES POUR LES ENFANTS	1 —
LES QUATRE ÉPOQUES	1 —
SATHANIEL	1 —
LE COMTE DE TOULOUSE	1 —
LE VICOMTE DE BÉZIERS	1 —
LES AVENTURES DE SATURNIN FICHET	2 —
LES QUATRE NAPOLITAINES	2 —

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

LES QUATRE

NAPOLITAINES

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

— DEUXIÈME SÉRIE —



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

LES QUATRE

NAPOLITAINES

XXVI

Guise eut à peine le temps de pousser Anita derrière les vastes tentures de son lit, car la Ronda entra tout à coup avec impétuosité.

En se trouvant en face du duc, elle s'arrêta et parcourut la chambre d'un regard soupçonneux : son œil vibrait, ses narines étaient gonflées, sa respiration haletante.

— Vous étiez seul, n'est-ce pas, monseigneur ? lui dit-elle à haute voix.

— Sans doute, répondit Henri avec quelque embarras.

— En ce cas, reprit la Ronda, il est inutile de laisser

cette porte ouverte pour faire sortir ceux que je croyais être avec vous.

Aussitôt elle-même ferma la porte avec violence, et se jetant sur un siége, elle reprit d'une voix tremblante :

— Laissez-moi respirer un moment, Henri, car la course est longue du donjon des Carmes à ce palais, et il m'a fallu revenir sur mes pas, puisque l'entrée secrète de vos jardins était fermée; il m'a fallu aussi, ajouta la Ronda d'un air soupçonneux, me disputer avec ce Cérisantes qui garde la porte avec plus de soin qu'un chien, avec autant d'insolence qu'un laquais; et pourtant vous étiez seul, n'est-ce pas, monseigneur ?

— Je vous l'ai déjà dit, madame, repartit Guise avec humeur; mais si vous avez quelque secret à m'apprendre, ce lieu n'est pas convenable pour une conversation. Suivez-moi.

— Ah ! dit la Ronda en se levant soudainement, il y a quelqu'un ici.

— Il n'y a personne, reprit Guise, mais il y a trop près d'ici le page qui couche sur le seuil de ma porte pendant que je dors; il peut vous entendre.

— Ah ! fit la Ronda dédaigneusement, vous ne preniez pas ces précautions pour votre sûreté, lorsque vous demeuriez au donjon des Carmes, et vous n'en aviez pas

besoin alors; car, moi, je veillais sur vous, Henri... On m'aurait mille fois tuée avant que d'arriver jusqu'à toi.

— Silence, silence! reprit Guise... Je vous ai dit qu'on pouvait vous entendre.

— Puisque je suis ici, monseigneur, reprit la Ronda d'un ton sombre, il m'importe peu qu'on sache maintenant pourquoi je suis venue et à quel titre je suis venue.

» Oh! monseigneur Henri de Guise, ajouta-t-elle avec une douloureuse colère, que sont devenus les serments que tu me faisais lorsque je te promettais de veiller pour toi et de t'aider à conquérir une couronne que tu feras peut-être partager à une autre?

Guise était horriblement embarrassé.

Il s'approcha doucement de la Ronda, et lui dit à voix basse :

— Ma belle Ronda, ne savez-vous pas que l'amour se plaît au mystère, et que le mien pour vous ne veut d'autre confident que toi. Ainsi, parlez bas... car je vous l'ai dit, mon page est là.

— Eh bien! monsieur, renvoyez-le, ou plutôt, ajouta vivement la Ronda, c'est inutile à présent, il en a assez entendu pour qu'il sache qui je suis et ce que je suis.

» Mais laissons cela, car je ne suis pas venue dans votre palais pour vous faire des reproches. Le désespoir

remplit mon âme, Henri, mais mon amour est plus fort que mon désespoir...

» Savez-vous quel danger vous menace ?

— J'en connais beaucoup, dit Guise, charmé de tourner cet entretien sur des choses sérieuses. Le Carniole conspire, m'a-t-on dit, Borgia a promis ma mort à don Juan.

— C'est peut-être vrai, reprit dédaigneusement la Ronda, mais tandis que Scoppa ameute contre toi quelques misérables bandits, tandis que Borgia cherche quelque main obscure pour te verser du poison... les chefs de cette cité la vendent aux Espagnols, et avec la cité ils leur vendent votre tête, Henri de Lorraine.

— Ce n'est pas possible! dit Guise; d'où le savez-vous?

— Je le sais, parce que c'est au donjon des Carmes, parce que c'est dans cette chambre où je me glissais furtivement près de vous durant la nuit, que cet infâme traité a été signé devant moi.

— Devant vous et devant Gennaro aussi, sans doute ?

— Devant mon mari et mon frère, qui tous deux y ont donné leur assentiment.

— Quel jour?... à quelle heure?...

— Cette nuit, et il n'y a pas une heure de cela.

— Et tu es venue sur-le-champ, toi, dit Guise avec émotion, tu es venue pour me sauver, chère Ronda.

— Oui, pour sauver ta tête, je suis venue t'apporter celle de mon mari et de mon frère...

» Qu'en penses-tu, Henri? reprit la Ronda, dont la voix frémissait; penses-tu qu'Olympia, la belle courtisane, eût ainsi trahi pour toi son vieil amant Filomarini et son jeune amant Médina?

» Non, elle ne l'eût pas fait, et cependant... tous les jours, soit que tu reviennes de la bataille ou de l'église, ton cheval s'arrête à la porte du palais du cardinal, car Olympia t'attend cachée derrière sa jalousie verte...

— Tu te trompes, Ronda... Olympia, tu le sais, est venue me chercher à Rome, c'est elle qui m'a apporté la proposition du cardinal Filomarini; tu sais avec quelle autorité elle gouverne ce vieillard, si puissant sur le peuple, et je lui dois des égards qui me ménagent sa protection..

— Ne vous descendez pas si bas que cela, monseigneur, reprit la Ronda avec hauteur; Henri de Lorraine peut avoir fantaisie de la courtisane Olympia, car elle est belle à faire envie aux anges, elle est parée à faire envie aux madones, et de pareilles créatures plaisent aux hommes pour qui l'amour n'est qu'un jeu.

» Mais que le duc de Guise, que le prétendant au trône de Naples ménage et flatte l'influence de la cour-

tisane, cela ne se peut pas; duc, tu mens maintenant, car sans cela tu aurais menti à ta noblesse, et tu en es incapable.

— Je ne chercherai pas à éclairer ta jalousie soupçonneuse, dit Guise en baissant la voix.

» Mais dites-moi, reprit-il plus haut, quelles sont les clauses de ce traité de trahison ?

— La nuit prochaine, dit la Ronda, le donjon des Carmes doit être livré aux Espagnols.

— Mais pour arriver jusque-là, il faut que l'un des capitaines du quartier livre passage aux troupes.

— Il en est un qui a promis de le faire.

— Ah! dit Guise en se laissant entraîner à un mouvement de colère. C'est Pepé Palombo, sans doute?

— Qui vous l'a dit?

— Je l'ai vu sortir cette nuit de la maison de Genuino avec ce vieillard fertile en intrigues... et....

Guise ne put continuer; un cri rauque et furieux, auquel avait répondu un faible cri parti de derrière les tentures, où était cachée Anita, l'interrompit tout à coup.

— Ah! s'écria la Ronda avec colère et désespoir, tu l'as vu sortir cette nuit de la maison de Genuino... C'est donc toi qui, tous les soirs, viens errer sous les fenêtres de la Casta...

— Et c'est toi, sans doute, s'écria une voix non moins

furieuse et désespérée, c'est toi qui étais dans sa chambre pendant que, moi, je gémissais au pied de sa fenêtre; c'est toi qui as éteint cette lumière indiscrète qui dessinait ton ombre à mes yeux.

Et Anita, s'échappant de derrière les rideaux du lit, s'élança au milieu de la chambre.

— Quelle est cette femme? s'écria la Ronda en reculant.

Guise, pris ainsi entre les fureurs de la Ronda et les colères d'Anita, fut sur le point d'éclater de rire; mais il y avait au fond de cette scène comique un danger terrible pour lui, un dévouement sans bornes de ces deux femmes, il reprit donc la parole et s'écria avec hauteur:

— Sur mon honneur! la Ronda, je ne connais point cette femme.

» Comme tu es venue m'avertir de la trahison de Gennaro et de Pepé Palombo, elle est venue m'avertir des mauvais desseins de Scoppa et de Borgia.

— Elle t'aime donc bien aussi, dit la Ronda en examinant d'un œil furieux Anita toujours voilée, et tu ne la connais pas?

— Sur mon honneur je ne sais pas qui elle est, car elle a refusé de lever son voile.

— Ce n'est pas faute, sans doute, de l'en avoir suppliée, n'est-ce pas, monseigneur, dit la Ronda avec des

larmes de désespoir et de rage; car si Olympia est belle, elle ne t'a donné que ce qu'elle a tant vendu. Si la Casta est plus belle encore, elle ne t'a cédé que parce que le sang de sa mère coule dans ses veines.

» Je te l'eusse pardonné, car ni l'une ni l'autre n'avaient pour te plaire ce que je croyais avoir seule : le dévouement d'une esclave, la servitude d'une âme qui sacrifie pour toi frère et mari. Quelle est donc cette femme qui est venue te révéler de nouveaux complots? Qui a-t-elle sacrifié pour toi?

» Elle t'a parlé de Carniole et elle t'a parlé de Borgia!

La Ronda s'arrêta, et les lèvres tremblantes, le regard fixe, la poitrine haletante, elle s'écria :

— Carniole, Borgia, ah! je la connais maintenant, c'est Anita... Elle t'a livré son oncle et son amant comme je t'ai livré mon mari et mon frère.

— Quelle qu'elle soit, peu vous importe, dit Guise.

— Je veux la voir, dit la Ronda d'une voix rauque et brève.

— Elle est entrée ici voilée, elle est restée ici voilée, elle en sortira de même...

— Non, je veux que tu la voies, Henri de Lorraine, dit la Ronda d'un air sinistre.

— Pitié et protection, monseigneur! s'écria Anita en se cachant derrière le duc.

— C'est que tu l'aimes peut-être encore? reprit la Ronda amèrement.

— Je te dis que je ne l'ai point vue.

— Aujourd'hui peut-être; mais tu en as gardé un doux souvenir, sans doute, continua la Ronda de cet accent mielleux et cruel qui semble devoir appartenir aux tigres.

» Sa taille était si souple, et tu vois, elle n'a rien perdu de sa grâce; ses pieds étaient si charmants! et tu vois que les miens ne pourraient chausser ces mules étroites qu'elle semble vouloir te cacher; sa main était si blanche et si douce!... et tu vois encore comme elle paraît éclatante et polie sur le voile qu'elle presse sur son visage, et ce visage lui-même, il était si jeune, si gracieux!... Regarde-le maintenant!...

En disant ces derniers mots, la Ronda s'élança sur la malheureuse Anita comme la panthère sur sa proie, et arrachant avec violence le voile d'Anita, elle montra à Guise cette figure toute dévastée par l'horrible maladie qu'elle-même avait transmise à sa victime.

Guise ne put retenir un mouvement d'horreur.

Anita tomba à genoux en cachant son visage dans ses mains. Pas un cri, pas un sanglot ne sortit de sa poitrine.

— Aime-la maintenant, s'écria la Ronda, je ne suis plus jalouse...

— Relevez-vous, malheureuse enfant, dit Henri à Anita, relevez-vous, votre âme est belle et votre cœur splendide. Oui, je vous aimerai maintenant.

Anita se releva et ramena son voile sur son visage.

— Monseigneur, répondit-elle d'une voix ferme, je suis venue dans votre palais pour vous sauver d'un danger qui vous menaçait, je ne vous ai demandé pour récompense de ce dévouement que de me laisser sortir comme j'y étais venue, avec ce voile sur le visage.

» Je croyais que l'honneur d'un gentilhomme était une sauvegarde suffisante pour celle qui s'en remettait à lui; je croyais que la main d'un homme était assez forte pour protéger ce voile qui me cachait; je me suis trompée, monseigneur.

» Que Dieu vous protége maintenant, car, moi, je n'ai plus rien à faire dans ce monde.

— Tu veux donc mourir, enfant? s'écria Guise. Non, je ne le veux pas, je t'en supplie...

— Ne me demandez pas de vivre, reprit Anita avec amertume, car je ne vivrais que pour me venger, et je ne m'en sens pas la force, ajouta-t-elle en éclatant en larmes. Adieu, monseigneur... adieu.

Guise voulait la retenir, mais la Ronda l'en empêcha en lui disant d'une voix émue :

— Laissez-la partir, monseigneur : votre pitié lui fait plus de mal que ma colère ne lui en a fait.

— La Ronda, reprit Anita en s'approchant d'elle, donne-moi le poignard que tu portes d'ordinaire, et que tu levas sur moi la nuit où je dormais à côté de cet homme.

— Tiens, lui dit la Ronda, prends...

Elle lui tendit le poignard, et Anita sembla l'examiner à travers son voile.

— A qui le destines-tu? dit la Ronda troublée.

— A la Casta! s'écria Anita en se reculant; à la Casta qu'il aime; car il ne t'aime pas, toi, il te méprise... et tu peux en être sûre, car je te laisse seule avec lui...

A ces mots, elle s'échappa de la chambre.

Une heure après, la Ronda, accompagnée de Cérisantes, retournait au donjon des Carmes.

Toute expression de colère avait disparu de son visage.

En vérité, M. de Guise était un habile homme.

XXVII

Tout n'était pas encore fini, et cette nuit, fertile en trahisons, devait voir naître d'autres complots que ceux qui avaient été révélés à Guise par la Ronda et Anita.

On se rappelle qu'un moment avant que Borgia fût venu chercher Francesco dans la cabane de Carniole, celui-ci avait suivi Santis chez le cardinal Filomarini.

Les deux bandits étaient enfermés avec le prélat depuis un assez long temps, lorsque la porte de la chambre où se tenait le conciliabule s'ouvrit doucement, et un homme sortit et s'avança avec précaution devant le long corridor obscur au fond duquel cette chambre était située.

A l'autre extrémité de ce corridor, une autre porte était restée ouverte; mais, voilée par de riches tentures, elle ne laissait pas échapper un seul rayon de la lumière qui éclairait un vaste appartement.

Une négresse, cachée derrière ces tentures, surveillait tout ce qui pouvait se passer dans ce corridor, tandis qu'une femme d'une éblouissante beauté se tenait couchée au fond de la chambre sur un lit de repos d'une rare élégance.

— La porte s'ouvre, dit la négresse tout bas.

— Assure-toi si c'est lui, répondit sa maîtresse..

La vieille servante entr'ouvrit les portières, et dit à voix basse à un homme qui passait en ce moment devant elle :

— Est-ce vous, seigneur Colesi?

L'homme ne répondit pas, et la vieille reprit :

— Ou, si vous avez oublié ce nom, est-ce vous, maître Carniole Scoppa?

— Le seigneur Colesi ou maître Scoppa, répondit une voix brutale, n'est plus dans le palais du cardinal Filomarini.

— Quoi! s'écria vivement la femme qui était couchée au fond de l'appartement, il est parti! ce n'est pas possible...

» Il n'y a que deux issues à la chambre de monseigneur, celle qui ouvre sur ce corridor et celle qui mène...

Pendant qu'elle parlait ainsi, l'homme que la négresse

avait arrêté écarta vivement les portières et entra, après avoir repoussé la vieille servante :

— Eh quoi ! dit-il en interrompant celle qui parlait, quoi ! signora Olympia, vous attendiez ici Carniole Scoppa ?

» Est-ce qu'il vous est revenu en mémoire qu'il avait été votre fiancé, et après seize ans d'abandon et d'oubli, vous prendrait-il fantaisie de lui offrir un amour dont personne ne veut plus ?

Olympia ne parut pas avoir entendu l'injurieux langage de cet homme, et reprit d'un ton ferme :

— Vous êtes, n'est-ce pas, le boucher Miquel Santis ?

— Je suis le capitaine Miquel Santis.

— Capitaine ou boucher, repartit dédaigneusement Olympia, je sais que tu es à vendre à qui peut te payer.

— Quelle tête avez-vous à me demander ? dit Santis avec une gaîté ignoble.

— Je n'ai pas de tête à te demander, répondit Olympia ; mais, toi, tu as un secret à me vendre. Que te faut-il pour que tu me dises ce qui s'est passé tout à l'heure dans l'entretien que tu as eu avec Scoppa et Filomarini?

Avant que Santis eût eu le temps de répondre, les

portières s'ouvrirent de nouveau, et le cardinal entra lui-même dans la chambre d'Olympia.

— Vous êtes trop pressée, madame, lui dit-il ; ayez un peu plus de patience ; ne savez-vous pas, ajouta-t-il avec un sourire plein de menace et de mépris, que j'ai l'habitude de ne tenter aucune entreprise sans vous la soumettre, ou du moins vous en avertir ?

» Va où tu dois aller, reprit-il en se tournant vers Santis, et n'oublie pas quels yeux veillent sur toi.

Le brigand salua avec humilité et se retira.

— Fermez cette porte, dit le cardinal à la vieille négresse, et songez que tout doit désormais dormir dans le palais.

La servante obéit.

Le cardinal et Olympia demeurèrent seuls.

Ceux qui vantaient dans toute l'Italie les charmes de cette belle courtisane avaient raison.

Olympia avait déjà trente ans accomplis, et cependant elle avait gardé tant de jeunesse, que sa beauté au lieu de décroître semblait être à peine arrivée a sa perfection. Ce n'était ni la figure agaçante et fraîche d'Anita lorsqu'elle était encore belle ; ce n'était ni le suave et blond visage de Casta, ni sa grâce vaporeuse ; ce n'était pas non plus la beauté hardie et passionnée de la Ronda. C'était quelque chose de charmant et de souverain,

quelque chose de languissant et d'impérieux à la fois, c'était la beauté d'une déesse toute prête aux faiblesses de l'humanité, c'était l'immortelle Vénus à qui devaient plaire aisément, et le chasseur Adonis et le berger Anchise, et le terrible dieu des batailles et le faible et beau Pâris.

Comme si le hasard eût voulu donner plus de justesse à cette comparaison, Filomarini, celui à qui appartenait cette suprême beauté, était un homme petit, au visage renfrogné, au front bas, aux yeux obliques; ses bras étaient démesurément longs, sa taille légèrement contrefaite; et depuis sa naissance, il était tout aussi boiteux que le fut le dieu Vulcain après sa chute du haut de l'empyrée.

Olympia avait repris sa place sur son lit de repos, pendant que le cardinal l'examinait d'un regard curieux et méchant.

— Vous vouliez savoir, dit-il, ce qui s'est dit dans l'entretien qui vient d'avoir lieu entre moi et votre ancien fiancé? Je vais commencer ce récit, et peut-être viendra-t-il tout à l'heure l'achever lui-même.

—Je vous écoute, monseigneur, dit Olympia, qui cherchait à cacher sous une apparence calme l'effroi qu'elle éprouvait.

— Dites-moi, madame, quelle parole vous m'avez rap-

portée de Rome, lorsque je vous y ai envoyée pour faire mes conditions au duc de Guise?

— Je vous ai rapporté ses propres paroles, monseigneur, reprit Olympia. Guise vous a juré par ma bouche de soumettre son autorité à la vôtre, et de ne rien entreprendre avant de vous avoir consulté.

— Et trouvez-vous, reprit Filomarini, qu'il tienne fidèlement sa promesse?

— Ne vient-il pas ici tous les jours, repri' Olympia, recevoir vos conseils, ou plutôt vos ordres?

— Pensez-vous que ce soit seulement pour cela qu'il vienne? dit le cardinal en attachant sur Olympia un regard fixe et menaçant.

— Pourquoi voulez-vous qu'il vienne? fit Olympia en regardant à son tour le cardinal avec assurance.

— Je l'ignore, repartit Filomarini; mais je ne sais comment il se fait que M. le duc de Guise arrive toujours à mon palais aux heures où je suis sorti.

— Lui faites-vous un crime, dit Olympia, d'un hasard fâcheux, et ne vous montre-t-il pas ainsi son empressement?

— Il fait plus, reprit le cardinal en ricanant, il ne se rebute point de ses visites inutiles, et le plus souvent il abaisse son orgueil de prince jusqu'à m'attendre des heures entières.

» Cela doit fort l'ennuyer, n'est-ce pas, madame ? à moins que quelqu'un de ma maison ne s'empresse de lui en faire les honneurs en mon absence, à moins que vous...

— L'avez-vous jamais trouvé près de moi?

— Vous avez raison, madame, repartit celui-ci ; car les fenêtres de la Guana, votre négresse favorite, ouvrent sur la porte de ce palais ; et à peine en ai-je franchi le seuil, que le fil d'argent qui communique de sa chambre à votre appartement vous a déjà avertie qu'il était temps de vous séparer de votre héros bien-aimé.

— Qu'osez-vous dire, monseigneur ? s'écria Olympia ; moi, recevoir ici le duc de Guise ? Mais c'est à peine si je le connais ; c'est par votre ordre que j'ai été le trouver à Rome, et si vos espions m'y ont suivie, comme ils ont coutume de faire toutes les fois que je quitte ces murs, ils ont dû vous dire que je n'ai vu le duc de Guise qu'une seule fois, et seulement pendant une heure.

— Vous avez raison, madame, reprit le cardinal, vous n'êtes entrée qu'une seule fois dans le palais de Guise, et vous n'êtes restée qu'une heure avec lui...

» Comment se fait-il donc qu'au lieu de revenir sur-le-champ à Naples, vous n'ayez quitté Rome que le jour où lui-même s'embarquait à Fumicino ?

— Je vous l'ai déjà dit, monseigneur, le duc de Guise

m'avait promis un homme dévoué pour me reconduire jusqu'ici ; cet homme a refusé de m'accompagner, et j'ai dû attendre la garde que vous m'avez expédiée.

— Et, reprit le cardinal, vous l'avez aussi patiemment attendue à Rome, que Henri de Lorraine attend maintenant mon retour dans ce palais ; car durant ces huit jours, ajouta le cardinal avec colère, Guise est entré toutes les nuits dans la misérable maison où vous vous teniez cachée.

— Qui a pu vous dire une pareille calomnie? fit Olympia dédaigneusement.

— Celui qui tous les soirs a suivi le duc de son palais à votre maison, celui qui peut-être eût gardé éternellement votre secret s'il n'avait maintenant à se venger du duc de Guise, comme il avait depuis longtemps à se plaindre de vous.

— Carniole Scoppa, sans doute? dit impétueusement Olympia. Et vous trouvez qu'il a à se venger de moi, vous, monseigneur, ajouta-t-elle avec indignation, vous à qui le vieux Genuino proscrit remit une pauvre enfant de dix ans, et qui en avez fait la misérable femme que je suis? Oh! si quelqu'un est coupable entre nous, vous savez bien que ce n'est pas moi, monseigneur.

— Vous avez désiré voir Carniole Scoppa, vous le verrez, et il vous dira sa façon de penser à ce sujet.

— Mais quel dessein avez-vous donc sur moi, monseigneur ? dit Olympia, qu'épouvantait le ton railleur du cardinal ; quel attentat contre moi avez-vous médité dans ce nocturne entretien ?

— Dans ce nocturne entretien, reprit Filomarini dédaigneusement, il a été beaucoup plus question du sort de Naples que du vôtre ; dans ce nocturne entretien il s'est trouvé que tout le monde a été d'avis qu'il était temps de délivrer Naples de l'insolente tyrannie de Guise.

— Et quel crime avez-vous médité contre lui ? dit Olympia, qui malgré tous ses efforts ne put cacher l'horrible angoisse qu'elle éprouvait.

— Santis était d'avis de l'assassiner sur le Marché-Neuf, et pour cela il demandait mille livres d'or. Carniole n'a pas été de cet avis, et il s'est chargé d'accomplir ailleurs et lui seul le dessein pour lequel Santis ne croyait pas avoir assez de deux cents hommes déterminés.

— Que vous a-t-il demandé pour cela ? dit Olympia pâle et tremblante.

— Peu de chose, madame : la clef du passage secret qui conduit de mon appartement au vôtre.

— Il n'est donc pas sorti de ce palais ? s'écria Olympia avec une horrible épouvante.

— Il en sortira par cette chambre, dit le cardinal en regagnant la porte du corridor.

A ces mots, le cardinal sortit.

XXVIII

A l'instant même où le cardinal sortait, une autre porte s'ouvrait à l'angle opposé, et Carniole Scoppa parut sur le seuil.

Olympia demeura immobile et sans pouvoir proférer une parole.

Carniole s'avança jusqu'à elle, et lui dit d'une voix sourde et menaçante :

— Es-tu prête à mourir, Olympia ?

La pauvre femme tomba à demi renversée sous cette parole terrible ; ses longs cheveux blonds s'étaient dénoués sur ses épaules et traînaient sur le tapis où elle s'était agenouillée ; elle avait jeté ses bras en croix sur sa poitrine, et sa tête, élevée vers Carniole, avait la sublime expression de douleur de la Niobé antique.

— Giuseppe, murmura-t-elle d'une voix mourante, en

donnant à Carniole le nom de sa jeunesse, Giuseppe, tu n'es pas venue pour me tuer ainsi, sans me laisser une heure, un moment, une minute pour me confesser de mes fautes, pour adresser une prière à Dieu! Oh! Giuseppe, Giuseppe! tu ne me tueras point!

— Ne m'appelle plus de ce nom, reprit Carniole d'un ton sombre, si tu veux que j'aie pitié de ton âme; ne me donne plus ce nom qui me rappelle ta trahison.

» Tu m'as demandé une minute pour prier, je t'en donne dix, ajouta le brigand en montrant du doigt une horloge dont le lourd balancier résonnait impassiblement à l'un des angles de cette chambre.

» Hâte-toi et pense à ton salut devant Dieu, car tu es jugée et condamnée devant les hommes.

— Merci, Giuseppe, dit Olympia, à qui ce délai semblait rendre quelque espoir; merci, je te savais aussi juste que tu es implacable; tu m'as donné dix minutes pour me confesser à Dieu, tu n'as pas besoin de t'éloigner et de te détourner de moi, car je ne m'adresserai qu'à lui; tu m'as donné plus que je ne méritais de ta justice; encore une fois, je te remercie.

Olympia se leva, alla vers un meuble qu'elle ouvrit d'une main ferme, en tira de magnifiques bijoux, et les présentant à Carniole, elle lui dit :

— Prends ceci, Giuseppe...

— Pauvre folle! dit Carniole en la repoussant de la main, tu crois parler à Miquel Santis.

— Prends ceci, dit Olympia, et lorsque tu m'auras tuée, tu iras le porter à l'enfant que je n'ai pas vue depuis sa naissance.

» Je ne sais, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel, je ne sais ce que mon père Genuino a fait de ma Casta, mais je sais ce que la misère et l'abandon font d'une pauvre fille, et si ce que je te remets pour Casta devient la dot qui lui servira à trouver un mari qui la prenne sous sa protection, Dieu me tiendra compte peut-être d'avoir pensé à l'honneur de ma fille, moi dont personne n'a défendu l'honneur.

— Ce que tu veux sera accompli, dit Carniole, mais hâte-toi, le temps marche et voilà déjà plus d'une minute d'écoulée.

Comme si cette parole eût brisé toute la résolution d'Olympia, elle retomba à genoux, et comme elle s'était rapprochée de Scoppa pour lui remettre les bijoux destinés à la Casta, elle se trouva face à face avec le bandit : cependant les regards d'Olympia ne s'attachèrent pas sur lui, ses yeux levés au ciel semblaient chercher dans l'espace le Dieu invisible et éternel auquel elle adressait sa prière.

— Mon Dieu, fit Olympia d'une voix douce et mélo-

dieuse, depuis de bien longues années, que je suis en cette funeste maison, vous savez ce que j'ai souffert et vous aurez pitié de moi.

Carniole, qui jusque-là avait évité de la regarder, tourna ses yeux vers elle, et il se demanda comment il se faisait que tant de vices et de libertinage pussent être cachés sous une enveloppe si belle, sous un si merveilleux visage, sous une si pieuse résignation.

— Mon Dieu, continua Olympia de cette voix douce et pénétrante qui ressemblait à une musique lointaine, vous savez de quelles tortures j'ai payé l'abandon où on m'avait laissée; vous savez quels combats j'ai soutenus contre celui à qui mon père avait confié mon enfance, et à quelle horrible violence j'ai dû ma première faute; vous le savez, mon Dieu, et vous aurez pitié de moi.

Un sourire amer glissa sur les lèvres de Carniole, et, comme si ce souvenir lui avait rendu toute sa colère, sa main chercha la poignée de sa dague.

Soit qu'Olympia n'eût pas aperçu ce mouvement, soit qu'elle fût déjà au-dessus de toute crainte terrestre, elle continua du même ton calme et inspiré :

— Mon Dieu, reprit-elle, vous savez avec quels odieux conseils on chercha à égarer mon âme; vous savez par quels affreux mensonges on me fit douter de la fidélité

de mon fiancé; vous savez par quelles infâmes calomnies on essaya de tuer dans mon cœur l'amour que je lui gardais.

— Tu mens, malheureuse, tu mens, s'écria tout à coup Scoppa en se levant avec fureur.

— Tu oublies que je parle à Dieu, dit doucement Olympia; et ce n'est pas à lui qu'on peut mentir; d'ailleurs, ajouta-t-elle en prenant la main de Scoppa et en la détachant lentement de la poignée de sa dague, tu vois que l'heure n'est pas encore passée.

— Oui! tu as raison, repartit Scoppa d'une voix haletante, j'aurais dû te tuer tout de suite.

» Oh! ajouta-t-il en se frappant le front avec colère, le cardinal me l'avait bien dit, que si je t'écoutais une seule minute, mon cœur serait troublé et ma main tremblerait.

— Eh bien! dit Olympia, que rien ne semblait plus pouvoir épouvanter, ne m'écoute plus, Giuseppe, éloigne-toi de moi; quand l'heure sonnera, je serai prête.

— Il y a cinq minutes de passées, répondit Scoppa en s'éloignant d'Olympia.

— Cinq minutes, reprit-elle en se levant soudainement, c'est trop de temps à attendre; tue-moi tout de suite, Scoppa, ou peut-être j'essaierai de te dire pourquoi j'avais prié ma fidèle Guana de t'introduire près de moi,

peut-être commencerais-je le récit que j'avais préparé et que tu ne dois pas entendre.

— Tu as donc bien voulu me voir, toi? lui dit Scoppa.

— C'est pour toi que je veillais, reprit Olympia; c'est pour toi que cette porte était restée ouverte.

— Et tu avais un récit à me faire? repartit le bandit.

— Oui, dit Olympia, un récit bien triste et que je te garde depuis de bien longues années.

— Parle donc, dit brusquement Scoppa, qui chercha vainement à déguiser l'émotion qu'il éprouvait.

— Non, dit Olympia; l'heure se passe, et il faudrait pour m'entendre un cœur moins impatient de ma mort que le tien.

Scoppa passa sa main sur son front et repartit avec la rage d'un homme qui cède malgré lui à un attrait plus puissant que sa volonté :

— Le cardinal m'a donné une heure, je te la donne.

— Une heure! répéta Olympia, dont tout le visage s'éclaira d'une joie soudaine.

— Une heure, reprit Scoppa en attachant sur elle un regard soupçonneux; c'est assez pour me tromper, n'est-ce pas?

— Non, dit fièrement Olympia; c'est assez pour nous venger tous deux.

Scoppa ne répondit point et continua à examiner Olym-

pia avec la crainte d'un homme qui redoute une trahison et le regret d'un cœur qui voudrait se soustraire à des souvenirs trop puissants.

Olympia, sans se laisser troubler par la résolution apparente de Scoppa, continua vivement :

— Tu connais Filomarini depuis longtemps, n'est-ce pas, Giuseppe ? L'infâme n'avait pas eu besoin d'abuser de l'autorité que mon père lui avait imprudemment donnée sur moi pour que tu fusses convaincu que parmi les plus débauchés et les plus perfides de cette ville, Filomarini est le plus perfide et le plus débauché.

» Veux-tu que je te dise pourquoi il veut me perdre aujourd'hui ? C'est un crime à ne pas y croire, vois-tu, mon pauvre Giuseppe !

» Ta vie s'est mêlée à bien des intrigues, ton épée a été au service de beaucoup d'ambitions, mais jamais elle n'a été employée à un acte de perfidie plus lâche et plus bas que celui qu'on veut te faire accomplir.

— Le but que se propose le cardinal m'importe peu, repartit Carniole d'un ton sombre, ce n'est pas son injure que je venge, c'est la mienne.

— Cependant, lui dit Olympia, il t'a donné mon sang pour celui du duc de Guise : le droit que tu as de me tuer est le prix dont il t'a acheté la mort de Henri de Lorraine.

— D'où le sais-tu ? dit Carniole.

— Il me l'a dit, répondit froidement Olympia ; mais, ajouta-t-elle dédaigneusement, il ne m'a pas dit comment il se fait que toi, Giuseppe Colesi, jadis mon fiancé, que toi, Carniole Scoppa, dont l'épée a frappé de si illustres victimes, tu sois resté une heure en sa présence sans l'étendre mort à tes pieds.

— Il avait la clef qui mène de chez lui à cette chambre, repartit Carniole.

— C'est la même, dit Olympia, qui mène de cette chambre chez lui.

Scoppa détourna les yeux, tant le regard qu'Olympia attacha sur lui était à la fois sombre et plein de fascination.

Cependant l'idée que la courtisane venait de faire naître en lui ne parut pas l'épouvanter.

— Son tour viendra peut-être, murmura-t-il sourdement.

— Eh bien ! Giuseppe, reprit Olympia d'une voix haletante, tue-le avant moi... fais que je le voie mort à mes pieds... et puis reviens dans cette chambre, et tu m'y trouveras prête à recevoir la mort .. prête à tout ce que tu voudras, entends-tu, Giuseppe ? ajouta-t-elle en le brûlant de ses regards humides et enflammés.

» Car s'il te plaisait, par fantaisie ou par vengeance,

de me laisser vivre pour me faire souffrir plus longtemps, je me ferais ton esclave et ta servante.

— Oh! je te comprends, dit Scoppa, ta haine pour le cardinal est née le même jour que ton amour pour le duc de Guise, et tu veux me faire tuer Filomarini pour sauver ton nouvel amant.

— Tue Guise, si tu veux, dit Olympia avec vivacité; tue-le pour toi s'il t'a insulté, mais ne sois pas assez niais pour croire servir la jalousie de Filomarini quand tu ne sers que sa trahison.

» Écoute-moi bien, Giuseppe: le cardinal t'a dit sans doute que c'était de ma volonté que j'étais restée à Rome pour y recevoir l'hommage banal que Henri de Lorraine jette à toutes les femmes?

— Il me l'a dit, répondit Carniole; mais je le savais.

— Tu veux dire que tu le croyais, Scoppa; car tu ne t'imaginais pas qu'il y eût un homme au monde capable de dire à la femme dont il a fait la souveraine maîtresse de sa vie:

« Tu te feras aimer par le duc de Guise, tu irriteras » son amour par tes coquetteries, et s'il hésite à tenter » l'entreprise où je l'appelle, tu l'entraîneras par les plus » solennelles promesses de ton amour. »

Olympia s'arrêta, et ses regards se rencontrèrent avec ceux de Scoppa.

XXIX

— Voilà pourtant ce que le cardinal m'a dit à moi, continua Olympia en se rapprochant de Carniole ; mais à toi, reprit-elle d'une voix pleine d'amertume, à toi, il ne t'a pas dit que, depuis l'arrivée de Guise dans cette ville, il exige que je reçoive tous les jours Henri de Lorraine, que tous les jours il faut que je réponde à ses propos de galanterie par des sollicitations importunes.

— Il en est capable, murmura le bandit.

— Vraiment, Scoppa, reprit Olympia, ce serait une chose plaisante si elle n'était infâme que de me voir arracher à Guise, en faveur du cardinal Filomarini, tantôt le droit de nommer aux places vacantes des chanoines de Saint-Janvier, et cela pour un baiser que je lui laisse prendre sur ma main ; tantôt l'établissement de la redevance du dixième sur les cures du royaume de Naples, en faveur de Filomarini, et ceci pour la promesse d'un rendez-vous nocturne.

» Et sais-tu, Scoppa, ce qu'il m'a ordonné encore : c'est

de tenir ma promesse et de recevoir Guise dans la nuit, à la condition de lui arracher un arrêté qui soumette tous les crimes commis dans la cité à la justice cléricale dont Filomarini est le chef?

— Et tu as refusé, toi? dit Carniole, sur le visage duquel se montrait une sombre agitation.

— J'ai si bien refusé, dit Olympia, qu'il t'a fait venir ce soir dans son palais avec ce misérable Santis qui sort d'ici, pour vendre Naples aux Espagnols et faire assassiner son chef; et pour cela il t'a donné ma vie.

Carniole ne répondit pas.

Olympia, s'étant rapprochée de lui, ajouta en parlant de si près au brigand qu'elle semblait vouloir l'enivrer de son haleine :

— Voyons, Giuseppe, ne te connais-je pas bien? Tu dois livrer au duc d'Arcos la porte de la Chiaïa, ou peut-être celle de Fondi... ou bien la porte Capouane...

Carniole secoua la tête en souriant.

— A moins, ajouta Olympia, qu'il ne t'ait proposé de le tuer dans la bataille... ou de l'entraîner hors de la ville dans quelque embuscade où il périra...

Scoppa ne répondit rien.

— Serait-ce donc, reprit Olympia, une idée dont Filomarini m'a parlé quelquefois? t'a-t-il proposé d'enclouer les canons qui défendent l'entrée du port, de façon à ce

que les galères espagnoles puissent pénétrer jusqu'au centre de la ville ?

Un regard sévère et soudain de Carniole avertit Olympia qu'elle avait enfin deviné la vérité, ou du moins qu'elle l'avait approchée.

— Ce n'est pas cela, reprit-elle d'un ton indifférent, c'est une ruse que tu as déjà employée en France contre le duc de Montmorency, mais qui est trop connue maintenant pour réussir à Naples, comme elle a réussi à Castelnaudary.

— C'est ce que nous verrons demain à la porte d'Averse, repartit brusquement Carniole.

Olympia tressaillit.

— Qu'as-tu donc? lui dit vivement Scoppa.

Olympia leva silencieusement la main vers l'horloge qui se trouvait placée en face d'elle et répondit d'une voix lente, solennelle :

— C'est que l'heure vient de sonner, Giuseppe, et qu'il est temps que tu accomplisses ta vengeance.

A son tour, Carniole tressaillit et se troubla.

— N'as-tu plus rien à me dire ? reprit-il d'une voix tremblante : quel est donc ce récit que tu avais à me faire ?

— Il est achevé, dit Olympia. Malheur à moi si tu ne l'as pas compris...

— Quoi ! tu n'as plus rien à ajouter ?

— Non, reprit Olympia, mais j'ai un dernier service à te demander.

» Je ne voudrais pas que les trésors que je t'ai chargé de remettre à ma fille lui arrivassent sans un dernier adieu de sa mère ; permets que je lui écrive, et jure-moi devant Dieu que tu lui porteras fidèlement l'écrit que je vais te donner.

— Je te le jure, répondit Scoppa d'une voix triste, et qui disait combien son cœur était déjà loin de la funeste résolution avec laquelle il était entré dans cette chambre.

Olympia se plaça tranquillement à une table, écrivit d'abord un billet qu'elle cacheta soigneusement et sur lequel elle écrivit :

CECI EST MON TESTAMENT.

Elle posa le papier scellé devant Scoppa, qui put lire ces mots et qui se détourna pour cacher à Olympia l'émotion qu'il éprouvait.

— Tu vois, lui dit-elle d'un ton doux et résigné, je fais mes adieux à ce monde. Il y a là tout ce que je puis faire de bien sur cette terre après ma mort, et tu ne me connaîtras bien, Giuseppe, que le jour où tu sauras ce que renferme cet écrit ; et maintenant, ajouta-t-elle en reprenant la plume, il faut que je charge Casta d'assurer l'exécution de ma dernière volonté.

Elle écrivit un nouveau billet, le scella avec le même soi que le premier, et écrivit sur le dernier :

A Casta, petite-fille de Genuino.

Puis elle les enveloppa tous deux ensemble, les scella sous le même pli, et les remit à Carniole en lui disant :

— Maintenant, je n'ai plus rien à faire en ce monde.

Elle se mit à genoux, et présentant son sein découvert au bandit, elle ajouta d'une voix ferme :

— Allons, frappe, Carniole Scoppa, prouve-moi que tu m'aimais en te vengeant comme tu le dois.

Carniole la regarda longtemps ; une sombre pitié avait remplacé sur son visage l'expression de férocité qui lui était habituelle.

— Tu n'as donc pas peur de mourir? lui dit-il enfin d'une voix brisée.

— Je n'ai pas envie de vivre, voilà tout, répondit Olympia, pendant que des larmes s'échappaient de ses yeux.

» Inconnue à l'enfant qui est née de moi, jetée en pâture aux désirs d'un étranger, condamnée à la mort par le misérable qui m'a perdue, menacée par le poignard du seul homme qui m'ait aimée en ce monde, et que j'aie aimé moi-même, abandonnée de tous, maudite de toi, pourquoi veux-tu que je demande à vivre, Giuseppe ?

— Olympia, s'écria Carniolo d'une voix éperdue, non, je ne te tuerai pas.

Comme il disait ces mots, la porte secrète par laquelle il était entré s'ouvrit brusquement, et le cardinal parut un crucifix à la main.

— Tu viens de le jurer sur ce christ, cria Filomarini d'une voix menaçante,

— Eh bien! répondit Scoppa avec fureur, que Dieu me punisse de trahir mon serment, mais je ne le tiendrai pas.

— Songe, reprit Filomarini, que tu seras parjure et sacrilége.

— Parjure et sacrilége, soit, mais je ne serai pas le meurtrier de cette femme.

— Songe que tu seras maudit et excommunié dans cette vie, dit encore Filomarini en levant la sainte croix sur la tête du bandit.

— Il y a longtemps, repartit celui-ci, que je vis comme un maudit et un excommunié.

— Songe, s'écria encore le cardinal, que tu seras jugé et damné dans l'autre monde.

— Dieu mettra dans la balance, répondit Scoppa, mes crimes d'autrefois et ma pitié d'aujourd'hui, et il me jugera selon sa justice.

— Sois donc maudit, excommunié et damné, cria le

cardinal avec fureur, et du crucifix qu'il tenait à la main il frappa la tête du bandit, qui poussa un cri de rage et qui tira son poignard de sa ceinture.

Olympia poussa un cri de joie; Carniole s'arrêta à ce cri et regarda Filomarini et Olympia l'un après l'autre.

Puis, après un moment de silence farouche, il reprit :

— Tu ne mourras pas, Olympia, mais il ne mourra pas non plus; je vous condamne tous deux à vivre pour le supplice l'un de l'autre.

» Écoutez bien ce que je vais vous dire, écoutez bien le serment que je vous fais, non pas sur la croix sainte que tu as souillée, Filomarini, en la prenant à témoignage d'un assassinat; mais sur la croix de ce poignard plus digne de recevoir un pareil serment.

» Si Olympia périt, tu mourras, Filomarini; si Filomarini est frappé par une mort inconnue, tu mourras, Olympia; et n'oubliez ni l'un ni l'autre que c'est moi qui suis le juge, et que c'est moi qui serai le bourreau.

Le cardinal et la courtisane se regardèrent et baissèrent la tête.

Cependant Filomarini reprit le premier :

— Eh quoi! Guise va triompher! ainsi il m'aura méprisé et il t'aura insulté impunément?

— Tu te trompes, Filomarini, repartit Scoppa, Guise est condamné, et Guise périra.

— Est-ce vrai ? reprit le cardinal avec joie, demain à la porte d'Averse... demain Guise?...

— Demain, répondit Scoppa en l'interrompant, Guise périra... par sa faute...

— Merci donc! répliqua le cardinal; tu me donnes la meilleure part de ma vengeance.

— Tant mieux pour toi, dit Scoppa, si tu la trouves dans la mienne.

— Et moi, dit Olympia en attachant d'ardents regards sur le Carniole, ne me donneras-tu rien pour me consoler de m'avoir condamnée à vivre ?

— Ne m'as-tu pas demandé, dit Scoppa d'un ton indifférent, de remettre ce billet de la main à ta fille Casta ? C'est ton testament, n'est-ce pas?... Regarde, ne veux-tu pas y changer quelque chose maintenant que tu dois vivre?

— Non, repartit Olympia, car si tu as défendu à cet homme de me frapper, tu ne m'as pas défendu de mourir.

» Jure-moi seulement que ce message sera remis aujourd'hui même à ma fille Casta ?

— Je te le jure, dit Scoppa.

Et il sortit.

XXX

Lorsque le Pione quitta le palais de Guise, il alla immédiatement dans la rue de l'Annonciade, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut en face de la maison du vieux Genuino.

Jusqu'à ce moment, la marche du jeune lazzare avait été rapide comme celle d'un homme qui est poussé par une violente résolution; mais à peine arrivé au pied de cette fenêtre où il avait coutume de passer toutes les nuits, le Pione tomba assis sur l'un des bancs de pierre qui bordait de chaque côté la porte de la demeure de Casta.

Si quelqu'un eût pu voir, dans la nuit qui l'enveloppait, le malheureux Scipion, il eût été épouvanté et étonné à la fois de l'expression de son visage; c'était en même temps une contraction cruelle et menaçante dans tous les traits et une sorte d'hébètement dans le regard.

Ce malheureux était venu là pour un crime; mais il semblait qu'il ne se le rappelât plus. Le voile qui obscurcissait d'ordinaire l'intelligence de Scipion, mais qui

s'écartait presque toujours lorsque son cœur était sollicité à quelque noble action, ce voile semblait être retombé plus épais et plus obscur sur l'esprit incertain de l'infortuné.

Des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres.

— Casta, disait-il, oui... elle est un ange... Non, elle a trahi...

Puis, un moment après, il reprenait :

— Ce n'est pas elle, c'est Genuino qui trahit... Genuino, reprenait-il, non, il est bon, il veut que j'aime Casta.

Et puis encore :

— Ce n'est pas Casta, murmurait-il, c'est Guise ; il est bon, Guise ; il est noble ; il m'a permis de me venger... Me venger de qui ? d'Anita ?... Qu'a-t-elle dit, Anita ?

Après ces paroles confuses, le Pione se mit à pleurer comme un enfant ; puis, prenant sa tête dans ses mains, il s'écria d'une voix déchirante :

— Oh ! j'ai mal, j'ai mal, j'ai mal.

Il pleurait encore en poussant de tristes gémissements, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule ; il se redressa d'un bond et se trouva en face de Genuino.

— Ainsi donc, mon fils, lui dit le vieillard d'un ton amical, au lieu d'aller au palais de Guise, tu es revenu prendre ici ta place accoutumée ?

— Au palais de Guise, répondit le pauvre idiot, suis-je allé au palais de Guise?... Et toi, où es-tu allé?

— Où tu n'as pas voulu me suivre; je suis allé chez Gennaro, et je viens du tourjon des Carmes.

— Ah! dit le Pione de cette voix étonnée qui est si triste à entendre, Gennaro... le tourjon des Carmes... Guise... Je ne sais pas... ce n'est pas cela...

Et tout aussitôt il se recoucha sur la pierre et il se reprit à pleurer en pressant sa tête dans ses mains et en criant douloureusement :

— O mon Dieu! j'ai mal, j'ai mal...

Le vieux Genuino le regarda en silence.

— Pauvre enfant, murmura-t-il, âme incomplète, esprit plein de soleil et de ténèbres, si Dieu en te créant avait achevé son œuvre, nous ne chercherions pas maintenant quel doit être le maître et le souverain de Naples; mais peut-être, ajouta-t-il d'un ton triste, peut-être la folie qui t'accompagne depuis ton enfance se fût-elle abattue sur toi quand tu fusses monté au faîte de la puissance, comme elle est tombée sur Mazaniello, le frère et l'ami de ton cœur.

— Mazaniello, murmura le Pione à ce nom toujours puissant sur sa mémoire; il est mort, et moi, j'ai mal, j'ai mal, j'ai mal...

— Allons, Scipion, reprit le vieillard en le prenant par

la main; la nuit est déjà bien avancée, tu n'as pas encore pris de repos. Entre dans ma maison; tu y dormiras si tu veux; ou bien, comme il t'arrive souvent de passer le jour à combattre et la nuit à pleurer, sans avoir pris de nourriture, nous nous assoierons à la même table, et Casta nous servira : Casta, entends-tu?

Le Pione se leva lentement, et posant son doigt sur son front comme s'il voyait poindre dans l'obscurité un commencement de lumière, il répéta d'une voix lente :

— Oui, Casta, Casta, tu as raison; tu vas me la faire voir, n'est-ce pas?

— Je vais l'appeler, reprit le vieillard en ouvrant la porte de sa demeure; car il est inutile qu'aucun des serviteurs de cette maison sache que tu es venu dans ma maison à cette heure avancée de la nuit.

Ils entrèrent tous deux dans une petite salle basse du rez-de-chaussée, et Genuino, y ayant laissé le Pione, monta jusqu'à l'étage supérieur, d'où il rapporta une lampe allumée, après avoir frappé à la porte de la chambre de Casta et avoir ordonné à la jeune fille de descendre.

Lorsqu'il parut seul devant le Pione, celui-ci lui dit d'un ton triste et amer :

— Tu vois bien qu'elle ne vient pas!

— Elle va venir, repartit Genuino; mais, crois-moi,

mon fils, ajouta-t-il, ne montre pas trop à Casta la douleur que te cause sa prétendue indifférence; les jeunes filles sont ainsi faites qu'elles dédaignent l'amant qui pleure et qui gémit sur le seuil de leur porte, et qu'elles gardent leur plus doux sourire à ceux qui ont le courage de paraître les dédaigner.

A ces mots du vieux Genuino, le Pione attacha sur lui un regard étincelant, et repartit d'une voix tremblante :

— Oui, c'est pour ceux-là qu'elles ont un doux sourire, n'est-ce pas ? c'est pour ceux-là que dans la nuit s'ouvre discrètement la fenêtre de leur chambre?

Le vieux Genuino tressaillit.

Casta entra en ce moment et lui dit d'une voix douce et calme :

— Me voici, mon père.

Genuino examina tour à tour Casta et le Pione, mais l'éclair d'intelligence qui avait brillé dans les regards de celui-ci s'était éteint tout à fait, et le vieillard l'entendit murmurer d'une voix sourde :

— Ah! elle est seule.

Genuino était accoutumé aux divagations du Pione.

Pour la plupart de ceux qui le connaissaient, les paroles qui échappaient au malheureux Scipion, durant ses moments d'idiotisme, n'avaient aucun sens.

Mais Genuino avait trop souvent remarqué que ces

mots incohérents se rapportaient toujours à quelques souvenirs confus dont le misérable n'avait plus la conscience, pour ne pas avoir été vivement frappé de ce qu'il avait dit au sujet des jeunes filles qui ouvrent leurs fenêtres durant la nuit, et du mot qu'il avait dit lorsqu'il l'avait vu paraître.

« Ah ! elle est seule, » avait murmuré le Pione.

Dans l'obscure confusion de ces pensées, il y avait quelque chose qui, à l'insu de lui-même, rappelait au Pione qu'elle pouvait être avec quelqu'un.

Cependant Genuino ne laissa rien percer du soupçon qu'il avait pu concevoir, il embrassa sa petite-fille, lui demanda quelques viandes froides, du vin et du pain, et lui dit après qu'elle eut obéi à ses ordres :

— Reste là, ma fille, j'ai à causer avec le Pione de choses qui peuvent t'intéresser, et sur lesquelles je veux avoir ton avis.

Le Pione et Genuino prirent place à la table qui venait d'être servie par Casta, qui s'assit à quelque distance, après avoir refusé de partager leur repas.

sage et prudent qu'il t'a dit là, car la vengeance est bonne, et tu feras bien de te venger.

Le Pione ne répondit pas; mais il appuya sa tête dans sa main en se pressant le front, comme s'il eût voulu écarter un obstacle derrière lequel se cachait un souvenir.

Genuino était patient comme tous ceux qui ont appris avec les années ce qu'en toutes choses le temps a de puissance. Il ne chercha point à hâter le retour de ces souvenirs, dont il était peut-être plus curieux que le Pione lui-même, et, l'attaquant par un autre côté, il lui dit :

— Étais-tu au palais lorsque le duc a refusé à Carniole Scoppa le poste de mestre de camp général?

— Je ne sais pas, répondit le Pione en secouant doucement la tête.

Genuino s'aperçut que ce nom n'éveillait aucun souvenir dans la tête de Scipion, et il continua :

— Il est probable que Guise accordera cette place à quelqu'un des gentilshommes qu'il a amenés avec lui, peut-être au baron de Modène, peut-être au comte de Rochefort ou à M. de Cérisantes.

— Cérisantes! répliqua le Pione en relevant vivement la tête; oui, Cérisantes était là; il voulait empêcher qu'elle n'entrât et qu'elle ne parlât au duc.

— Qui cela? dit vivement Casta.

Genuino regarda sa petite-fille, qui baissa les yeux et pâlit devant ce coup d'œil menaçant.

Comme si la voix de Casta eût été aussi puissante sur l'esprit troublé du pauvre lazzare que l'était la harpe de David sur les fureurs de Saül, le visage du Pione s'éclaira d'une expression heureuse, et il se tourna vers Casta comme pour implorer une nouvelle parole; mais la Casta était devenue muette, et ce fut Genuino qui reprit de sa voix la plus douce :

— Elle te demande quelle est la femme que Cérisantes ne voulait pas laisser arriver près du duc de Guise.

— Ah! oui, oui, dit le Pione, dont la pensée retomba dans son incertitude; elle avait été déjà repoussée d'une autre maison; et cela, ajouta-t-il avec un sourire niais, parce que, tu comprends, mon père, la lumière éclaire l'ombre, et alors ils l'ont éteinte.

Pendant que le Pione parlait ainsi, Casta devenait de plus en plus tremblante; sa respiration était haletante, et la pâleur de son visage épouvanta Genuino.

Mais rien n'altéra le calme rigide des traits du vieillard, rien n'altéra sa voix lorsqu'il reprit, en s'adressant à Scipion :

— Tu viens de dire là une chose qui dépasse mon

intelligence, mon fils; mais comme tu es sage et sensé, permets-moi de t'en demander l'explication, car il est bon de s'instruire à tout âge. N'as-tu pas dit que la lumière éclaire l'ombre?...

» Apprends-moi comment cela peut arriver.

» Les pythonisses que les prêtres de l'antiquité faisaient parler sous l'empire de quelques philtres violents, grinçaient les dents, roulaient des yeux hagards, se tordaient les bras, comme si elles eussent voulu se débarrasser avec violence du dieu qui les possédait; elles commençaient par des sons inarticulés, puis venaient des mots sans raison et sans suite, jusqu'au moment où l'oracle éclatait tout à coup prononcé d'une voix ferme et inspirée.

Ainsi le Pione s'agita un moment sur sa chaise, puis il sembla déchirer son front de ses doigts crispés, il promena ses yeux inquiets autour de la salle basse où il se trouvait et il murmura d'abord :

— Comment?... Mais c'est ainsi... la lumière... puis l'ombre, pendant qu'elle pleurait... oui, oui... tu comprends bien... elle pleurait au pied de la fenêtre.

Le Pione poussa un cri en se frappant le front avec violence, et reprit tout à coup d'une voix terrible mais claire :

— Comme la lumière dessinait, sur la vitre de la fenêtre, l'ombre du cavalier qui était dans la chambre,

ils ont éteint la lumière pendant que l'autre pleurait en bas.

— Et quelle est celle qui pleurait ainsi? dit Genuino d'une voix profondément altérée.

— C'était Anita, repartit le Pione, dont la poitrine se soulevait avec efforts.

— Et quelle était celle, dit Genuino, dans la chambre de laquelle la lumière s'est ainsi éteinte?

Le Pione ne répondit pas au vieillard; mais, se tournant aussitôt vers Casta, il s'avança sur elle en s'écriant d'une voix farouche :

— Casta, dis-moi le nom de l'homme que tu as reçu cette nuit dans ta chambre?

Genuino se leva à son tour, la jeune fille était tombée à genoux devant le Pione.

— Ce n'est pas vrai, dit le vieillard, n'est-ce pas, Casta?

— C'est vrai, reprit le Pione avec fureur, c'est vrai, et je me rappelle bien maintenant ce que Guise m'a dit.

— Guise, répéta la jeune fille d'une voix épouvantée, qu'a-t-il pu dire, lui?

— Il m'a dit, répondit le Pione d'un ton sombre, prends la vie de cet homme si tu le découvres. Frappe-

le au cœur, comme il t'a frappé, ce sera justice... et d'avance je t'absous de ce meurtre.

— Guise t'a dit cela! dit Genuino d'une voix profonde et étonnée.

— O Henri! Henri! murmura Casta d'une voix insaisissable.

— Dis-moi donc son nom, ajouta le Pione, car tu le sais bien, Casta; cet homme m'appartient, il faut qu'il meure.

Genuino était retombé sur son siége, et l'étonnement qu'il avait d'abord éprouvé semblait avoir fait place à un complet anéantissement.

— Dis-moi son nom, reprit le Pione d'un ton encore plus menaçant.

— Jamais! reprit Casta en se relevant avec fierté.

— Son nom! s'écria le Pione hors de lui et en tirant un poignard de sa ceinture.

— Son nom est là, dit Casta en appuyant la main sur son cœur, et la pointe de ton poignard ne l'en fera pas sortir.

— Son nom! répéta encore le Pione, dont les yeux hagards semblaient menacer Casta d'un de ces moments de folie où le malheureux idiot n'avait plus la conscience de ses actions.

— Tu ne le sauras pas, repartit Casta en le bravant résolûment.

Le Pione leva son poignard sur elle, et il allait la frapper, lorsque Genuino lui arracha le fer des mains et lui dit, en repoussant Casta avec mépris :

— Laisse-la, enfant, laisse-la : ce qui devait arriver est arrivé, ce que la mère a fait, la fille devait le faire ; mais ce que j'ai fait pour la mère, je le ferai aussi pour la fille.

» Olympia aussi avait un fiancé qui, lorsqu'il apprit qu'elle s'était donnée à un autre, voulut aussi la tuer ; alors, comme aujourd'hui, j'arrêtai son bras ; mais, ajouta le vieillard en allant vers la porte de la salle basse, je pris par la main celle dont j'avais protégé la vie...

Et il prit Casta par la main.

— Je la traînai jusqu'à cette porte, malgré sa résistance et ses cris.

Casta pleurait et criait :

— Grâce ! Grâce !

— J'appelai sur elle, continua Genuino, la malédiction du ciel, et je chassai la fille perdue de cette maison.

— Oh ! s'écria tout à coup le Pione, grâce, pitié pour elle !

— Giuseppe Colesi cria aussi grâce et pitié pour Olympia, et je fus sourd à ses prières.

— Mais que veux-tu qu'elle devienne au milieu de la nuit, reprit le Pione, dans cette ville livrée à tous les désordres ?

— Elle fera comme sa mère, elle ira se cacher dans la demeure de celui qui l'a séduite, et, comme elle, elle y vivra dans la honte et le crime.

Aussitôt il repoussa la malheureuse Casta hors de la maison et en referma lentement la porte en disant à la malheureuse fille :

— Va et sois maudite!

L'infortunée resta anéantie sous cette terrible et solennelle parole, mais elle crut avoir perdu la raison, lorsqu'elle entendit répéter à côté d'elle le mot fatal :

— Maudite!

Casta se retourna et se trouva face à face avec un homme de haute taille.

Elle poussa un cri d'effroi, et elle put entendre la voix du Pione, qui suppliait le vieillard de pardonner à sa petite-fille; mais presque aussitôt Carniole Scoppa (car c'était lui) reprit d'un ton brusque :

— Je te cherchais, Casta.

— Moi! moi! fit-elle avec épouvante.

— Oui, je te cherchais pour te remettre cette lettre de ta mère.

— De ma mère! répéta Casta; de ma mère! maudite

et chassée pour toi, comme je suis chassée et maudite pour le Pione.

— Qui te pardonnera peut-être, comme je viens de lui pardonner, fit Carniole en remettant à Casta le billet d'Olympia.

— O mon Dieu! murmura-t-elle, comment se fait-il que celle qui n'avait jamais pensé à moi jusqu'à ce jour, m'envoie ce message précisément à l'heure où la porte de mon père m'est fermée à jamais?

» Saurait-elle déjà ma faute, et ouvrirait-elle à sa fille coupable ses bras et son cœur, qu'elle avait fermés à sa fille innocente?...

» Oh! reprit-elle avec désespoir, conduisez-moi près d'elle, car je n'ai plus d'autre asile que sa maison.

— La maison que ta mère habite est désormais pour elle une prison. Tu frapperais vainement à sa porte, elle ne s'ouvrirait pas plus pour toi que pour d'autres.

— Mais que deviendrai-je, mon Dieu! que deviendrai-je? s'écria Casta avec désespoir.

— Il y a dans ma demeure une pauvre fille qui a été ton amie et que tu as aimée.

— Anita?... dit la Casta avec terreur.

— Elle.

— Oh! non, je l'ai repoussée, oubliée.

— Ne crains rien, Casta; Anita est plus à plaindre que

toi, et ce sont d'ordinaire les malheureux qui ont pitié de ceux qui souffrent.

» Suis-moi. J'ai épargné la mère et je protégerai la fille.

Il prit Casta par la main et l'entraîna en disant d'une voix émue :

— Mon Dieu, pourquoi la perfidie m'a-t-elle fait méchant et sans pitié!

Casta le suivit machinalement, et bientôt ils arrivèrent près de la maison de Carniole.

Un homme veillait à la porte.

— C'est toi, Miquel Santis, dit Carniole, déjà de retour ?

— J'ai trouvé le vice-roi aux premiers avant-postes, répondit celui-ci à voix basse, et il attend.

— Bien, dit Scoppa.

» Quant à toi, enfant, ajouta-t-il en s'adressant à Casta, entre dans la maison, tu y trouveras Anita ; seulement, je t'en préviens, n'aie pas peur de ce que tu vas voir.

Scoppa voulait parler de l'affreux changement que la maladie avait fait subir au visage de sa nièce. Casta obéit et entra sans demander ce que signifiait cet avertissement.

Dans un coin de la chambre où elle pénétra, Casta vit

une femme assise sur un misérable escabeau; c'était Anita; elle tenait encore le poignard que la Ronda lui avait donné.

XXXII

Comme on le voit, les complots de toute espèce surgissaient contre le duc de Guise; cependant, à l'exception de celui qui devait s'accomplir à la porte d'Averse, il pouvait lui être facile de déjouer les autres, grâce aux révélations d'Anita et de la femme de Gennaro.

Mais ce n'était pas seulement parmi le peuple qu'il était venu commander que Guise trouvait des dangers et des embarras : près de l'ambition qui l'avait conduit à Naples pour conquérir un royaume, surgissaient mille ambitions subalternes, dont chacune voulait une position considérable.

Il serait sans doute trop long de les énumérer toutes dans ce récit; mais nous ne pouvons nous dispenser de raconter la scène suivante. Elle suffira sans doute

à donner à nos lecteurs une idée des insupportables tracasseries que Guise avait à subir dans l'intérieur de sa maison, au moment où il était menacé au dehors par la défection, le poignard et le poison.

Le jour était levé, et Guise venait de faire entrer chez lui ceux de ses officiers avec lesquels il avait l'habitude de délibérer sur les mesures à prendre pour la défense et pour l'organisation de la ville.

C'étaient la plupart de ceux que nous avons vus à Rome dissertant si légèrement sur les vertus et les défauts de leurs maîtres :

C'étaient le seigneur de Cérisantes,

Le baron de Modène,

Et le comte de Rochefort.

— Eh bien! messieurs, leur dit Guise, se passe-t-il quelque chose de nouveau?

— Je viens de parcourir la ville du côté qui m'a été confié, répondit Rochefort, tous les postes sont soigneusement gardés, l'enthousiasme du peuple ne se refroidit pas, et d'après ce que m'ont dit Pepé Palombo, Santis, Onoffrio, et les autres capitaines de quartier, la ville de Naples n'aurait plus rien à craindre des Espagnols, si vous vouliez établir une hiérarchie plus certaine dans l'ordre des commandements et si vous donniez enfin à l'un de vos officiers le pouvoir de vous

remplacer et de commander pour vous là où vous ne pouvez pas être.

— Très-bien, monsieur, repartit Guise d'un ton railleur, vous avez fait votre devoir en me rapportant ces vœux de nos fidèles capitaines, mais vous comprenez que je désire en être plus directement instruit que par votre entremise.

Rochefort fit un mouvement de dépit.

— Ce n'est pas que je doute de votre parole, monsieur de Rochefort, reprit le duc, d'un ton qui tenait tellement le milieu entre la sévérité et la raillerie, qu'il était difficile d'en démêler la véritable intention; ce n'est pas que je doute de votre parole, reprit-il, mais lorsque l'on commande à un peuple aussi mobile que celui de Naples, et qu'on veut faire entrer ses vœux pour quelque chose dans la balance d'une décision, il faut que ces mêmes vœux soient exprimés d'une manière qu'on ne puisse pas les dénier plus tard, et faire passer pour un caprice de notre volonté ce qui ne doit être qu'une condescendance aux désirs des chefs fidèles qui défendent cette ville.

— Monseigneur, répliqua Rochefort, je suis heureux d'avoir prévenu les désirs de Votre Altesse.

» Je prévoyais vos scrupules à cet égard, et j'ai dû leur donner une garantie sérieuse.

» Voici, ajouta-t-il en tirant un papier de sa poche, une supplique des capitaines de quartier qu'ils m'ont prié de soumettre à Votre Altesse.

Guise prit le papier et le parcourut rapidement.

— Le choix me paraît honorable, dit-il en lisant, et les demandeurs méritent tout à fait qu'on les écoute ; je vois en tête Pepé Palombo et Miquel Santis, et n'y eût-il que ces deux-là, je me ferais un vrai devoir de faire droit à leur recommandation, comme le méritent leurs fidèles services.

— Croyez, dit vivement Rochefort, à ma reconnaissance, et soyez assuré que vous n'aurez pas de serviteur plus dévoué.

— Pardon, monsieur, dit Guise en l'interrompant, mais permettez-moi de prendre encore une précaution avant de terminer cette affaire : je désirerais m'entendre personnellement avec quelques-uns de ces messieurs, et particulièrement avec les plus considérables, comme Pepé Palombo et Miquel Santis, par exemple.

» Vous comprenez, ajouta-t-il en riant, que je veux tirer quelque parti pour moi de la faveur que je leur accorde en votre personne : je voudrais les décider à me suivre dans une expédition importante, et l'occasion est bonne.

» Amenez-moi aujourd'hui Pepé Palombo, Miquel

Santis, vers la fin du jour, c'est tout ce que je demande.

— Merci, monseigneur, reprit vivement Rochefort; à la nuit tombante, Santis et Palombo seront dans votre palais.

— Dussiez-vous les y amener de force, n'est-ce pas, Rochefort? dit le baron de Modène, qui avait écouté tout ce dialoge d'un air mécontent; car messieurs les capitaines de quartier n'ont pas pour habitude de venir faire la cour à Son Altesse.

— Son Altesse désire les voir, répondit fièrement Rochefort, et je vous jure que d'une façon ou de l'autre ils viendront.

— C'est précisément là ce que je veux, répliqua Guise.

Et il congédia Rochefort en saluant de l'air le plus gracieux.

A peine fut-il sorti qu'il haussa les épaules avec impatience, puis il se retourna vers le baron de Modène et lui dit:

— Et vous, monsieur, êtes-vous aussi satisfait que M. de Rochefort de vos visites de ce matin ?

Le baron de Modène prit un air sérieux et solennel, et repartit d'un ton fâché :

— Monseigneur, je ne sais de meilleure recommandation au monde que l'accomplissement de son devoir.

» Depuis le jour où j'ai pu heureusement rejoindre Votre

Altesse dans cette ville, je pense avoir fait le mien comme un bon et loyal gentilhomme.

— C'est juste, monsieur, dit Guise, je vous ai toujours trouvé à mes côtés lorsqu'il s'agissait de combattre et vous vous êtes toujours vaillamment, sinon heureusement, tiré des entreprises particulières dont je vous ai chargé; mais vous savez qu'il ne s'agissait pas aujourd'hui de batailles et de combats, et je vous demande quelles nouvelles vous avez recueillies dans la ville de votre côté?

— Selon vos ordres, monseigneur, j'ai vu l'élu du peuple Arpaïa qui préside les consultes, et j'ai vu en même temps celui qui dirige seul toutes les décisions des magistrats du peuple, le vieux Genuino.

— Ah! dit Guise d'un air satisfait, voilà qui est très-bien, Genuino est véritablement l'homme important de Naples, c'est le ressort caché qui fait mouvoir la plupart de ceux qui peuvent décider du destin de cette ville, il est peu de chose que je ne sois prêt à faire pour me l'attacher d'une manière absolue.

— Voyons, Modène, que vous a-t-il dit?

— Les approvisionnements de la ville, repartit le baron, sont assurés pour plus de huit jours.

— C'est beaucoup, n'est-ce pas?

— Mais, reprit Modène, ces approvisionnements seraient assurés pour bien plus longtemps encore si l'on pouvait

favoriser plus efficacement les efforts des habitants de la campagne pour introduire des vivres dans la ville.

— Vraiment, dit Guise; expliquez-moi un peu cela, monsieur le baron, car le Genuino est un homme habile en toute sorte de matières, et je suis bien aise de savoir son avis là-dessus.

— Le Genuino m'a fait observer que la ville de Naples avait une circonvallation trop étendue pour que le regard d'un seul chef pût être présent sur tous les points à l'heure où il y aurait quelque importante décision à prendre.

— Je comprends ceci très-bien, repartit Guise.

— Il en résulte, reprit Modène avec plus de confiance, que pendant que les Espagnols dirigent tous leurs efforts pour attaquer la ville, soit du côté du fort Saint-Elme, soit du côté de la porte Capouane, il peut arriver que des paysans tentent d'introduire un convoi du côté de la porte de Rome, par exemple; eh bien! dans ce cas, les capitaines de quartier, livrés à eux-mêmes et craignant quelque surprise, n'osent ouvrir la porte à ce convoi et lui livrer passage.

— C'est vraiment fort bien raisonné, repartit Guise, et quelle que soit mon estime pour les talents de Genuino, je ne m'attendais pas à le trouver aussi habile en matière de mouvements militaires.

» Et que conclut-il de ces prémisses?

— C'est qu'il serait urgent, repartit Modène en attachant sur le duc un regard curieux et inquiet, de nommer un mestre de camp général, un autre vous-même, qui pût, en pareille circonstance, prendre une décision sous sa responsabilité personnelle.

— Je reconnais avec plaisir, dit Guise, que tout le monde s'accorde dans la même pensée; ce que me demande Genuino, déjà Pepé Palombo, Santis et autres me l'ont demandé aussi, et je dois dire qu'en voyant cet accord unanime de toute la population de Naples, je ne serais pas étonné que tout le monde eût suivi la même manière de procéder.

» Ainsi je parierais que vous avez dans votre poche une supplique de Genuino, d'Arpaïa et des autres consulteurs qui me demandent la nomination d'un mestre de camp général, et qui, au besoin, me désignent celui de mes officiers qu'ils jugent le plus capable de remplir cette charge.

— Vous avez deviné juste, monseigneur, car voilà cette demande signée par toute la consulte de Naples.

Guise prit la supplique et la parcourut comme il avait fait de la précédente.

— En vérité, dit-il en souriant au baron de Modène, c'est aussi bien, sinon mieux, que Rochefort.

— Quoi! monseigneur, dit Modène vivement, le comte de Rochefort prétendrait?...

— Allons, allons, baron, fit Guise en le calmant de la main, personne n'est exempt de folles prétentions; mais ce qui me gêne en tout ceci, c'est l'obligation où je me trouve de mécontenter les uns si je veux satisfaire les autres; c'est pour cela, reprit-il d'un ton confidentiel, que je suis bien aise de voir Genuino aujourd'hui même.

» Je lui expliquerai ma position, et le Genuino est trop habile pour ne pas me fournir un expédient qui me serve à calmer le dépit de Santis, de Pepé Palombo et des autres capitaines d'Ottine.

» Amenez-le-moi donc aujourd'hui, et surtout que ceci reste un mystère entre nous, vous comprenez, n'est-ce pas, Modène?

— A quelle heure voulez-vous que le Genuino se présente à votre palais?

— Mais ce soir, à la tombée du jour.

— Ne court-il pas risque de rencontrer Pepé Palombo et Miquel Santis?

— Ils ne se rencontreront qu'autant que je le voudrai, fit le duc, et peut-être se peut-il qu'après que je leur aurai parlé à chacun en particulier, je mette tous ces messieurs en présence les uns des autres.

— Il viendra, monseigneur, reprit Modène.

— Songez que s'il ne venait pas, reprit encore le duc, je ne saurais comment résister aux sollicitations de Pepé Palombo et de Santis, et qu'il va de l'intérêt de la chose publique et aussi un peu du vôtre, que Genuino vienne à cet entretien.

— Je vous ai dit qu'il y viendrait et il y viendra, repartit Modène du ton d'un homme parfaitement résolue à employer tous les moyens pour arriver à tenir sa promesse.

— A ce soir donc, monsieur le baron.

Monsieur de Guise et Cérisantes demeurèrent seuls.

XXXIII

— Eh bien! Cérisantes, s'écria vivement le duc, qui avait eu grand'peine à contenir jusqu'à ce moment la colère et l'indignation qu'il éprouvait, comprenez-vous rien de plus honteux que la conduite de ces deux hommes dont chacun va, dans le cercle de ses attributions, mendiant l'appui des derniers misérables pour s'élever à un poste dont ni l'un ni l'autre ne sont dignes?

—Il faut, en effet, pour vous remplacer au besoin, dit

Cérisantes, des hommes plus habitués que Modène et Rochefort à la conduite des grandes affaires.

— Mais ce n'est pas assez que leur sotte prétention les égare jusqu'au point de s'avilir à solliciter de pareils protecteurs, c'est à mes ennemis qu'ils s'adressent, à ceux qui font notoirement profession de braver mon autorité; et si vous saviez ce que j'ai appris cette nuit, Cérisantes.

« Ah! tenez, ajouta-t-il avec une expression de lassitude et de dégoût, si ce n'était la honte de renoncer à ce que j'ai entrepris, si ce n'était l'espérance que garde encore mademoiselle de Pons, si ce n'était que les yeux de l'Europe sont fixés sur moi, je renoncerais à cette entreprise.

— Cela serait indigne de l'héritier de tant de héros, reprit Cérisantes, et Votre Altesse ne voudrait pasdonner à ses ennemis la satisfaction de pouvoir dire que vous n'êtes pas plus fidèle à vos propres desseins que vous ne l'êtes à vos amours.

— Le disent-ils? reprit Guise... Ils doivent le dire.

» J'ai reçu des lettres de Malicorne qui m'apprennent que M. de la Rochefoucault débite des sentences sur mon compte, et que M. de Retz fait de l'esprit à mes dépens avec ma tante Chevreuse.

— Le cardinal est un fat, reprit Cérisantes.

— Il a une immense qualité que je n'ai pas, reprit Guise en riant.

» Pour arriver à ses fins, il est capable de faire l'amour à une vieille femme.

» Mais causons un peu sérieusement, mon cher Cérisantes; me voilà avec deux prétendants sur les bras à la place de mestre de camp général, et vous, savez-vous à qui je la destine?

Cérisantes prit une figure sérieuse et mécontente, et repartit :

— Permettez-moi de vous le dire, monseigneur; mais si vous donnez les postes les plus élevés aux gens de ce pays, comme c'est votre dessein, que restera-t-il aux gentilshommes qui ont attaché leur fortune à la vôtre?

— Plaît-il? fit le duc en regardant Cérisantes, êtes-vous aussi de la partie?...

— Monseigneur, fit Cérisantes avec une certaine hauteur, je crois que mes services ne me rendent pas indigne du poste de mestre de camp général.

— Et, reprit le duc d'un ton plein de sarcasme et de mépris, avez-vous aussi dans votre poche quelque supplique apostillée par une demi-douzaine de manants et de traîtres comme Santis, Pepé Palombo ou le Genuino?...

— J'ai mieux que cela, monseigneur, j'ai...

Cérisantes, qui à son tour avait tiré un parchemin de sa poche, fut tout à coup interrompu par l'entrée impetueuse de Luigi del Ferro, qui, après avoir salué le duc, dit de sa voix la plus boursouflée :

— Pardon, monseigneur, d'avoir troublé le sérénissime entretien de Votre Altesse; mais le salut et le bon ordre de la chose publique exigent que j'obtienne immédiatement satisfaction du sieur de Cérisantes.

— De moi, monsieur? dit Cérisantes avec mépris, est-ce que je vous connais?...

—Vous a-t-il blessé d'une façon quelconque? dit Guise, qui n'eût pas laissé passer cette incartade de Luigi, s'il n'avait deviné qu'il lui apportait quelque arme contre Cérisantes.

— C'est la majesté du droit des ambassadeurs représentants des rois, que M. de Cérisantes a blessée.

— Vous êtes fou, dit Cérisantes avec hauteur.

— Monseigneur, répliqua celui-ci, je ne m'arrête pas aux injures d'un homme qui a déserté ses devoirs, et je vous somme de me remettre les chiffres de l'ambassade et de toutes les dépêches de M. le marquis de Fontenay.

— Ne suis-je plus son représentant et celui de la France près de monseigneur de Guise? reprit Cérisantes;

et est-il arrivé de Rome ou de Paris quelque dépêche qui me retire ces fonctions ?

— Ne savez-vous pas, lui dit Luigi, qu'elles sont incompatibles avec celles que vous occupez maintenant, et n'auriez-vous pas dû les résigner de vous-même au moment où vous avez reçu de Gennaro Annese votre commission de mestre de camp général ?

Cérisantes se mordit les lèvres avec dépit.

— Pardieu ! s'écria le duc avec un rire méprisant, Rochefort et Modène sont de grands sots, n'est-ce pas, monsieur de Cérisantes ? Les maladroits, ils vont solliciter des suppliques et des recommandations !

» Celui-là intrigue près des capitaines d'Ottine, bourgeois assez mal séans, mais dont la plupart après tout se battent contre les Espagnols.

» Celui-ci s'adresse à l'élu du peuple, à Genuino, à l'assemblée des consulteurs, magistrats infidèles, mais enfin gens qui ont l'habitude d'un monde où l'on traite les affaires.

» Mais vous n'êtes pas si sot, vous, car du premier coup vous vous adressez au dernier des misérables, au rebut de la canaille, à un goujat qui n'est pas même capable de signer la commission qu'il vous a donnée, à un drôle...

— A votre collègue, monseigneur, repartit Cérisantes avec une hauteur qui témoignait de sa colère.

Le duc de Guise s'arrêta soudainement; un éclair de colère indicible brilla dans ses yeux; mais il ne répondit pas d'abord.

Il fit le tour de l'appartement, puis il reprit la place qu'il avait quittée, et dit à Cérisantes d'une voix calme, mais sévère :

— Remettez-moi cette commission, monsieur; il est bon que je l'examine, il est bon que je sache la limite de mes pourvoirs.

Cérisantes la lui tendit.

Le duc la lut et la déposa sur son burèau à côté des suppliques qui lui avaient été remises par Modène et Rochefort.

— Et maintenant, monsieur, reprit-il, puisque vous êtes mestre de camp général, songez à exécuter mes ordres, ce soir, de façon ou d'autre.

» Vous amènerez dans ce palais le signor Gennaro Annese.

— Mais, monseigneur, dit Cérisantes, je ne puis...

— Gennaro Annese est mon collègue, monsieur, dit sévèrement le duc.

» Il se trame dans la ville des complots qui peuvent amener la perte de tout ce peuple; il est juste que tous

ceux qui ont quelque autorité soient appelés à décider des mesures à prendre.

— Mais, monseigneur, dit Cérisantes, s'il refuse ?

— Je prendrai son refus pour une trahison, et peut-être en ferais-je autant pour celui qui, ayant eu sur Gennaro le crédit de se faire nommer mestre de camp général, n'aurait pas celui de le déterminer à me faire une visite.

» Allez, monsieur, allez.

Cérisantes salua d'un air humble où perçait cependant la joie de s'être emparé d'un poste ambitionné par tant de gens.

Puis il sortit.

— Et les chiffres ! s'écria Luigi del Ferro.

— C'est affaire entre nous, repartit Guise en lui tournant le dos.

Luigi le salua et sortit en criant de toutes ses forces :

— Monsieur de Cérisantes ! monsieur de Cérisantes !

— Les infâmes ! les misérables ! se dit Guise dès qu'il fut seul ; j'ai chargé Cérisantes de reconduire la Ronda jusque chez Genuino, et il a trouvé moyen de se faire payer ce service de laquais, du premier poste militaire de cette ville..... Oh ! nous verrons, nous verrons.

Aussitôt il frappa sur un timbre et dit au laquais qui se présenta :

— Qu'on m'amène le prisonnier... comme je l'ai dit.

Le laquais sortit, et au même instant un furieux cliquetis d'épées se fit entendre dans l'antichambre du duc.

Celui-ci y courut et vit Cérisantes s'escrimant contre Luigi. qui l'attaquait bravement en criant :

— Rend les chiffres... Cérisantes... ou j'en enfermerai le secret dans ta tombe.

A l'aspect de Guise, Luigi s'arrêta.

— Monseigneur, dit Cérisantes avec colère, me laisserez-vous manquer de respect dans votre palais par un tel misérable?

— Ce *misérable* a raison, monsieur, dit Guise avec sévérité; vous êtes devenu incapable d'être le représentant du roi de France près de moi, du moment que vous vous êtes fait nommer l'un des chefs de l'armée napolitaine.

» Vous rendrez les chiffres au signor Luigi del Ferro.

— Eh bien! soit, dit Cérisantes avec rage.

— Et tâchez de remplir plus sévèrement vos nouvelles fonctions que les anciennes, reprit le duc, si vous ne voulez pas qu'après vos chiffres je vous demande votre épée.

Guise rentra dans son appartement.

Un homme trapu, sombre, menaçant, se tenait debout d'un côté de la table près de laquelle Guise alla s'asseoir: de l'autre était un jeune homme, presqu'un enfant, à l'air pâle et souffrant, épuisé.

Cet enfant était Francesco.

L'autre était le bourreau.

XXXIV

Lorsque nous avons laissé la Casta en présence d'Anita, le jour commençait à se lever, mais il n'éclairait encore que bien faiblement la chambre où Carniole avait introduit la fille de Genuino; celle-ci ne put pas remarquer le mouvement de fureur qui fit lever Anita au moment où elle lui adressa la parole, en lui disant doucement:

— Anita, mon amie, ma sœur, c'est moi, Casta!

Anita s'approcha d'elle, et la prenant par la main, elle la traîna jusqu'auprès de la fenêtre.

Alors Anita attacha sur la jeune fille tremblante un

regard étincelant, puis elle se mit à marcher lentement autour de Casta, comme la bête fauve qui tourne autour de sa victime en cherchant l'endroit par où elle pourra plus sûrement l'attaquer.

Casta, épouvantée, non-seulement de ce terrible accueil, mais encore de l'aspect de ce hideux visage qu'elle ne reconnaissait pas, tournait aussi sur elle-même, le regard enchaîné au regard d'Anita, comme l'aiguille aimantée qui suit invinciblement l'acier qu'on lui présente.

Cependant Anita murmurait d'une voix rauque et étouffée :

« — Oh! oui... elle est belle... elle est belle!

Tout à coup, se rapprochant de Casta par un mouvement furieux et désespéré, elle s'écria en levant le poignard qu'elle tenait à la main :

— Il t'aime, n'est-ce pas ?

— Mais qui donc ? s'écria Casta en reculant; de qui parles-tu, et pourquoi me parles-tu ainsi, Anita? car maintenant je te reconnais.

— Tu me reconnais? repartit Anita d'une voix sombre; à quoi donc me reconnais-tu? Ce n'est pas à mon visage, sans doute; car il fut un temps, tu t'en souviens, Casta, où nous aimions à mirer l'une près de l'autre nos jeunes beautés; alors tu me disais:

» — C'est toi qui es la plus belle.

» Et moi, je te répondais :

» — Non, c'est toi.

» Et comme nous nous aimions alors, nous terminions nos querelles en nous embrassant et en nous disant :

» — Qu'importe, pourvu que chacune de nous soit la plus belle pour celui qu'elle aime?

» Oh! ce n'est plus ainsi maintenant.

— Pauvre Anita! murmura Casta, l'indigne Borgia t'aurait-il abandonnée dans ton malheur, et te mépriserait-il après tous les serments qu'il t'a faits?

— Borgia, repartit Anita d'une voix triste, ne m'a pas plus abandonnée que don Félix de Médina ne t'a méprisée.

— Que veux-tu dire? reprit Casta en rougissant.

— Cependant, reprit Anita amèrement, don Félix de Médina n'est plus le cavalier à qui tu rêves le jour et à qui tu ouvres la nuit la fenêtre de ta chambre.

» Ce n'est pas pour lui, Casta, que tu laisses gémir et pleurer ton amie d'enfance sur la pierre de la rue, tandis que tu parles d'amour et que tu caches dans l'ombre le mystère de ton entretien.

— Oh! si tu savais! si tu savais, Anita! dit Casta en fondant en larmes et en joignant les mains.

— Je sais tout, dit brusquement Anita.

— Quoi ! tu sais quel est celui qui cette nuit était près de moi ?

— Je le sais, reprit Anita d'un ton bref et menaçant.

» Mais, avant de te dire comment je l'ai appris, ajouta-t-elle d'un ton plein de sarcasme, je veux savoir comment tu l'as connu, comment il t'a aimée.

— Que t'importe, Anita, repartit Casta d'un ton désolé, que t'importe de savoir que, la première fois qu'il entra dans notre maison, son aspect me fit trembler, son regard me troubla, sa parole me fit frémir jusqu'au plus profond de mon âme ?

— En vérité ! dit amèrement Anita. Et puis ?

— Et puis, reprit Casta, quand il fut parti, je ne puis t'expliquer cela, mais tout à coup et pour la première fois il me sembla que ma maison, dont les occupations de chaque jour avaient jusque-là suffi à ma vie, était devenue soudainement vide, sombre et froide.

— En vérité ! répéta la nièce de Carniole.

— Oui, continua Casta.

» Imagine-toi avoir vécu toute ta vie dans un souterrain humide, obscur, triste ; le corps se fait à ce froid, les yeux à cette obscurité ; mais que Dieu fasse un jour qu'un rayon de soleil brûlant et lumineux pénètre dans cet abîme, l'éclaire et l'échauffe, aussitôt la vie s'épanouit, l'âme s'ouvre, et la chaleur l'inonde, jusqu'au mo-

ment où l'astre se retire et vous laisse seule avec cette ombre qu'on hait désormais, avec ce froid qui vous fait mal à présent.

— Ainsi, dit Anita, toi qui aimais le beau Médina, ainsi, dès le premier jour, au premier aspect, tu as aimé Guise, sans combats, sans regrets, sans remords?

Casta rougit et repartit d'une voix émue et en baissant les yeux :

— Sans remords, sans combats.

— Tu n'as pas eu pitié de Médina? fit Anita.

— Je n'y ai plus pensé; je n'ai pensé qu'à Henri de Lorraine; je suis devenue folle.

Anita baissa la tête et murmura d'une voix sourde :

— C'est comme moi.

— Comme toi? s'écria Casta avec terreur; tu l'as donc aimé?

Anita garda un farouche silence, et se prit à regarder Casta avec une fixité effrayante.

— Tu l'aimais donc? répéta Casta en jetant autour d'elle un regard éperdu.

— Oui, reprit Anita d'une voix sifflante; je l'ai aimé, et je l'aime encore; et voilà pourquoi j'ai pris ce poignard à la Ronda, qui l'aime aussi, pour te tuer, toi qu'il aime.

— Pitié! pitié! s'écria Casta en tombant à genoux.

— Moi aussi, je t'ai crié : « Pitié ! » mourante et glacée au pied de ta fenêtre, et tu ne m'as pas répondu, car il était près de toi.

— Grâce ! grâce, Anita ! je ne savais pas que tu l'aimais ; ne me tue pas !

Anita porta la main sur la Casta, saisit à poignée ses blonds cheveux, et renversant en arrière la tête de sa rivale, elle la contempla avec un cruel sourire :

— Te tuer... te tuer... tu as raison, ce serait une misérable vengeance...

» Mais, ajouta-t-elle en balançant son poignard audessus de cette tête charmante, labourer ton visage de cicatrices sanglantes, déchirer et rendre hideux comme les miens ces traits dont tu es si fière, voilà quelle est ma vraie vengeance.

— Oh ! s'écria Casta avec une épouvante indicible et une résolution désespérée, tue-moi donc ! j'aime mieux mourir.

— Tu l'aimes donc bien ? reprit Anita, dont tout le corps frémissait d'un tremblement convulsif.

— Oui, dit Casta, je l'aime, tue-moi...

— Non, dit Anita en levant son poignard, tu ne mourras pas de ma main, Casta ; mais je te ferai si hideuse à voir, que tu mourras de désespoir sous le mépris et le dégoût d'Henri de Guise.

En parlant ainsi, Anita allait frapper la malheureuse enfant, qui se débattait à ses pieds avec des cris déchirants, lorsqu'elle se sentit arrêtée par une main de fer qui la clouait à sa place.

Anita se retourna, le visage enflammé de colère, et la Casta resta immobile, haletante, éperdue en entendant le Pione, car c'était lui, dire d'une voix solennelle et lente :

— Il s'appelle donc Henri de Guise?

— Oui, répondit Anita emportée par la fureur; elle l'aime, et, pour se donner à lui, elle t'a chassé du seuil de sa porte...

» N'est-ce pas, Scipion, qu'elle a mérité de mourir?

— Elle, dit le Pione en regardant Casta, toujours immobile dans son effroi; elle, non, elle ne mourra pas; mais lui, il mourra, entends-tu, Anita?

— Lui! s'écria Anita, en devenant à son tour tremblante et éperdue.

— Si ton oncle Carniole est fatigué de la tyrannie du duc de Guise, reprit le Pione d'un ton sombre, tu peux lui dire qu'il peut s'épargner un crime, car dans une heure j'aurai fait justice.

— Quoi! reprit Anita avec une colère mêlée de dédain, tu oserais le frapper! tu oserais toucher à cette tête sacrée!

— N'étais-tu pas là lorsqu'il me l'a donnée? répliqua le Pione; n'étais tu pas là, Anita, lorsqu'il m'a dit:

» — Tu peux frapper au cœur celui qui t'a brisé le cœur, je t'absous d'avance de ce crime.

— Et parce qu'il a été généreux, tu te ferais assassin; parce qu'il t'a donné sa vie, tu la prendrais?

— Je la prendrai, je le tuerai comme tu as voulu tuer la Casta.

— Mais tu m'as arrêtée, reprit Anita; mais tu tiens encore ma main dans la tienne. C'est que tu ne veux pas que je la tue, sans doute.

— Eh bien! reprit le Pione d'une voix sinistre, eh bien! frappe-la donc, moi; je vais chercher Guise.

Anita se tourna vers Casta, et la voyant toujours immobile dans son épouvante, elle s'écria d'une voix désespérée :

— Et toi, tu ne dis rien pour le sauver? tu vois que le Pione va pour le tuer, et tu ne l'arrêtes pas?

— Scipion, Scipion, écoute-moi par pitié, s'écria Casta en se traînant jusqu'aux pieds de l'inflexible jeune homme.

— Scipion, reprit Anita en s'attachant aussi à lui, tu as aimé Casta et tu l'aimes encore; tu peux lui pardonner, car elle est belle; elle peut se repentir et t'aimer un jour.

» Ecoute-la, aie pitié d'elle, et ne tue point Guise.

Scipion promena un regard stupéfait de l'une à l'autre

de ces deux jeunes filles qui l'imploraient à genoux.

— Ainsi, dit-il en s'adressant à Anita, tu lui pardonnes?

— Oui, repartit Anita d'une voix brève, qu'Henri vive et je pardonnerai à Casta.

— Et toi, Casta, fit Scipion d'une voix profondément douloureuse, que feras-tu?

— Qu'il vive, et je ne le reverrai plus jamais, répondit Casta d'une voix haletante.

—C'est donc ainsi qu'on l'aime! dit le Pione en cachant sa tête dans sa main. Mais qui me dit, Anita, que si je te promets de respecter les jours de Guise, tu n'attenteras pas à la vie de Casta?

— Qu'elle parte, reprit Anita, qu'elle s'éloigne, que je ne la revoie jamais...

» Emmène-la, Scipion; le danger qu'elle a à courir n'est pas long, car ce n'est pas impunément que j'ai bravé le froid de la nuit pour sauver Henri de Guise des complots de Miquel Santis et de mon oncle.

» Je sens la mort qui m'avait quittée revenir avec ses rêves funestes et ses fantômes hideux; emmène-la si tu crains que ma jalousie ne s'éveille.

Anita alla s'asseoir sur le bord de son lit, épuisée par la lutte terrible qu'elle avait supportée durant cette nuit.

XXXV

— Voudras-tu me suivre, Casta? dit le Pione en s'adressant à la jeune fille.

— Scipion, lui répondit Casta d'une voix triste et douce, tu m'as fait chasser de la maison de mon père, qui pouvait peut-être cacher ma faute; je n'irai pas habiter ta maison pour ajouter un déshonneur de plus à celui qui me flétrit déjà.

— Où donc iras-tu? lui répondit le Pione; dans quel asile cacheras-tu ta honte?

— Au moment où Carniole m'a conduite dans cette maison, dit la Casta, il m'a remis un message de ma mère; c'est le premier souvenir que j'ai reçu d'elle, depuis quinze ans qu'elle m'a donné le jour; peut-être est-ce un asile qu'elle m'offre!

— Un asile chez ta mère! s'écria le Pione; un asile chez la courtisane éhontée qui t'a méconnue jusqu'à ce jour, et dont le nom te faisait horreur?

— Oh! dit Casta, dont les larmes coulèrent lentement sur son visage pâle, Dieu maudit l'enfant qui maudit sa mère; j'ai méprisé ses fautes, et Dieu me les a envoyées en punition de mes mépris.

» Crois-moi, Scipion, la fille perdue peut accepter l'asile que lui donne la mère coupable.

— Lis donc cette lettre, repartit le Pione, et puis je te dirai ce que j'attends de toi et d'elle, ajouta-t-il en montrant Anita.

Casta rompit le cachet qui scellait l'enveloppe où étaient enfermées les deux lettres qu'Olympia avait remises à Carniole.

Elle lut celle qui lui était personnellement adressée, et resta comme anéantie après cette lecture.

Elle regardait tour à tour le Pione et Anita, comme si elle eût cherché à s'assurer par leur présence qu'elle n'était point le jouet d'un rêve épouvantable.

— Qu'est-ce donc, lui dit vivement le Pione? épouvanté à son tour de l'expression étrange du visage de Casta.

— Qu'y a-t-il? dit Anita en se rapprochant vivement.

— Il y a, reprit la Casta d'une voix entrecoupée, il y a que Guise est perdu si je ne le vois aujourd'hui même, dans un instant.

— Et pourquoi? fit Anita, qui semblait avoir complé-

tement oublié sa haine contre Casta, pourquoi est-il perdu?

— Elle ment! s'écria violemment le Pione, elle veut le revoir, elle veut mentir à la promesse qu'elle m'a faite de ne plus le rencontrer.

— Si c'était vrai! dit Anita avec un geste de menace.

— Tiens, lui dit Casta en lui tendant la première lettre, lis ce que m'écrit ma mère.

Anita prit le billet, et lut ce qui suit :

« Ma fille,

» Jamais tu n'as répondu aux messages de ta mère : que Dieu te le pardonne, quoiqu'il appartienne à ceux qui sont innocents de pardonner à ceux qui sont coupables.

» Je t'écris cette lettre sous le poignard d'un assassin.

» Je ne te demande pas de me répondre, car il se peut que la mort qui me menace me frappe avant que ta réponse puisse m'arriver; mais si tu as pitié de ta mère qui souffre, de ta mère qui va mourir, tu exécuteras ma dernière volonté.

» Aujourd'hui même, aujourd'hui, entends-tu? tu iras remettre toi-même au duc de Guise la lettre que je joins à celle-ci, et sur laquelle j'ai écrit ces mots :

» CECI EST MON TESTAMENT.

» Tu ne connais pas le duc de Guise, Casta; mais pour le peu de bonheur qu'il a donné à ta pauvre mère méprisée et maudite de tous, je lui dois de le sauver, et s'il ne reçoit pas cette lettre aujourd'hui même, il est perdu.

» Fais donc ce que je te demande, Casta, en te souvenant que je vais peut-être mourir, et que Dieu pardonnera peut-être à la mère coupable dont sa fille aura eu pitié. »

— Oh! va donc lui porter cette lettre, s'écria tout à coup Anita; va le sauver, et non-seulement je te laisserai vivre, Casta, mais encore je te pardonnerai d'être belle, et je te pardonnerai pour l'avoir sauvé.

— Casta ne doit plus revoir le duc de Guise, s'écria le Pione avec colère.

— Eh bien! j'irai, moi, dit Anita; j'irai le visage découvert, au risque de le voir se détourner de moi avec horreur.

— Vous n'irez ni l'une ni l'autre, dit le Pione.

— Tu nous tueras donc l'une après l'autre, s'écria Anita; car si tu me frappes, elle ira; si tu la frappes, j'irai.

Le Pione resta muet, et les deux jeunes filles purent croire un moment que la folie qui obscurcissait si

souvent l'intelligence du jeune lazare allait encore s'emparer de son esprit.

Elles attendaient sa réponse dans une profonde anxiété, lorsqu'elles le virent tout à coup tomber à genoux en s'écriant d'une voix inspirée :

— Mon Dieu, le jour où mon frère Mazaniello a perdu la raison, le duc d'Arcos m'a fait dire :

» — Frappe-le de ton poignard et délivre Naples de sa tyrannie.

» Je vous ai invoqué et j'ai entendu votre voix qui me répondait :

» — Laisse faire aux assassins, et ne trempe pas tes mains dans le sang innocent.

» Seigneur, le jour où le prince de Massa vendait notre ville aux Espagnols, Genuino est venu me dire :

» — Frappe-le de ton poignard, et nous t'assoirons à sa place.

» Alors, et comme la première fois, je vous ai invoqué, et vous m'avez répondu :

» — Laisse faire au bourreau et ne trempe pas tes mains dans le sang coupable.

» Aujourd'hui, ce n'est ni la voix du duc d'Arcos ni celle de Genuino qui me parle, c'est la mienne qui me parle, c'est la mienne qui me dit :

» — Frappe le duc de Guise.

» Dois-je l'écouter mon Dieu? ne suis-je pas comme ceux qui me conseillaient le meurtre dont vous m'avez détourné? n'est-ce pas ma haine qui me pousse, et non la cause glorieuse du peuple à laquelle vous m'avez voué?

» Ayez pitié de moi, Seigneur, faites-moi entendre aujourd'hui votre parole souveraine comme vous avez déjà fait : faut-il perdre celui qui peut sauver le peuple? faut-il frapper celui qui a tué mon bonheur?

En parlant ainsi, le Pione s'inclina jusqu'à ce que sa tête touchât le sol.

Il resta un moment immobile et muet dans cette position, pendant qu'Anita et Casta, leurs mains l'une dans l'autre, le regardaient avec admiration et pitié en attendant la décision que lui allait inspirer le Ciel.

Bientôt le Pione se releva; son visage avait perdu l'expression inspirée qui l'animait pendant sa prière, et ses regards, redevenus incertains, ses traits retombés dans leur immobilité accoutumée, semblaient ne plus garder de traces de la colère violente qui l'avait agité un instant auparavant.

— Anita, et toi, Casta, dit-il aux deux jeunes filles en leur tendant la main, si Dieu veut que je meure avant vous, ce qui est le destin probable de celui qui va chaque jour affronter la bataille, si je meurs de-

main, vous ferez élever ma tombe à la place où était la cabane qu'habitait ma mère, et que les Espagnols ont fait raser, parce que la pauvre femme n'avait pas pu payer l'impôt qu'elle leur devait.

» C'est là que je l'ai enterrée, moi, lorsqu'elle mourut de misère, de faim et de froid ; je veux dormir près d'elle qui m'aimait, moi que personne n'a aimé dans cette vie.

— O Scipion ! Scipion ! ne dis pas cela, reprit Anita.

— Ne dis pas cela, ajouta Casta.

— Me jurez-vous de faire ce que je vous demande ?

— Nous le jurons, répondirent les deux jeunes filles.

— Eh bien ! reprit le Pione, adieu...

En prononçant ces paroles, le Pione prit la lettre que Casta tenait encore dans ses mains, et il s'éloigna brusquement en disant :

— Je remettrai cette lettre à Henri de Lorraine.

— Que Dieu sauve le duc ! dit Casta, et je mourrai sans regrets, ajouta-t-elle en se mettant à genoux devant la Madone posée à un des angles de cette chambre.

— Que Dieu le sauve ! répéta Anita en s'agenouillant auprès d'elle, et je ne serai plus jalouse, ni de ton amour pour lui, ni de son amour pour toi.

Et tandis que le Pione s'éloignait emportant ce billet où était enfermée la destinée de Guise, les deux jeunes

filles restèrent à prier longtemps ensemble, et quand leurs prières furent finies, elles se parlèrent de lui.

Déjà le jour était avancé lorsqu'elles interrompirent cet entretien, mêlé de larmes.

Ce fut seulement alors qu'Anita s'aperçut que son oncle Carniole n'avait point reparu, et que Francesco, entraîné par Borgia, n'était pas non plus rentré dans la maison.

XXXVI

Nous avons laissé Guise se renfermant dans une chambre de son palais avec Francesco et un homme que nous avons dit être le bourreau.

Guise prit place sur un siége élevé à côté d'une fenêtre à laquelle il tournait le dos, tandis que les rayons du jour, tombant d'aplomb sur la figure de Francesco, permettaient au duc d'examiner les moindres expressions de la physionomie de cet enfant.

— Ecoute, lui dit-il, et réponds-moi franchement; ta sincérité peut te mériter ta grâce; mais au moindre

mensonge, je laisserai faire son devoir à cet homme...

» Le connais-tu ?

— Oui, répondit Francesco d'une voix calme : c'est Andréa le bourreau.

— Comment te nommes-tu ? reprit Guise.

— Je m'appelle Francesco.

— Tu dois avoir un autre nom ?

— Je n'ai jamais porté que celui-là.

— Comment s'appelait ton père ?

— Je n'ai point connu mon père.

— Dis-moi au moins le nom de ta mère.

— Je n'ai point connu ma mère.

— Tu es né cependant à Naples ?

— Je ne sais où je suis né.

— Mais qu'as-tu fait dans ton enfance ? où as-tu vécu ?

— Mes premiers souvenirs n'appartiennent point à cette ville ; il me semble avoir vécu autrefois sous un ciel gris où il faisait froid, parmi des hommes d'armes qui étaient sans cesse en bataille.

— Et puis, dit Guise, où as-tu vécu ensuite ?

— Dans un autre climat, et sous un ciel aussi bleu et aussi chaud que le nôtre.

» Mais ce n'était ni le ciel ni le climat de Naples.

— Habitais-tu la campagne ou la ville ?

— J'habitais la ville.

— Sais-tu le nom de cette ville?

— Je ne m'en souviens pas.

— Pourrais-tu me la décrire?

— Je ne me souviens que d'une longue rue bordée d'orangers et aboutissant à un fleuve tout peuplé de magnifiques navires.

— Ce fleuve ne s'appelait-il pas le Tage, et cette ville ne s'appelait-elle pas Lisbonne?

— Je vous ai dit que je l'avais oublié.

A cette réponse faite d'un ton résolu, le duc fit un signe au bourreau, et deux hommes entrèrent, apportant avec eux les instruments de la torture.

— Tu vois? dit le duc à Francesco.

» Dis-moi donc le nom de la ville que tu prétends avoir oublié, sinon voici de quoi te rendre la mémoire; car tu mens, enfant.

— Vous avez raison, répondit Francesco sans s'émouvoir, j'ai mal parlé quand j'ai dit que j'avais oublié le nom de cette ville; j'aurais dû dire que je ne l'ai jamais su.

Le bourreau s'approcha de Francesco, mais il s'arrêta sur un signe de Guise.

— Et depuis cette époque, où as-tu vécu?

— J'ai vécu tantôt à Naples, tantôt à Sessa, quelque temps à Syracuse.

— Et quel métier exerçais-tu durant ton enfance?

— Je mendiais et je dormais.

— Mais enfin quelqu'un a pris soin de toi, quelqu'un t'a transporté du climat brumeux de l'Allemagne jusqu'en Portugal, et de Portugal t'a amené ici?

— Les voyages que j'ai faits, repartit Francesco, je les ai faits avec des étrangers.

— Mais qui te conduisait à ces étrangers?

— Chaque fois je me suis trouvé, en m'éveillant, sur un navire inconnu; chaque fois je me suis trouvé, en m'éveillant encore, sur une terre que je n'avais pas encore vue.

— Mais durant le séjour que tu as fait dans ces divers endroits, qui te nourrissait?

— Un homme qui semblait m'aimer et que je n'avais jamais quitté jusqu'au jour où il m'abandonna sur la plage de Naples.

— Et le nom de cet homme, le sais-tu?

— Je le sais.

— L'as-tu revu?

— Oui, je l'ai revu.

— Quel est son nom?

— Cet homme lui-même ignore que je sache son nom, cet homme ignore même que je l'ai reconnu lorsqu'il est revenu à Naples, et ce secret que j'ai gardé pour

moi seul jusqu'à ce jour, je ne vous le dirai pas plus que je ne le lui ai dit.

— Il suffit, dit Guise, je le connais aussi, et ce n'est pas à toi que j'ai à demander les raisons pour lesquelles il t'a caché qui tu étais.

» Revenons maintenant à ce qui t'a amené dans ce palais.

» Ce matin, tu t'es mêlé aux gens du marché qui apportent ici les provisions de la journée?

— C'est vrai, monseigneur.

— Tu as fait semblant d'être épuisé de fatigue, et tu as demandé la permission de te reposer dans un coin des cuisines?

— C'est vrai, répondit encore Francesco.

— Tu t'es approché ensuite des fourneaux où l'on préparait mon repas du matin, et tu as jeté une liqueur blanche dans les mets qui m'étaient destinés?

— C'est encore vrai, monseigneur.

— Quelle était cette liqueur?

— C'était du poison.

La brutale franchise de cette réponse fit tressaillir le duc de Guise.

— Qui t'a poussé à commettre ce crime?

— Peu importe, repartit Francesco; c'est moi qui ai tenté le crime, c'est pour moi seul que j'ai voulu le

commettre, il est donc inutile que je vous dise le nom de celui qui m'a fourni le poison.

— Ne fais pas le bravache, enfant, dit Guise; car si je tenais à entendre ce nom de ta bouche, la torture te l'aurait bientôt arraché.

» Mais je n'ai pas besoin de tes aveux; je sais que Borgia est allé te chercher cette nuit dans la maison de Carniole Scoppa; je sais où il t'a conduit, et je veux que tu me dises en quel endroit il doit te remettre la récompense qu'il t'a promise pour avoir voulu m'empoisonner.

— La récompense qui m'attend pour ce que j'ai fait, répondit Francesco, c'est la mort, et je la recevrai partout où il vous plaira de me la faire donner.

» Quant à la récompense que l'on m'avait promise, j'ignore ce qu'elle était et j'y tenais peu. Vous comprenez que j'y tiens moins encore en ce moment.

— Tu as raison; mais à la place du gibet, que mérite ton crime, je puis te donner avec la vie tout ce que t'a promis Borgia, si tu veux m'apprendre où tu dois le retrouver.

— Croyez-moi, monseigneur, ce n'est pas pour la vengeance d'un autre que j'ai agi, c'est pour la mienne, je vous l'ai déjà dit, et je ne ferai supporter à personne la peine de ma maladresse.

— Ta vengeance, dis-tu? reprit Guise. Mais quel mal t'ai-je fait? pourquoi peux-tu m'en vouloir? qu'y a-t-il de commun entre toi et moi?

— Vous souvient-il, monseigneur, de la barque qui vous a poursuivi avec tant d'acharnement depuis la côte de Terracine jusqu'ici?

— Oui, dit Guise, je sais que tu montais cette barque avec Borgia l'empoisonneur.

— Il y avait dans cette barque une troisième personne que vous ne devriez pas oublier, car votre felouque s'est arrêtée pour la recueillir, tandis que ni vous ni Carniole Scoppa ne vous occupiez du pauvre enfant qui se débattait dans les flots.

— Mais comment t'es-tu sauvé? lui dit Guise.

— Pendant que vous discutiez avec Carniole Scoppa s'il vous fallait envoyer une balle dans la tête de Borgia, je m'étais attaché à une corde qui pendait à l'arrière de votre felouque, et c'est ainsi que j'ai suivi votre entrée triomphale dans la ville de Naples.

— Est-ce donc pour t'avoir oublié dans ce désastre, que tu as voulu m'empoisonner?

— Non, monseigneur, répondit Francesco, c'est parce que la jeune fille qui vous a accompagné dans la demeure de Gennaro Annese vous a aimé, et a oublié Francesco comme l'avait oublié Carniole.

— Tu l'aimais donc?

— Lorsque j'étais enfant et que je pleurais, misérable et nu, sur les grèves de Naples, Anita, qui demeurait alors chez la Ronda, sa marraine, me donnait souvent la moitié de son pain.

» Plus tard, lorsque je me mis au service d'un pêcheur qui me jetait pour tout salaire quelque faible partie du poisson que nous apportions, j'allais le porter à Anita, et elle me l'achetait toujours bien au delà de sa valeur; j'étais son lazare, son pauvre, son esclave, si bien que lorsqu'elle dut rentrer à Sessa, auprès de son père, j'allai à Sessa pour ne point la quitter.

» Ce qu'elle me disait de faire, je le faisais, et j'étais arrivé à ce point d'obéissance que, lorsqu'elle m'envoyait à Borgia pour lui dire l'heure de ses rendez-vous, j'y allais en pleurant, mais j'y allais.

— Tu savais donc que le Borgia l'aimait? dit Guise.

» Comment se fait-il que ta vengeance ne se soit pas d'abord adressée à lui, qui t'avait pris le cœur d'Anita?

— C'est qu'il ne m'avait pas pris son cœur, monseigneur, répondit Francesco; c'est que si les espérances insensées du Pappone avaient tourné la tête de la jeune fille, elles n'avaient pas perverti son âme.

» C'est que, lorsqu'elle me parlait de son avenir, c'étaient les beaux domaines, c'était le nom de Borgia

auxquels elle rêvait sans cesse; je sentais bien qu'elle ne l'aimait pas, lui, car lorsqu'elle me racontait tous ses projets, elle me disait toujours :

» — Je serai puissante et riche, Francesco, et nous serons heureux.

» Mais depuis qu'elle t'a rencontré, toi, duc de Guise, elle ne parle plus, ni de titre, ni de couronne ducale, ni de celle que tu es venu chercher ici : c'est de toi, de toi seul qu'elle m'entretient sans cesse; elle n'aime de toi, que toi-même : elle ne regrette pas sa beauté perdue, parce qu'elle n'a plus l'espérance de devenir duchesse ou reine; non : elle ne pleure, elle ne se désole, elle ne veut mourir, que parce que tu ne peux plus l'aimer.

» Oh! elle t'aime, je le sens, à la haine que je te porte, et c'est pour cela que j'ai voulu te tuer, c'est pour cela que je te tuerais encore si je le pouvais; il est donc inutile que je te dise qui m'a fourni le poison, et en quel endroit je devais recevoir ma récompense.

Guise avait écouté attentivement ce jeune homme, et il s'était senti ému d'une secrète pitié en présence de la passion implacable qui animait Francesco.

— Sur mon honneur de gentilhomme, je te jure de t'accorder la vie et de te renvoyer près d'Anita, si tu veux nommer celui qui ta fourni le poison et l'endroit où tu dois le revoir.

— J'ai juré de ne pas le nommer, et je serai fidèle à mon serment, comme vous le seriez à la parole que vous venez de me donner.

— Faites votro office, dit de Guise au bourreau.

Au moment où celui-ci allait s'emparer de Francesco, ce jeune homme tira un flacon de sa poche et le porta à ses lèvres.

Guise arrêta sa main, et parvint à s'emparer du flacon.

— Qu'est-ce que cela? lui dit-il.

— Je n'avais pas versé tout le poison dans les mets qui t'étaient destinés, et j'avais gardé ceci pour moi.

— Pourquoi donc ne l'as-tu pas pris lorsque tu as été découvert?

— Parce que si j'avais réussi, répondit Francesco, je ne voulais le prendre qu'après avoir été dire à Anita quelle était la main qui avait arraché la vie à celui qu'elle aime avec une si folle passion.

— Et tu comptais sans doute, dit Guise, échapper aux tortures, si tu étais arrêté comme cela t'est arrivé?

— Vous venez de voir que c'était mon dessein, dit Francesco d'une voix calme et digne; mais je n'ai pas de bonheur aujourd'hui...

» Dites à vos bourreaux de commencer.

— Puisque tu as voulu mourir en prévoyant que tu pourrais être soumis aux tortures de la question, c'est

qu'elles t'épouvantent, c'est que tu craignais qu'elles ne t'arrachassent ton secret...

» Parle donc avant de me forcer à des rigueurs auxquelles tu succomberas.

— Vous vous trompez, monseigneur, dit Francesco, j'ai craint de souffrir, mais je n'ai pas craint de parler.

» J'ai voulu éviter la torture, je n'ai pas réussi : qu'elle vienne.

Guise frappa la terre avec impatience.

— Livrez-nous cet enfant, dit le bourreau, et Votre Altesse saura bientôt tout ce qu'elle a besoin de savoir.

— Pas encore, dit Guise.

» Ecoute, enfant, fit-il, j'ai un marché à te proposer.

» Sortez, ajouta-t-il en s'adressant aux bourreaux, et attendez mes ordres.

— Monseigneur, dit Francesco dès qu'ils furent seuls, vous avez parlé de marché... faites revenir vos bourreaux.

» Les paroles que la torture ne peut m'arracher, votre or ne me les fera pas dire.

— Ecoute-moi et comprends bien ce que je vais te dire.

» Tu connais le Cucurulle, n'est-ce pas?

— Sans doute, dit Francesco avec une légère agitation.

— Je le connais aussi, car il est venu jadis à la cour de France, et peut-être lui ai-je rendu alors un service dont il me doit la récompense.

— Est-ce donc, dit Francesco, lorsqu'il était enfermé au Châtelet de Paris sous une accusation de magie? Son procès était fait, et il avait été condamné au bûcher.

— Au moment où il quittait sa prison pour marcher au supplice, son cortége fut attaqué par une douzaine de cavaliers masqués qui dispersèrent les gardes, enlevèrent le Cucurulle et le firent sortir du royaume de France.

» C'est moi qui commandais cette expédition.

— En quoi cette histoire peut-elle me regarder, monseigneur?

— Le Cucurulle possède une eau précieuse qui détruit et fait disparaître les traces de l'horrible maladie qui a perdu la beauté d'Anita.

— Je le sais, monseigneur, car le vieux Julio Cucurulle est profondément versé dans toutes les sciences de la terre.

— Eh bien! dit Guise, ne paierais-tu pas bien cher cette eau qui peut rendre la beauté à Anita?

— J'en eusse payé chaque goutte d'une écuelle de mon sang, si le Cucurulle avait voulu me la vendre à ce prix; mais il m'a refusé.

— Il ne me refusera pas, moi...

— Vous? s'écria Francesco.

» Et vous rendrez la beauté à Anita? reprit-il avec anxiété.

— Non, dit Guise, tu me comprends mal.

» Je ne reverrai pas Anita; je la connais à peine, et son amour est une folie dont je la plains, mais que je ne partagerai jamais.

» Ce n'est point moi qui rendrai la beauté à Anita, ce sera toi.

— Moi! dit Francesco en attachant sur le duc un regard éperdu.

— Toi! et crois-tu qu'aucune femme au monde, défigurée, flétrie, comme l'est Anita, puisse refuser son amour à celui qui lui rapportera la jeunesse, la beauté, l'espérance, la vie entière?

— Elle redeviendrait belle! dit Francesco.

— Et elle t'aimera, enfant.

— Mais si, quand je lui aurai rendu cette beauté, dit Francesco d'un ton sombre, elle n'en était fière que pour vous; si elle ne l'acceptait de moi que pour vous la donner?

— La méprises-tu à ce point, dit Guise, de la croire capable d'une pareille trahison?

— Eh qui sait, mon Dieu, ce que peut l'amour? Je l'aime bien telle qu'elle est.

— Décide-toi, dit le duc, il est temps, car si tu ne réponds pas comme je le veux, les bourreaux rentreront, et tu peux t'apprêter à mourir.

— Et si je meurs, rendrez-vous la beauté à Anita? dit Francesco d'une voix tremblante.

— Peut-être, fit Guise, qui vit enfin pâlir Francesco.

— Et elle serait belle? s'écria Francesco avec une rage indicible; et elle vous aimerait toujours, et vous pourriez l'aimer?... et moi, je serais mort?...

» Monseigneur, donnez-moi votre parole de gentilhomme que vous ne confierez qu'à moi cette eau merveilleuse.

— Je te la donne.

» Et maintenant, dis-moi quel est celui qui t'a remis le poison, et en quel endroit tu dois le revoir.

— Monseigneur, conduisez-moi chez le Cucurùlle, et en échange du don précieux que vous m'avez promis, je vous dirai le nom de cet homme, et vous saurez en quel lieu je devais le rencontrer.

XXXVII

Il nous faut maintenant transporter nos lecteurs dans une tour située à l'extrémité du quai de la Chiaïa et presque au bord de la mer.

Au sommet de cette tour, on voyait un télescope d'une dimension rare à cette époque. Quelques croisées étroites et profondes montraient à l'extérieur que cette tour était divisée en quatre étages.

On y pénétrait par une porte basse en bois de chêne, garnie de lames de fer et d'énormes clous à pointes quadrangulaires.

C'était la maison du Cucurulle.

Le jour commençait à baisser lorsque le Pione frappa à cette porte.

Elle s'ouvrit immédiatement.

Le Pione entra sans que personne y parût; probablement il était accoutumé à cette façon d'être reçu, car il referma la porte avec soin et gravit un escalier étroit, mais couvert d'un épais tapis.

Il arriva bientôt dans une vaste salle, et se trouva en présence d'un homme vêtu d'une longue robe de velours noir, serrée à la taille par une corde de soie de même couleur. Cet homme était occupé à piquer des épingles à tête rouge sur un planisphère qu'il semblait interroger avec soin.

L'arrivée du Pione ne le détourna pas de cette occupation, et, quoiqu'il tournât le dos à la porte par laquelle venait d'entrer le jeune lazare, et que par conséquent il pût paraître ne pas l'avoir vu, il lui dit d'une voix douce et grave :

— Assieds-toi, enfant, et sois patient; car il me faut finir un calcul d'où dépend la destinée d'un puissant personnage.

— Faites, reprit le Pione avec un profond soupir; je serai patient.

Le Cucurulle, car c'était lui, sourit tout bas et continua son travail. C'était à cette époque un homme de cinquante ans, d'une figure grave, mais pleine de bienveillance; sa taille était élevée, sa prestance ferme, et l'âge n'avait eu d'autre influence sur lui que de jeter quelques fils d'argent dans sa chevelure et dans sa barbe d'un noir d'ébène.

— La planète de Mars, dit tout bas le Cucurulle en

écrivant quelques chiffres, étant l'étoile de Henri de Lorraine, donnera...

Le Pione tressaillit et se rapprocha.

Le Cucurulle s'arrêta; soit hasard, soit adresse, il avait prononcé un nom qui intéressait le Pione et qui pouvait lui apprendre la cause de l'arrivée du jeune lazare.

Le Cucurulle sourit encore, et lui dit d'un ton paternel :

— Pourquoi fixes-tu des yeux ardents sur ce que je viens d'écrire?

— Pardon, dit le Pione en se reculant.

— Demeure, dit le Cucurulle; tu peux regarder.

» Je ne cache à personne les moyens naturels par lesquels j'arrive à la découverte de la vérité; seulement, garde le silence.

Le Pione resta immobile devant le Cucurulle, qui continua en paraissant se parler à lui-même :

— Je disais donc que l'étoile de Mars se rencontrait en opposition avec l'étoile de Saturne, qui est le cardinal.

Le Pione resta immobile; le Cucurulle reprit :

— Il passera nécessairement près de l'orbite de Vénus, qui est Olympia.

Le Pione se pencha vers les chiffres que traçait le

Cucurulle, comme s'il eût pu y comprendre quelque chose.

Le Cucurulle jeta un regard furtif vers le jeune lazare, et remarqua l'attention avec laquelle il examinait ces chiffres muets.

L'astrologue continua :

— Il peut donc arriver qu'il se rapproche aussi de la constellation de la Vierge, qui est Casta...

Un soupir profond sortit de la poitrine du Pione.

Un nouveau regard apprit au Cucurulle que la fille d'Olympia était pour quelque chose dans la visite du Pione.

Il poursuivit donc, mais en entrecoupant ses paroles de silences habilement ménagés.

— Mars se trouverait en conjonction avec la Vierge... Non... c'est impossible.

Il écrivit encore :

— Comment, reprit-il d'un air surpris et se parlant à lui-même, toujours Guise et Casta ensemble!...

» Je me trompe sans doute...

— Non, reprit le Pione avec douleur; vous ne vous trompez pas... Le Ciel dit la vérité, il ne ment pas, lui.

» Guise l'a séduite... elle l'aime, et, pour le sauver, elle m'a remis ce billet de sa mère Olympia.

» Je vous l'ai apporté pour que vous me disiez ce que je dois faire...

— Je t'avais ordonné de garder le silence, dit sévè-

rement le Cucurulle, tu as fait manquer l'horoscope que je voulais faire sur la destinée de Guise.

— Sa destinée, dit le Pione d'un ton sombre, est sans doute écrite dans le ciel, mais vous pouvez en décider sur la terre.

» Dites-moi ce que contient ce papier.

Le Cucurulle le prit et en lut la suscription :

CECI EST MON TESTAMENT.

— A qui ce billet doit-il être remis?

— Casta devait le porter au duc de Guise...

» Mais Casta ne le reverra jamais... Elle l'a juré, du moins, et elle m'a chargé de le lui remettre.

— Et pourquoi ne le lui as-tu pas porté?

— Parce que je veux savoir ce qu'il contient.

— Tu peux briser le cachet, tu le liras.

— Briser le cachet d'une lettre est un crime, dit le Pione, je ne le ferai pas.

» Mais vous, pour qui rien en ce monde n'a de mystère, ne pouvez-vous le lire à travers son enveloppe?

— Si briser le cachet d'une lettre est un crime, dit le Cucurulle, la lire à travers son enveloppe est tout aussi coupable, je ne le ferai pas.

— Ecoute, reprit le Pione, je ne suis pas comme Gennaro ou comme Santis, je n'ai pas amassé par le pillage

des trésors à faire envie à un prince, mais j'ai pu m'emparer loyalement des dépouilles des gentilshommes espagnols que j'ai tués dans les combats. J'ai pu de même accepter les rançons que m'offraient les prisonniers que j'avais faits.

» Eh bien, tout ce que j'ai amassé d'or et de bijoux, je te le donne si tu veux me dire ce que renferme cet écrit.

— Il n'y a pas de trésor qui puisse me payer d'une mauvaise action, et je ne la ferai pas.

Etait-ce probité de la part du Cucurulle, était-ce impuissance de ne pouvoir satisfaire aux désirs du Pione, c'est ce que nous ne déciderons pas; mais le ton dont il fit ce refus était si formel, que le Pione reprit la lettre et dit à l'astrologue :

— Eh bien! donc, j'irai la porter au duc de Guise.

Il s'apprêtait à sortir, lorsqu'un coup particulier fut frappé à la porte de la tour.

Sans que le Pione pût voir comment le Cucurulle avait pu répondre à cet appel, il entendit la porte s'ouvrir, et bientôt il vit entrer, dans la chambre où il se trouvait, Francesco suivi d'un cavalier enveloppé dans un long manteau.

Le Pione s'était retiré dans un angle obscur de la chambre.

— Je vous attendais, monseigneur, dit le Cucurulle à Guise en le saluant humblement.

Guise était un homme d'un courage rare, et il en avait donné des preuves pour ainsi dire folles; mais il était du petit nombre des hommes de son siècle qui avaient gardé une confiance involontaire dans l'astrologie, tout en ayant honte de sa crédulité.

L'accueil du Cucurulle le troubla; mais il ne voulut pas laisser paraître son émotion, et il répondit d'un ton dégagé :

— Allons, allons, seigneur magicien, n'oublie pas que tu parles à Henri de Guise, et non pas à une femme superstitieuse ou à un lazare ignorant...

» Tu ne m'attendais pas...

— Je vous attendais si bien, répondit le Cucurulle en montrant le Pione, que ce jeune homme m'a trouvé consultant les astres pour répondre à ce que vous allez me demander.

— En vérité? dit Guise d'un ton railleur et troublé à la fois.

— C'est vrai, dit le Pione en se levant et en se placant en face de Guise, qu'il semblait dévorer du regard.

» Quand je suis arrivé, il parlait de vous et tirait votre horoscope.

— Et, reprit Guise en riant, me promettait-il un merveilleux avenir?

— Oui, dit le Cucurulle en attachant ses yeux perçants sur Guise; la table de votre destinée m'offrait le plus splendide avenir: votre étoile brillait d'un éclat égal à celui du soleil; mais je ne sais comment cela s'est fait: à la venue de ce jeune homme, le ciel m'a semblé s'obscurcir, votre étoile a pâli...

— Et, dit Guise d'une voix profondément émue, tes calculs t'ont dit que?...

— Que vous étiez en danger, fit le Cucurulle; mais comme l'arrivée du Pione m'a interrompu, je ne puis dire quel est le péril qui vous menace.

— Les périls qui me menacent, reprit Guise en se donnant une assurance qu'il n'avait pas, sont de plus d'une nature; mais, Dieu aidant, j'espère faire face à tous.

— A tous? reprit le Pione d'un ton sombre; en êtes-vous bien sûr, monseigneur?

— Oui, mon fidèle capitaine, je l'espère, surtout avec des serviteurs aussi dévoués que toi.

Le Pione poussa un profond soupir, et s'écria :

— Oh! monseigneur, monseigneur, que Dieu m'éclaire et vous assiste!...

» Mais faites l'affaire qui vous a amené dans cette

maison, et puis je vous dirai, moi, pourquoi j'y suis venu.

— Le Pione a raison, reprit Francesco, vous m'avez promis quelque chose, monseigneur ; l'heure passe, peut-être le secret que je dois vous dire vous sera-t-il bientôt inutile.

— Eh bien, reprit le duc, écoute, Cucurulle : tu m'as dit, lorsque je te sauvai du bûcher, que ta science était à mes ordres et qu'à quelque époque que je vinsse te demander la récompense du service que je t'avais rendu, tu serais prêt à me la donner.

— Je te l'ai dit, et je tiendrai ma parole.

— Tu possèdes, je le sais, le secret d'une eau merveilleuse pour effacer les traces de l'horrible maladie qui sévit maintenant à Naples ?

— Je la possède, dit le Cucurulle.

— Je viens t'en demander un flacon.

— Sais-tu que je l'ai refusé aux prières de Sa Sainteté ?

— Sa Sainteté t'a excommunié deux fois, et je t'ai sauvé la vie...

— Sais-tu que je n'ai point voulu en vendre au prix de cent mille écus à Marie de France ?

— A supposer que tu en aies refusé ce prix, je te demande si tu estimes ta vie moins de cent mille écus...

— Non, dit le Cucurulle; mais avant tout j'estime ma parole plus haut que cela. Attends.

Il quitta la chambre et monta à l'étage supérieur.

Le Pione était resté dans un coin, absorbé dans ses pensées, ou peut-être livré à cet horrible tourment où toutes ses pensées se perdaient.

Francesco, sombre, agité, semblait attendre avec une impatience fiévreuse.

XXXVIII

— Il est bien longtemps, et l'heure passe, murmura Francesco.

Le Cucurulle reparut, tenant un flacon de cristal.

— Tenez, monseigneur, dit-il au duc de Guise, sachez seulement que ce flacon avait été vendu par moi, ce matin, à un prix que tous vos trésors ne pourraient me payer...

» Maintenant, nous sommes quittes.

— C'est juste, reprit le duc.

Puis, se tournant vers Francesco, Guise lui remit le flacon en lui disant :

— Tiens, voilà ce que je t'ai promis.

» Maintenant, apprends-moi le nom que je t'ai demandé; dis-moi où je pourrai trouver l'homme que je cherche.

Francesco tendit la main en paraissant écouter au dehors; puis tout à coup il s'écria vivement :

— Tiens, le voilà qui frappe à cette porte, et tu vas le voir à l'instant même.

— On entendit presque aussitôt fredonner sur l'escalier, et Guise, s'enveloppant dans son manteau, se retira près du Pione en murmurant d'une voix sourde :

— Borgia! j'en étais sûr.

Celui-ci entra et jeta un regard rapide sur la chambre.

— Ah! ah! fit-il avec son air habituel d'indifférence, voici mon bon ami Francesco... et toi aussi, double fils de Satan...

» Quel est donc ce lazare! ajouta-t-il en poussant le Pione du pied.

— Qui je suis, Borgia? cria le Pione en se levant violemment. Je suis celui qui a fait reculer trois fois ta compagnie de cavaliers, je suis celui qui t'a arraché ton épée et qui la tiens à ta disposition s'il te convient de la prendre par la pointe.

— Une trahison chez toi, damné, dit Borgia au Cucurulle, je devais m'y attendre... aussi, mes enfants, suis-je entré ici bien armé.

» De par tous les diables, si l'un de vous remue, j'ouvre ce flacon, ajouta-t-il, et je le répands dans cette chambre; et que l'enfer m'engloutisse si vous ne tombez tous brûlés et vous roulant dans d'horribles tortures.

— Tu n'as pas de trahison à craindre, Borgia, dit Cucurulle avec emphase, et tu peux garder tes poisons, car à l'instant où tu les répandrais dans cette chambre, j'y verserais une liqueur qui en détruirait l'effet.

— Tu n'es qu'un fat, dit Borgia, et tu sais bien l'inutilité de ta prétendue science contre les secrets que je tiens de ma famille.

— Et toi, lui dit le Cucurulle furieux, tu n'es qu'un charlatan qui veux faire peur à ces enfants; ouvre ton flacon, et, si tu veux, donne-le-moi à respirer, je m'en soucie comme d'un verre d'eau pure.

— Ane bâté que tu es, dit Borgia en espagnol, ne sais-tu pas que les gens de notre sorte n'ont rien à gagner à se dénigrer l'un l'autre?

— Mais laissons là ce débat, reprit-il aussitôt, et dis-moi si l'eau précieuse que je t'ai demandée a été préparée par toi?

— Elle a été préparée par moi, mais elle ne m'appartient plus.

— A qui l'as-tu livrée, misérable?...

— A moi, seigneur Borgia, dit Guise, dont le vaste chapeau couvrait les traits.

— Et qui es-tu, manant, pour demander une chose qui m'était destinée? Rends-moi ce flacon.

— Demande-le à cet enfant à qui je l'ai donné.

— A lui, dit Borgia, en regardant Francesco, à qui je le destinais en récompense d'un service important.

— Et qu'il t'a rendu, fit le duc.

— Comment! dit Borgia avec éclat, Guise a déjà payé son insolence?...

— Guise, répondit le duc lui-même, est maintenant étendu dans son lit, dévoré d'une fièvre mortelle, en proie à un délire terrible, privé de raison, déchiré d'affreuses tortures.

Borgia frappa dans ses mains en s'écriant :

— Tu vois, Cucurulle, si mes poisons sont si méprisables! c'est à peine une goutte qui a été versée dans le repas de Guise, et cette goutte eût suffi à tous ceux qui assistaient à ce festin.

» Ce secret valait bien un peu de cette eau merveilleuse que tu as si libéralement donnée à cet homme!

— Peut-être, reprit le Cucurulle en ricanant.

— Et à quelle heure Guise s'est-il assis à ce festin magnifique? dit Borgia tout joyeux.

— Ce festin n'est pas encore achevé, dit Guise, et je suis venu ici pour t'inviter à en prendre ta part.

En parlant ainsi, le duc de Guise ôta son chapeau et salua Borgia.

— Henri de Lorraine! s'écria Borgia en reculant; ah! misérable Francesco, tu m'as trahi...

— Non, mon cousin, reprit Guise d'un ton railleur, mais seulement j'ai fait mon marché plus adroitement que toi : tu n'as voulu payer qu'après le service rendu, et, moi, j'ai payé avant.

— Eh bien! dit Borgia en posant la main sur son épée, le fer décidera ce que le poison a manqué.

— Est-ce ainsi, dit Guise, que tu reçois la courtoisie que je te montre?

» Ne tire point ton épée, Borgia, car, à un signe de moi, vingt lazares des plus déterminés vont entrer dans cette chambre, et, au lieu de m'accompagner dans mon palais et d'y entrer côte à côte avec moi, comme il convient à deux bons parents, tu y viendras traîné, lié et garrotté comme un criminel.

— Vraiment, dit le Pione en se levant, vous avez pris mes lazares, monseigneur, et vous comptez sans doute sur leur obéissance?

— Ta fidélité, dit Guise, m'en est un gage.

— Ma fidélité, duc de Guise, s'écria le Pione... de quel prix l'avez-vous payée?...

— En quoi t'ai-je offensé, enfant? reprit le duc troublé.

— Vous souvenez-vous de vos paroles, monseigneur? dit le Pione.

— De toutes, repartit le duc avec hauteur.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous me permettiez de frapper au cœur celui qui m'avait moi-même frappé au cœur, si je parvenais à le découvrir?

— Je te l'ai dit.

— Eh bien! monseigneur, je l'ai découvert.

— En ce cas, dit Guise en se plaçant en face du Pione, venge-toi... mais ne laisse pas sortir en liberté cet homme qui ne conspirait ma mort que pour arriver à la ruine de Naples.

Le Pione devint pâle, et la main qui tenait le manche de son poignard retomba sans force.

— Non, dit-il sourdement, elle en mourrait.

» Seulement, monseigneur, permettez-moi de lire ce que contient ce billet qui vous est adressé...

— De qui le tiens-tu?

— De Casta.

— De Casta! fit le duc; et tu veux?...

— Monseigneur, laissez-moi lire ce billet, et ne me

demandez pas ce qu'il renferme, c'est tout ce que je vous demande, et pour cela je vous tiens quitte de la parole que vous m'avez donnée.

— Quel est donc ton projet?

— C'est le secret de ma vie, répondit le Pione; c'est ma dernière espérance; voulez-vous accepter?

— Soit, dit Guise.

— C'est bien, dit le Pione; et maintenant, seigneur Borgia, ajouta-t-il, ne tentez pas une vaine résistance et rendez-vous.

— Monsieur mon cousin, dit Borgia en tendant son épée à Guise, j'ai droit à être décapité, si vous me traitez comme coupable, j'ai droit à être fusillé si vous me considérez comme espion; je me rends à vous pour ne point être pendu.

— Gardez votre épée, Melchior, lui dit Guise, je vous indiquerai ce soir l'usage qu'en doit faire un gentilhomme.

Le Pione frappa dans ses mains en poussant un cri aigu.

Une vingtaine de lazares armés pénétrèrent dans la chambre.

— Servez d'escorte à monseigneur de Guise, leur dit leur chef, et que chacun de vous obéisse à ses ordres, quels qu'ils soient.

— Quand te reverrai-je? lui fit le duc de Guise.

— Je ne sais, reprit-il, Dieu en décidera.

— Quant à toi, Francesco, dit le duc, je veux te donner plus que je ne t'ai promis...

» Tu peux dire à celui qui te protégeait en Allemagne, que tu as suivi en Portugal et qui t'a abandonné sur la grève de Naples (tu dois comprendre ce que je veux dire), tu peux lui dire que je serai demain matin au Marché-Neuf, où il doit m'attendre avec ses bandits... Il me comprendra, lui.

— Si je le trouve dans la demeure d'Anita, répondit Francesco, je le lui dirai... car je vais près d'elle maintenant.

— Va donc, et sois sûr de son amour.

— Oui, dit Francesco en s'éloignant, peut-être m'aimera-t-elle maintenant.

Borgia et le duc sortirent immédiatement.

Le Pione resta seul avec le Cucurulle.

Il se hâta de rompre l'enveloppe du billet d'Olympia.

Une vive rougeur colora d'abord son front.

— Oh! murmura-t-il, l'infâme! il trahissait Casta pour la courtisane.

Puis il ajouta avec une tristesse profonde :

— Et la courtisane éhontée se dévoue à le sauver, comme l'a fait la pauvre fille qu'il a perdue...

» Mais qu'a-t-il donc, cet homme, pour les charmer ainsi?

— Il est plus grand que ses ennemis, repartit Cucurulle, car il leur pardonne.

Le Pione resta un instant immobile et s'écria enfin :

— Eh bien! soit... Nous verrons si elle m'aimera.

Et lui-même s'éloigna à son tour de cette maison.

XXXIX

C'était dans une des plus magnifiques salles du palais de Guise somptueusement éclairée, car la nuit était déjà venue.

Là se trouvaient assemblés les principaux personnages de cette histoire.

Pepé Palombo y était venu avec Rochefort; Genuino y avait accompagné Modène, et Gennaro Annese y avait été amené par Cérisantes.

Une inquiétude générale régnait dans l'assemblée; chacun s'observait avec curiosité; et déjà Annese avait

plusieurs fois témoigné son impatience de ce que Guise n'avait pas encore paru.

Cérisantes s'était informé des causes de l'absence du duc, et les gens de sa maison avaient répondu qu'il était sorti avec un jeune homme et quelques lazares, et qu'il avait promis d'être de retour pour l'heure du souper, qui était servi dans la salle voisine.

Enfin, Guise parut et fut reçu avec toutes les marques du plus profond respect.

— Pardon, dit-il courtoisement à ses hôtes, mais j'avais à terminer au dehors une affaire qui se rattache à celles qui m'ont fait vous appeler ici.

» Mais, en vérité, messieurs, on est fort mal dans cette salle pour s'entretenir d'affaires ; voulez-vous bien accepter le banquet que j'ai fait préparer ? Nul de vous, je l'espère, ne me refusera cet honneur.

— L'honneur est grand, en effet, dit Gennaro ; mais je dois dire à Votre Excellence que ma présence importe au tourjon des Carmes, et qu'il faut que je m'y trouve à minuit...

— Moi-même, dit Genuino, j'ai rendez-vous à cette heure avec des marchands de blé des environs, pour conclure un marché avec eux ; car les heures de la journée ne suffisent pas aux affaires de cette ville.

— Elles ne suffisent pas non plus à sa défense, dit

Pepé Palombo, et je crois que, pour la sûreté de Naples, je serais mieux dans mon quartier qu'au banquet que nous offre Votre Altesse.

— J'en dis autant que Pepé Palombo, reprit Santis en prenant son chapeau.

— Tout doux, messieurs, dit le duc ; ne vous préoccupez point si fort du salut de Naples...

» Qui sait!... peut-être l'affaire pour laquelle chacun est si fort empressé de me quitter se résoudra-t-elle ici même.

Les invités se regardèrent entre eux... et parurent fort troublés.

Guise n'eut point l'air d'y prendre garde, et ajouta de l'air le plus riant et le plus empressé :

— Suivez-moi, messieurs ; je vous promets, du reste, de ne point vous retenir au delà de l'heure à laquelle chacun de vous a une affaire importante à terminer.

— Je pourrai sortir avant minuit? dit Gennaro.

— Sans doute.

— Et moi aussi ? dit Santis.

— Vous de même; et vous aussi, vénérable Genuino; et vous, brave Palombo, dans une heure vous serez libre d'aller mettre la dernière main aux projets qui vous réclament si impérieusement.

Cette assurance parut grandement soulager les transes

des invités, et ils suivirent Guise dans la salle où était préparé le festin.

Le duc désigna à chacun sa place, en ayant soin de séparer les Napolitains par un de ses officiers.

Guise fut d'abord d'un empressement remarquable; il excita ses convives du mieux qu'il put, offrant lui-même les mets, et s'écriant de temps en temps :

— Vous ne sauriez croire combien je suis aise de vous avoir ainsi réunis autour de moi!

Chacun le remercia; puis il reprit un moment après:

— C'est que, je dois vous le dire, messieurs, j'ai conçu un projet qui doit délivrer Naples de ses plus mortels ennemis, et je veux que vous preniez part à ce projet.

— C'est notre devoir, répondit Genuino.

— Quel est-il? reprit Gennaro.

— Vous verrez, messieurs, vous verrez; il est assez neuf, assez bizarre; mais n'importe, pourvu qu'il réussisse.

— Ne pouvons-nous le savoir tout de suite? dit Palombo.

— Vous ne mangez point, capitaine, dit Guise, qui était tellement occupé de ses hôtes, que le page favori qui le servait enlevait toujours l'assiette du duc avant qu'il eût touché à aucun aliment.

Une demi-heure se passa à peu près ainsi, pendant

laquelle le duc mit tant d'ardeur dans ses offres et dans ses provocations, qu'il finit par vaincre l'appréhension qui dans le commencement semblait retenir la confiance et la gaieté de ses convives.

En le voyant si joyeux, aucun d'eux ne put imaginer qu'il eût le moindre soupçon du danger dont il était menacé, et l'on pouvait le croire, pour ainsi dire, enivré du grand projet qu'il méditait. Quelquefois le vieux Genuino et Gennaro échangeaient entre eux un sourire furtif.

Le seul Pepé Palombo paraissait de temps en temps attristé de la gaieté de celui qu'il allait livrer aux Espagnols; mais, pour chasser ce remords importun, il demandait à boire et trinquait avec Santis, pour qui tout festin était un sujet de joie et de cris.

Lorsque Guise vit enfin tous ses convives suffisamment animés, il ordonna aux gens qui le servaient de quitter la salle du festin.

— Ah! ah! dit Santis à moitié ivre, voici le moment de savoir le grand projet qui doit délivrer Naples de ses grands ennemis.

— Vous avez raison, digne capitaine, fit le duc; je vous prie donc les uns et les autres de me prêter la plus sérieuse attention.

Chacun s'inclina.

— Je compte sur vos bons conseils, reprit le duc, et je

vous prie aussi, vous, monsieur de Rochefort, vous, monsieur de Modène, et vous, monsieur de Cérisantes, d'être bien attentifs.

— Nous vous écoutons, repondirent-ils.

Le duc tira de son pourpoint quelques papiers qu'il déposa sur la table; puis, s'y accoudant dans une attitude toute familière, il reprit :

— Avant de vous dire quel est mon projet, il faut vous avouer que, pour en assurer la victorieuse réussite, j'aurais besoin d'un bon mestre de camp général.

Les trois gentilshommes français dressèrent l'oreille.

— Ce n'est pas qu'il manque de gens capables de remplir ce poste important, ajouta Guise d'un ton équivoque, et les papiers que voici en sont la meilleure preuve; mais c'est précisément cette preuve qui cause mon embarras.

Les Napolitains écoutaient avec plus de curiosité que d'intérêt, tandis que la mine des officiers se rembrunissait; car le ton de Guise avait quelque chose d'amer et de moqueur qui devenait inquiétant.

— Voici d'abord, continua Guise, une recommandation signée par vous, maître Pepé Palombo et d'autres capitaines, laquelle me recommande spécialement M. de Rochefort.

— Il est vrai, dit Pepé, et je ne pense pas avoir dépassé mes pouvoirs en vous présentant celui que je juge le plus capable de commander après vous.

— Tout au contraire, fit le duc, et je suis ravi de votre bonne intention et de votre choix.

» Mais voici une seconde supplique signée par notre bon ami Genuino et ses collègues, qui me recommandent non moins vivement M. de Modène, et je vous avouè qu'entre ces deux gentilshommes je me trouve fort embarrassé...

» Je ne voudrais déplaire à personne, et je vous ai fait venir ici pour vous accommoder tous.

— En vérité, dit Pepé Palombo, je ne sais trop ce qu'ont à faire les consulteurs dans le choix d'un mestre de camp.

» Mais enfin, si le Genuino tient beaucoup à faire prévaloir sa recommandation, je retire ma supplique.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? s'écria Rochefort.

— Vous êtes venu me demander de vous présenter, répondit brusquement Pepé Palombo, et j'ai signé pour me délivrer de vos importunités.

— Je punirai cette insolence, s'écria Rochefort.

— Un moment, monsieur, dit Guise, il faut que chacun ait son tour... Ainsi donc, maître Genuino, votre candidat reste seul, puisque Palombo abandonne le sien.

— Je comprends pourquoi vous nous avez fait venir, monsieur le duc, repartit Genuino, et je suis charmé qu'une loyale explication puisse avoir lieu entre nous.

» Palombo a raison, le conseil des consulteurs a dépassé ses pouvoirs en signant une demande relative à un grade militaire, mais si vous saviez de combien d'obsessions le duc de Modène nous a fatigués!...

— Est-ce une plaisanterie? dit le baron avec colère.

— Tout doux, monsieur de Modène, reprit Guise, ce n'est pas une plaisanterie : vous verrez; car il nous reste un troisième prétendant.

» Mais celui-ci a été plus habile que vous : il n'a pas demandé la place, il l'a prise... Voici une commission signée par mon collègue le brave Gennaro Annese et qui nomme M. de Cérisantes mestre-de-camp général.

— Il n'en a pas le droit, dit Modène avec colère.

— C'est une usurpation de votre autorité, dit Rochefort.

— Vous l'entendez, monsieur de Cérisantes, dit Guise, et vous aussi, seigneur Gennaro; comment se fait-il que vous ayez osé faire une pareille chose?

— Ma foi, monseigneur, reprit Gennaro avec humeur, j'ai la même excuse que Pepé Palombo et Genuino, c'est-à-dire les supplications et les promesses de M. de Cérisantes.

» Mais je ne tiens pas plus à cette nomination que les autres à leur supplique.

Cérisantes contint sa rage, et Guise reprit aussitôt :

— Ces messieurs n'ont parlé que de prières et d'obses-

sions; vous parlez de promesses, vous... En quoi consistaient-elles?

— A me dire que si le hasard de la guerre faisait que Votre Altesse perdît la vie et que le commandement de l'armée de Naples lui restât, il me rendrait la part d'autorité que vous m'aviez ravie...

— Diable! fit Guise; et dites-moi, maître Palombo, le sieur de Rochefort ne vous a-t-il promis rien de semblable?

— Oui, vraiment, dit celui-ci avec dédain; car il m'a dit que s'il devenait duc de Naples par votre défaite ou votre mort, je serais capitaine général.

— Très-bien.

» Et vous, vénérable Genuino, reprit Guise, que vous a promis M. de Modène, quand il sera duc de Naples? car son ambition ne peut pas être moindre que celle de son fidèle ami M. de Rochefort.

— Je serai président irrévocable des consultes.

— Voilà qui est à merveille, dit Guise.

» Mais comment se fait-il, mes maîtres, que vous, Gennaro, vous, Pepé Palombo, vous, Genuino, qui, d'ordinaire, vous montriez si exigeants sur les égards qu'on doit à vos moindres recommandations, vous les abandonniez aujourd'hui avec cette merveilleuse facilité?

Les trois Napolitains se regardèrent et murmurèrent quelques mots d'excuse.

— C'est un fait que je vous prie de remarquer, dit Guise en s'adressant aux gentilshommes français, et dont l'explication vous paraîtra étrange.

— L'explication est bien simple, dit Genuino; la signature qu'on nous demandait nous délivrait d'importunités fâcheuses, et, en tout cas, vous restiez toujours le maître.

— Vous mentez impudemment, messieurs, dit Guise en se levant et en regardant d'un air terrible les trois Napolitains interdits de cette brusque transition.

» Je vais vous dire, moi, pourquoi vous avez accordé ces signatures et pourquoi vous y tenez si peu.

Cérisantes, Rochefort et Modène ne furent pas moins interdits.

Guise reprit d'un ton sévère :

— Vous ne tenez pas à votre signature, messieurs, parce que vous savez que, eussé-je fait droit à votre recommandation, ou eussé-je reconnu ce brevet, demain tout cela se trouvera sans valeur, puisque demain les Espagnols doivent être maîtres de la ville.

Ces paroles furent comme un coup de foudre; tout le monde resta comme anéanti; cependant, au bout de quelques instants, Genuino reprit :

— Je ne vous comprends pas, monseigneur, et...

— Silence! reprit Guise avec autorité, et écoutez-moi bien.

» Je vous l'avoue, j'estime plus votre signature que vous ne le faites vous-mêmes : or, je ferai droit à celle qui me reviendra tout à l'heure accompagnée d'une apostille toute-puissante.

» Voici vos papiers, messieurs, ajouta Guise en les tendant aux Napolitains ; emportez-les, et je donne ma parole de gentilhomme de pardonner à celui qui me rapportera tout à l'heure sa demande signée par le comte Félix de Medina.

— Félix de Medina, répétèrent les Napolitains épouvantés.

— Vous le rencontrerez à votre ottine, brave Pepé Palombo, et j'espère pour vous qu'il joindra cette grâce au brevet de capitaine général qu'il doit vous remettre cette nuit...

Pepé Palombo cacha sa tête dans ses mains.

— Ne sera-t-il pas dans votre maison vers minuit? dit Guise à Genuino. Allez l'y trouver, et probablement il ne refusera pas ce léger service à celui auquel il apporte sa nomination au poste de président des consultes.

Genuino se tut, et Guise, se tournant vers Gennaro, ajouta encore :

— Quant à vous, signor Gennaro, vous lui avez demandé si peu de chose pour lui livrer le tourjon des

Carmes, que cette dernière récompense vous est due. Allez donc, je vous en prie... allez...

Les trois Napolitains se levèrent d'un air confus, ne sachant ni s'ils devaient parler, ni s'ils devaient sortir.

— Hâtez-vous donc, fit Guise, et celui de vous qui obtiendra cette signature remettra sa pétition à notre fidèle capitaine Santis, qui me la présentera demain au bout de l'épée avec laquelle il doit m'attaquer au Marché-Neuf.

Ce fut le tour de Santis de trembler et de pâlir.

Les malheureux accusés portaient un regard désespéré autour d'eux, bien convaincus que cette cruelle raillerie allait finir d'une façon tragique.

— Comment! leur dit Guise, vous hésitez?

— Monseigneur, dit Genuino en essayant de prendre un air résolu, nous sommes victimes d'une affreuse calomnie, et nous craignons...

— Ah! oui, je comprends, dit Guise, vous craignez peut-être de ne plus trouver M. de Medina au rendez-vous.

» Eh bien! je vais vous épargner la peine de l'aller chercher.

Il frappa dans ses mains, et tout aussitôt Medina, poussé par quatre lazares, entra dans l'appartement.

A cet aspect, les traîtres tombèrent à genoux d'un même mouvement en criant:

— Grâce! grâce!

XL

Guise les laissa ainsi un moment; et se tournant vers Cérisantes, Rochefort et Modène, qui n'étaient pas moins confus que les autres, il reprit :

— Eh bien! messieurs, vous le voyez, voilà où mènent les honteuses ambitions...

— Monsieur de Guise, dit Cérisantes avec hauteur, je n'ai pas coutume de me laisser parler de ce ton.

— Vous le souffrirez cependant, monsieur, reprit Guise avec dédain, jusqu'à ce que vous ayez mérité qu'on vous traite comme un gentilhomme.

» J'appelle de honteuses ambitions, celles qui prennent, pour arriver, des chemins honteux et détournés. Du reste, vous devez être bien fiers de la confiance que vous inspiriez à ces messieurs, puisqu'à l'instant où vous leur promettiez les premiers postes de l'Etat, ils les achetaient de M. de Medina.

» Voilà, vous dis-je, le résultat des intrigues obscures et subalternes.

» Ce n'est pas ainsi que j'ai fait, messieurs.

» Quand je suis venu dans cette ville pour combattre les Espagnols, j'y suis venu à visage découvert et à la clarté du soleil.

» Qui ai-je trouvé parmi ce peuple qui m'appelait? des traîtres; parmi ceux qui m'avaient fait l'offre de leur épée? des traîtres; parmi mes ennemis? des traîtres; car c'est trahison pour un gentilhomme à qui je n'ai jamais refusé le combat que d'entrer dans ma ville comme un lâche espion, pour acheter la trahison de misérables moins lâches que lui, puisqu'ils n'ont pas à soutenir l'honneur d'un nom illustre.

— Monsieur de Guise, répondit Medina, vous oubliez qu'insulter un prisonnier est la première des lâchetés....

— Allons donc, monsieur, repartit Guise; ce sont là des moralités bonnes à dire dans un cloître, mais, pour Dieu, monsieur, permettez-moi de croire que d'être pris dans une action infâme n'est pas un droit à être respecté.

» A ce compte, ces braves gens peuvent me dire ceci :

» J'ai voulu vous vendre à vos ennemis; j'ai fait un acte » de Judas; mais, comme je n'ai pas réussi, vous n'avez » plus rien à me dire. »

— Vous avez le droit de les faire prendre, dit Medina, et celui de me faire tuer... Dépêchons.

Cette proposition ne parut point du goût des quatre ac-

cusés, qui recommencèrent à crier grâce : Santis et Gennaro hurlant l'un et l'autre avec des larmes.

— Un moment, monsieur de Medina, dit le duc de Guise, je n'ai pas achevé.

» Savez-vous, monsieur, qu'il y a parmi les gentilshommes du duc d'Arcos une noble émulation pour ma perte ? Vous me rendez fier par l'acharnement avec lequel vous la poursuivez.

» Peut-être pensiez-vous avoir choisi le chemin le plus honorable et le plus court pour y arriver. Détrompez-vous ; il y a un de vos amis qui vous eût devancé dans cette vaillante entreprise si je l'avais laissé faire.

Medina ne répondit pas.

— Vous ne me paraissez pas curieux de le connaître ? reprit Guise. Il faut cependant que je vous apprenne qui il est..., car, si vous deveniez jamais son ennemi, il se pourrait que pendant que vous achèteriez ses laquais pour le tuer sans défense, il gagnerait les vôtres pour vous faire empoisonner.

— Quoi! s'écria Medina stupéfait! Borgia...

Guise se mit à rire, et, appelant à haute voix, il cria :

— Entrez, mon beau cousin... entrez...

Borgia parut sous la garde de quelques soldats :

— Vous devez être ravi, lui dit Guise, de l'excellence de votre réputation. A peine ai-je eu prononcé le mot

d'empoisonnement que votre ami Medina a répondu par votre nom.

— Que voulez-vous! c'est une réputation de famille, dit Borgia avec la dernière impudence...

» Comme lorsqu'on parle de princes infatués de leur personne, qui se croient les égaux des rois et qui n'ont jamais eu de pouvoir que par la canaille, tout le monde répondra par le nom de Guise.

— Mon beau cousin, répondit le duc la rougeur sur le visage, vous voudriez bien me pousser, par quelque injure sanglante, à commettre quelque violence envers vous; la faute d'un Guise étonnerait si fort le monde, qu'elle couvrirait le crime d'un Borgia...

» Mais n'ayez pas cette espérance; vous êtes et vous resterez un empoisonneur.

Toute l'assurance de Borgia ne put l'empêcher de pâlir; mais il essaya encore de montrer son indifférence en haussant les épaules et en se jetant sur un siége.

— Quand la comédie sera finie et qu'on nous enverra au bourreau, dit-il en s'étendant, éveillez-moi, Medina; j'ai envie de dormir.

— Vous avez tort, monsieur de Borgia, dit Guise en reprenant son ton railleur, car je vous ai réservé une belle occasion d'étudier l'effet de vos poisons.

— En vérité? reprit celui-ci.

— Oui, vraiment.

» J'ai jugé que ce serait beaucoup à faire pour le bourreau que de décapiter trois de mes gentilshommes comme ceux-ci, et de pendre quatre bourgeois comme ceux-là ; d'une autre part, j'ai pensé que, puisque la trahison m'était venue du camp des Espagnols, il serait plaisant d'y prendre ce châtiment.

» J'ai donc gardé le festin préparé pour moi, et je viens de le faire servir à ces messieurs, qui ont eu l'obligeance de s'en régaler.

A cette déclaration de Guise, les malheureux, qui se croyaient victimes d'un épouvantable guet-apens, poussèrent un cri désespéré.

Gennaro se serrait le ventre avec d'horribles grimaces en hurlant de toutes ses forces, tandis que Santis, l'œil hébété, la pâleur sur le visage et frémissant de tous ses membres, s'appuyait contre un mur pour ne pas tomber; Pepé Palombo tournait sur lui-même en criant :

— Qu'est-ce que c'est ? comme s'il n'eût pas compris ce qu'il venait d'entendre.

Genuino avait pris une immense carafe et la vidait avec fureur; Cérisantes, Rochefort et Modène faisaient tous leurs efforts pour ne point paraître alarmés; mais leurs yeux étaient hagards, leurs dents claquaient, et ils cherchaient vainement à prononcer une parole.

Pendant ce temps, Borgia se roulait sur les coussins où il s'était jeté et riait à gorge déployée en s'écriant :

— Ah ! le bon tour... voyez quelles figures plaisantes... j'en mourrai...

Et il continuait à rire.

Medina, plus calme, s'écria tout à coup :

— Pensez-vous, monsieur de Guise, que ceci ne vaille pas à la fois mes tentatives auprès de ces braves gens et les projets de Borgia ? Ceci vous sera compté dans l'histoire de vos conquêtes.

— Je l'espère, dit Guise, comme une leçon salutaire donnée à ces messieurs, et qui leur prouvera que si je voulais me servir contre eux des armes qu'on emploie contre moi, j'y serais encore plus habile que vous tous.

— Quoi ! dit Borgia, ce n'était qu'une plaisanterie ?

— Vous l'eussiez faite plus sérieuse, n'est-ce pas, Borgia ?

— Oui, répondit froidement celui-ci.

— Une plaisanterie ! reprit Cérisantes d'un ton menaçant.

— Une plaisanterie ! répétèrent après lui Rochefort et Modène.

— Oui, messieurs, reprit Guise, et que vous oublierez, je l'espère, comme j'oublierai la légèreté coupable de vos démarches, de vos espérances et de vos promesses.

» Retournez à vos postes, messieurs, et souvenez-vous que je sais tout et que je vois tout.

— Et nous, nous?... s'écria Gennaro.

— Votre poste est occupé, dit Guise; le tourjon des Carmes est à moi, maître Gennaro, et l'un de mes officiers est chargé de m'en rapporter cent mille écus pour subvenir aux besoins de la ville. Toutefois, vous pouvez encore y demeurer, car partout ailleurs vous seriez pendu.

» Quant à vous, maître Genuino, quoique vos conseils me paraissent de nature à mieux servir les intérêts des Espagnols que les miens, vous garderez vos fonctions; je ne veux pas déshonorer votre vieillesse. Vous reprendrez le commandement de votre quartier.

» Pepé Palombo, reprit encore le duc, le courage que vous avez montré contre les Espagnols rachète votre trahison.

— Et moi ? dit Santis.

— Chassez ce drôle à coups de fouet, et que je n'en entende plus parler! dit Guise aux lazares, qui s'empressèrent d'obéir.

— Et nous ? dit Borgia avec une aisance pleine d'impertinence.

— Vous retournez au camp du duc d'Arcos pour lui dire comment je punis les traîtres, les assassins et les

empoisonneurs, et si vous voulez croiser contre la mienne l'épée que je vous ai laissée, vous me trouverez partout où l'on combat au soleil.

» Allez, messieurs, les portes sont libres.

Les Napolitains et les officiers français sortirent le front bas et le visage confus.

— Vous êtes grand et généreux, dit Medina en quittant le duc, Dieu vous aide !

— Bonne chance, lui dit Borgia en le saluant, et souvenez-vous que je n'oublierai pas la façon dont vous m'avez traité.

Ils sortirent.

— Jamais homme, dit Medina, ne s'est vengé plus noblement de ses ennemis.

— Jamais homme, dit Borgia, ne s'en est créé de plus implacables et de plus acharnés.

— Il leur a pardonné...

— Non, il les a humiliés.

XLI

A l'heure où la scène qui précède se passait chez le duc de Guise, et lorsqu'il croyait avoir déjoué le complot de tous ses ennemis, Carniole, rentré dans sa maison, attendait avec impatience le moment d'accomplir la trahison qu'il avait méditée avec le cardinal Filomarini et le bandit Santis. Il avait retrouvé Casta et Anita.

Tout préoccupé de ses projets, il ne s'était point aperçu d'abord de l'absence de Francesco, et n'avait pensé qu'à Santis.

— Cependant, au milieu de son impatience, il dit à Anita :

— Pourquoi Francesco ne veille-t-il pas à tes côtés? pourquoi, ajouta-t-il en montrant la Casta, laisse-t-il ce soin à cette jeune fille, que la fatigue accable et qui aurait autant que toi besoin de calme et de repos?

— Si la Casta a besoin de repos, je veillerai sur elle, car, vous le savez mon oncle, la maladie a depuis long-

temps chassé le sommeil de mon lit, et, à défaut de la maladie, la douleur m'empêcherait de dormir.

— Pauvre enfant, dit Carniole, pourquoi ai-je été si fier de ta beauté? Pourquoi?...

Il s'arrêta devant la pensée qu'il n'osait exprimer, et il reprit avec colère :

— Mais comment se fait-il que Francesco ne soit pas ici; m'abandonne-t-il, et si je dois périr dans l'entreprise que je vais tenter, ne restera-t-il personne pour te venir en aide?

— Francesco fait comme vous, mon oncle, dit Anita; il poursuit sa vengeance.

» A peine étiez-vous sorti de cette maison, avec Miquel Santis, qu'il s'en éloignait avec Borgia.

— Et quels étaient leurs desseins, dit Carniole d'un ton surpris.

— Quels desseins supposez-vous que puissent tramer ensemble, répondit Anita d'un ton amer, celui qui a fourni le poison avec lequel on a égaré la raison de Mazaniello, et celui qui le versa dans la coupe du brave lazare?

— Ils veulent donc empoisonner Guise? s'écria le Carniole; tu le savais, et tu ne me l'as pas dit?

— Je l'ai dit à quelqu'un qui devait le savoir avant vous, répondit résolûment Anita.

— A qui donc as-tu révélé ce projet?

Anita ne répondit pas, et Carniole, suivant le cours de ses pensées, reprit aussitôt :

— A-t-il réussi? Peut-être! car Guise, contre son ordinaire, n'a pas quitté son palais de la journée.

» Oh! mais s'il avait échoué, s'il avait été découvert, Guise n'eût pas trouvé de supplice assez terrible contre lui. Oh! le malheureux! le malheureux!

» Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu plus tôt, Anita; je l'aurais empêché de chercher sa vengeance dans un crime si dangereux?

» Mais non, reprit-il, il doit avoir réussi, il est brave, impassible et opiniâtre; et à moins que Guise n'eût été averti, il doit expier à cette heure son insolence et sa tyrannie.

— Guise a été averti, répondit froidement Anita.

— Et par qui?

— Par moi, mon oncle, par moi qui l'ai prévenu des projets de Borgia, et prévenu aussi du piége que vous deviez lui tendre demain matin au Marché-Neuf, accompagné de l'infâme Santis.

— Tu as fait cela? s'écria Carniole avec autant de colère que de surprise.

— Oui, je me suis traînée mourante et brûlée de fièvre jusqu'à son palais, et là je lui ai tout dit.

— Toi, dit Carniole, toi! Qui donc t'a poussée à nous trahir? Pourquoi, au péril de ta vie, t'occuper du salut du duc de Guise?

— Parce que je l'aime, répondit Anita.

— Tu l'aimes? répliqua Carniole avec une pitié mêlée de mépris.

— N'est-ce pas, mon oncle, dit Anita d'une voix triste et amère, n'est-ce pas que c'est un crime bien grand aujourd'hui d'aimer Guise?

» Oh! si j'étais belle encore comme autrefois, et que Henri de Lorraine fût là à mes pieds me demandant mon amour et que je pusse lui dire : « Oui, monseigneur, » je vous aimerai si vous voulez donner à mon oncle » Carniole la place de mestre de camp général de vos » armées! » n'est-ce pas, mon oncle, que vous ne trouveriez pas que ce fût un crime, et que vous ne m'en voudriez pas d'avoir dénoncé Francesco, au risque du supplice qui le frappe peut-être maintenant?

— Quoi! reprit Carniole avec un transport soudain, tu n'as pas seulement dénoncé Borgia, tu as aussi parlé de Francesco?

» Oh! malheur à toi, s'il lui est arrivé le moindre malheur! s'il est tombé un seul cheveu de sa tête...

Tremble, Anita! et s'il était mort... ô mon Dieu! s'écria Carniole avec une douleur pleine de colère...

— S'il était mort, vous me tueriez, n'est-ce pas, mon oncle? dit doucement Anita. Faites-le donc. Achevez en un instant ce que la maladie fait trop lentement; ôtez-moi de cette vie où je n'ai plus qu'à souffrir de mon malheur, et, ce qui est bien plus affreux, à souffrir du bonheur d'un autre.

— Anita, Anita! ne dis pas cela, reprit doucement Casta; Dieu ne verra pas sans pitié ton sublime dévouement; il te consolera.

— Francesco! où est Francesco? s'écriait en même temps Carniole avec un trouble qu'Anita ne lui avait jamais vu.

Comme Scoppa parcourait la chambre en répétant ce nom d'un ton désespéré, la porte s'ouvrit tout à coup, et Francesco entra le visage rayonnant, la poitrine haletante, les yeux brillants de joie.

— Ah! c'est toi! s'écria Carniole en lui prenant les mains et en le regardant en face; tu es fier, tu ris, tu es heureux; Guise est mort, n'est-ce pas?

— Guise vit, répondit Francesco; Guise triomphe, et puisse Dieu le faire triompher de tous ses ennemis; car il est grand et généreux.

A cet éloge du duc de Guise, les deux jeunes filles se regardèrent avec fierté.

— Oh! dit Anita, je savais bien qu'il pardonnerait.

Scoppa, au contraire, dont le visage avait exprimé la joie la plus vive à l'aspect de Francesco, reprit son air sombre et menaçant.

— Eh! lui dit-il, la haine s'est éteinte à la première parole de cet homme; exerce-t-il aussi sur les enfants l'empire incroyable qui lui livre le cœur de ces femmes insensées! Sais-tu qui t'a dénoncé à Guise, Francesco? C'est Anita.

— Je le sais.

— Sais-tu pourquoi elle t'a dénoncé? C'est parce qu'elle l'aime.

— Je le sais; mais qu'importe, s'écria Francesco, elle m'aimera à mon tour.

— Oui, lui dit Anita, je t'aimerai, puisque tu n'as plus de haine pour lui.

— Tu m'aimeras pour autre chose, dit Francesco en s'approchant d'elle; regarde, Anita, regarde, vois ce flacon, il contient cette eau merveilleuse qui rend la beauté à celles qui l'ont perdue comme toi. Cucurulle n'avait pas voulu me la vendre au prix de mon sang, mais pour un seul mot que je lui ai dit, Guise me l'a donnée.

— Guise te l'a donnée pour moi! s'écria Anita avec un accent qui parut vibrer toute la joie de son âme.

— Oui, dit Francesco entraîné par l'espérance qui l'agitait, et en me la donnant il m'a dit :

« Va, rends-lui la jeunesse, la beauté, la vie, et elle » t'aimera. »

Anita, qui attachait sur Francesco des regards étincelants, se recula tout à coup, et repoussant le flacon qu'il lui tendait, elle repartit d'une voix sourde et brisée :

— C'est donc pour que je t'aime qu'il veut que je redevienne belle! Oh! malheur sur moi! s'écria-t-elle en cachant sa tête dans ses mains et en éclatant, il n'a pas même pensé qu'il pourrait m'aimer!...

— Quoi! dit Francesco qui pâlit tout à coup et qui fut pris d'un tremblement convulsif, quoi! j'aurais trahi le serment que j'avais fait à Borgia, j'aurais oublié ma haine, je t'aurais apporté la beauté et la vie, et cela pour que ta première pensée soit pour Guise, pour lui seul! Oh! périsse ce don funeste! et puisses-tu mourir misérable et défigurée!...

En parlant ainsi, Francesco voulut briser le flacon sur le sol, mais Scoppa le lui arracha violemment.

— Tu n'es qu'un fou, Francesco, lui dit-il : si ce don précieux ne doit pas être ta consolation, fais du moins qu'il soit ta vengeance; tu connais peu le cœur des

femmes, Francesco, l'espoir de redevenir belle qu'elle repousse maintenant avec tant de dédain n'a pas vainement lui à ses yeux : demain elle y rêvera, dans quelques jours cet espoir occupera son âme tout entière, et bientôt tu la verras, elle que tu as tant de fois inutilement priée à genoux, se traîner à tes pieds et te redemander sa beauté au prix de son amour.

— Peut-être avez-vous raison, répondit Francesco tristement; elle me le dira et peut-être je la croirai; mais elle n'aimera que lui, alors même qu'elle se donnerait à moi.

— Eh bien donc! si tu crois qu'il doit en être ainsi, dit Carniole, reprends ta haine pour Guise; et puisque la vengeance que tu avais tramée avec Borgia t'a échappé, associe-toi à la mienne.

— Hier, je vous ai offert d'y prendre part, répondit Francesco, et vous m'avez durement refusé.

— C'est qu'hier j'avais quelqu'un sur qui je croyais pouvoir compter; c'est que je ne voulais pas te faire partager les dangers d'une entreprise où ton secours m'était inutile...

» Mais l'heure se passe et Miquel Santis ne vient pas; le lâche aura eu peur.

» Accompagne-moi, Francesco, et je te jure que Guise n'échappera pas aux piéges que je vais lui tendre

comme il a chappé au poison que tu devais lui verser.

— Non, dit Francesco en s'asseyant dans un coin, je ne veux pas que Guise meure; j'aime mieux, ajouta-t-il en regardant Anita, le laisser vivre pour qu'il méprise la folle qui s'est éprise de lui, qu'il ne connaît pas et qu'il ne veut pas connaître; car c'est ainsi qu'il m'a parlé de toi, entends-tu, Anita?

— Eh bien! soit, repartit celle-ci d'un ton calme, j'aime mieux son dédain que ton amour.

— Oh! Dieu! s'écria Francesco avec un cri désespéré, que faire?... Que faire?

» Quoi! je lui ai donné ma vie, je lui ai offert mon sang, je lui apporte la beauté, tandis que Guise la repousse et la dédaigne, et elle n'a pas un mot de pitié pour moi, pas une malédiction pour lui!

» Oh! vous avez raison, maître Carniole, il faut que cet homme périsse.

» Dites-moi en quoi je puis vous aider, car je suis à vous.

— Francesco! s'écria Anita d'une voix désolée, Francesco, ne fais point un pas hors de cette maison; je ne sais si Dieu arrachera mon cœur au transport insensé qui le domine; je ne sais si la jalousie et le temps n'éteindront pas la flamme qui le dévore; je ne sais si je ne haïrai pas Guise et si un jour ne viendra pas où je te

serai reconnaissante de ton amour, où je ne serai fière que pour toi seul de ma beauté retrouvée; mais ce que je puis t'affirmer, te jurer devant Dieu, Francesco, c'est que je n'aimerai jamais le lâche à qui son ennemi a laissé la vie et qui profite de la générosité de celui qui avait le droit de le tuer, pour tenter une nouvelle trahison contre lui.

Francesco s'arrêta, mais il n'eut la force de répondre ni à Anita ni à Carniole; il alla s'asseoir dans un coin et se prit à pleurer en disant d'une voix étouffée :

— O mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi!

— Oh! s'écria Scoppa, en frappant la terre avec fureur, où est donc ce misérable Santis?

XLII

La porte s'ouvrit avec fracas, et celui dont Carniole Scoppa venait de prononcer le nom se précipita tout à coup dans la chambre, pâle, et jetant autour de lui des regards éperdus.

— Ils ne m'ont pas tué, dit-il, dès qu'il eut fermé la porte derrière lui.

— Qui donc? lui dit Scoppa.

— Les valets de Guise, repartit Santis. Ils m'ont poursuivi en me frappant avec les sangles de leurs chevaux, depuis le palais jusqu'à la place des Carmes.

— Et tu t'étonnes qu'ils ne t'aient pas tué? lui dit Carniole; n'es-tu pas habitué aux coups de bâton comme un mulet, et aux coups de fouet comme un chien ?

— Non, reprit Santis d'un air épouvanté; ils auront oublié l'ordre du duc, ou bien j'aurai fui trop vite; mais lorsqu'il m'a chassé de son palais, son regard était terrible; il leur avait ordonné de me tuer, j'en suis sûr, il ne m'avait pas pardonné.

— Guise t'a chassé de son palais? dit Carniole.

— Oui, reprit Santis, qui paraissait à bout de forces.

— Et il ne t'a pas pardonné, dis-tu? qu'avait-il donc à te pardonner?

— Guise sait tout, répondit Santis d'une voix effarée.

— Que veux-tu dire?

— Oui, reprit Santis, il sait que Genuino, Pepé Palombo et Gennaro ont voulu le vendre à Médina.

— En vérité, dit Scoppa, et sais-tu qui l'a averti du complot de ces trois illustres associés?

— Je le sais, moi, dit Anita.

— Il sait plus encore, reprit Santis en regardant autour de lui, comme s'il avait peur que sa voix n'allât

au delà des murs de la chambre où il était, il sait que Borgia a voulu le faire empoisonner; il sait aussi l'embuscade qui devait le surprendre demain au Marché-Neuf et à laquelle il nous faut renoncer.

— Et que sait-il encore? dit Scoppa.

— Voilà tout, dit Santis.

— Vraiment? reprit Carniole; et comment as-tu appris que Guise avait été si bien averti?

Santis raconta la scène du souper; Carniole, qui l'avait écouté avec anxiété, reprit vivement :

— Et il n'a pas parlé de ce qui avait été convenu entre nous chez le cardinal Filomarini?

— Non, dit Santis, il n'en a point parlé.

— Eh bien! donc, cet espoir nous reste, reprit Carniole. Suis-moi, Santis, nous allons mettre notre projet à exécution, et celui-là réussira sans doute?

— Ne compte pas sur moi, reprit Santis; j'ignore si Guise est instruit de nos desseins, mais, crois-moi, n'essayons pas de lutter contre cet homme; je ne sais quel esprit du ciel ou de l'enfer le protége, mais il voit tout ce qui se fait dans la nuit, il entend tout ce qui se dit dans la solitude, il apprendrait notre projet avant que nous fussions sortis d'ici pour le mettre à exécution.

— Folie! dit Carniole; il ne se trouvera pas toujours

des femmes insensées pour le protéger, et si tu n'as pas parlé, je puis te répondre du silence de Filomarini et du mien. Suis-moi donc.

— Je ne puis, répliqua Santis d'une voix presque éteinte; nous ne réussirons pas, j'en suis sûr; et vois-tu, la générosité se lasse, la patience s'épuise; il ne me pardonnerait pas une troisième fois.

— D'ailleurs, ajouta Anita avec éclat, il s'est trouvé, encore une fois, une femme insensée qui a averti Guise de vos complots.

— Encore? reprit Carniole stupéfait.

— Oui, dit Anita; la lettre que tu as reçue d'Olympia, et que tu as remise à sa fille Casta, disait à Guise les dangers dont vous le menaciez.

— Et cette lettre?... fit Scoppa d'un ton furieux.

— Elle a été remise à Henri de Lorraine, repartit Anita.

— Par qui? s'écria Scoppa en tirant son poignard.

— Par le Pione, dit Casta, à qui je l'ai remise moi-même.

— Le Pione! le Pione! se mit à crier Scoppa en rugissant.

Et comme si, dans cette nuit bizarre, tous ceux qu'il appelait eussent dû répondre à sa voix, le Pione parut aussitôt et dit d'une voix grave :

— Pourquoi m'appelles-tu ainsi, Carniole Scoppa?

— Je t'appelle, répondit le brigand, pour te punir d'avoir prêté les mains aux dénonciations de ces misérables filles: je t'appelle pour te demander ce que tu as fait de la lettre de cette infâme Olympia, qui, au moment où je l'épargnais, livrait ma tête à Henri de Lorraine.

— Cette lettre, dit le Pione d'un ton froid, la voici, Carniole.

— Tu ne la lui as pas remise?

— Non.

— Il ignore ce qu'elle contient?

— Oui.

— Cependant, elle a été ouverte?

— Je l'ai lue.

— Tu connais donc nos projets?

— Je les connais.

— Tu es venu ici pour les déjouer, sans doute?

— Je suis venu ici pour t'aider à les accomplir.

— Toi? dit Carniole en regardant le Pione d'un air soupçonneux.

— Toi? s'écrièrent les jeunes filles avec un cri d'épouvante et d'étonnement.

— Moi, repartit Scipion, qui plus qu'aucun de vous ai le droit de me venger de lui.

— N'es-tu pas, dit Scoppa, son fidèle capitaine des lazares; ne te préfère-t-il pas à tous ses gentilshommes et aux chefs les plus puissants de Naples? lui as-tu montré un désir qu'il ne l'ait satisfait?

— Demande à la Casta, repartit le Pione de ce ton impassible et lent qui donnait quelque chose de solennel à ses paroles, demande à la Casta quel est l'homme qu'elle a reçu cette nuit dans sa chambre, quel est l'homme pour qui son père l'a maudite et chassée de sa maison?

— Etait-ce donc Guise? s'écria vivement Scoppa.

— C'était lui, répondit le Pione; tu n'as donc plus besoin de me demander pourquoi je veux me venger de Guise.

— A la bonne heure, s'écria Scoppa; celui-là, du moins, ne se laissera pas prendre aux faux semblants de générosité de cet insolent Français. Allons, partons...

Pendant qu'ils parlaient ainsi, la Casta s'était levée lentement, et, faisant le tour de la chambre, elle était allée s'adosser à la porte de sortie.

— Tu as donc oublié ce que tu m'as promis, Scipion? lui dit-elle en le regardant fixement.

— Je n'ai rien oublié de ce que j'ai promis, dit le Pione.

— Tu m'avais promis de porter ce billet à Guise.

— J'ai remis ce billet à Guise.

— Alors il l'a lu sans doute? dit Anita.

— Je le lui ai redemandé comme récompense d'un service que seul je pouvais lui rendre; il me l'a donné et ce billet m'appartient loyalement.

— Mais quand tu nous as quittés, s'écria la Casta avec désespoir, tu avais eu pitié de nos larmes, tu n'avais pas juré la perte de Henri de Lorraine, tu semblais même disposé à le protéger contre ses ennemis?

— Quand je vous ai quittés, répondit le Pione avec le même calme imperturbable, je vous ai dit que je déciderais de la destinée de Guise; j'ai décidé.

— Tu ne le tueras pas, tu ne le tueras pas? s'écrient ensemble Anita et Casta en se jetant aux genoux du Pione.

— Arrière, malheureuses filles! dit Scoppa en les repoussant brutalement. Et pour qu'il ne prenne fantaisie ni à l'une ni à l'autre de recommencer sa nocturne visite et ses délations amoureuses, prends la Casta, Santis, et attache-la aux pieds de cette couchette, tandis que je vais enchaîner Anita sur son lit.

Au moment où Santis porta la main sur la Casta, le Pione pâlit et parut prêt à s'élancer contre le bandit; mais il se détourna froidement et laissa Santis accomplir les ordres de Carniole, tandis que celui-ci attachait Anita sur son lit.

— Et maintenant, dit Carniole, tu vas me suivre, toi, Santis, et toi aussi, Francesco; la peur que Guise inspire à l'un et la reconnaissance que l'autre éprouve pour lui pourraient vous pousser à délivrer ces jeunes filles, si ce n'est à céder à leurs prières et à aller avertir le duc... vous ne devez pas vous quitter.

Francesco et Santis obéirent.

Lorsqu'ils furent sortis de la chambre, Carniole en ferma la porte avec soin et en emporta la clef; ensuite il descendit le premier.

— Pourquoi ne sortons-nous point par la porte de la rue ? dit Santis.

— Parce qu'il se peut que les espions de Guise y veillent. Les caves de cette maison ont une issue secrète que personne ne soupçonne; nous passerons par là.

— A la bonne heure, dit Santis.

Ils descendirent encore et arrivèrent à l'entrée d'un étroit souterrain.

— Passe, dit Scoppa à Santis; allons, Francesco, et toi aussi, le Pione...

Les deux premiers entrèrent dans la cave; mais, au moment où le Pione allait les y suivre, Scoppa le repoussa brusquement et ferma la porte à double tour.

— Et maintenant que nous n'avons plus d'indiscrets à craindre... allons!

Aussitôt ils s'éloignèrent et prirent le chemin de la porte d'Averse.

XLIII.

Le lendemain matin, Guise était à table; il avait déposé son casque, sa cuirasse et ses armes près de lui, car il rentrait d'une longue visite faite à tous les avant-postes de la ville. Partout il avait trouvé l'ordre et la sécurité.

Le Pione veillait à la porte d'Averse; d'Orillac, l'un des officiers particuliers de sa maison, était resté près de Giuseppe Palombo; Dominico Belloni, Antonio de Calco, quelques autres encore, sur la fidélité desquels il pouvait compter, étaient répartis dans les postes les plus faciles à attaquer.

Du reste, cette journée paraissait devoir se passer dans le calme le plus profond.

Les Espagnols, retirés dans leurs camps et dans les forts qu'ils occupaient autour de la ville, ne se montraient nullement disposés à sortir de leurs retranchements.

Quoique d'ordinaire il ne se passât pas une seule journée sans quelque escarmouche plus ou moins grave, Guise ne s'étonna point de cette apparente tranquillité de ses ennemis.

En effet, il avait le droit de croire que le duc d'Arcos, averti par Médina et Borgia de la scène qui s'était passée à souper, avait renoncé aux espérances qu'il avait fondées sur la trahison des principaux chefs de la ville.

Guise était donc à table, il y avait appelé les mêmes officiers auxquels il avait donné une si rude leçon; c'étaient Rochefort, Cérisantes et Modène; ils étaient arrivés tous les trois le front soucieux, et fort peu disposés à accueillir les paroles gracieuses par lesquelles le duc voulait réparer l'humiliation qu'ils avaient soufferte; mais Guise ne tint pas plus compte de leur mauvaise humeur du matin qu'il n'avait tenu compte de leurs prétentions de la veille.

Il les traita avec cette courtoisie familière qui désarmait souvent ceux qu'il avait le plus cruellement blessés, lorsqu'il se laissait emporter soit par son orgueil, soit par la fatale manie d'infliger à ses inférieurs d'humiliantes leçons.

Le repas était arrivé à sa fin, et déjà les prévenances de Guise avaient fondu la froideur glaciale de ses con-

vives, lorsqu'il ordonna aux valets qui servaient de se retirer.

Aussitôt, il alla lui-même fermer avec soin les portes de la salle, revint prendre sa place, et, s'accoudant familièrement sur la table, il dit à ses convives :

— Maintenant, messieurs, parlons d'affaires.

Les officiers s'inclinèrent; mais aucun d'eux ne montra à écouter Guise l'empressement que méritait cet appel confidentiel.

Guise n'y prit point garde et continua du même ton amical :

— Vous comprenez bien, messieurs, que ce n'est point sans un but important que j'ai joué la comédie hier au soir, il me fallait frapper de stupeur les meneurs du peuple, de façon à pouvoir les entraîner, sous le coup de cette épouvante, à servir le projet que je médite depuis longtemps; à l'heure qu'il est, ils se sentent dans ma main, et, quoi que je leur ordonne de dire et de faire, ils le feront et le diront.

» Secondez-moi de tout votre pouvoir, et dans quelques jours je serai arrivé à ce que je veux, vous serez arrivé à plus que vous n'avez rêvé.

Un sourire ironique de Cérisantes fut la seule réponse des trois gentilshommes.

— Vous doutez de mes paroles, monsieur, lui dit Guise

en reprenant sa sévérité; je n'ai pas cependant l'habitude de manquer à mes promesses.

— Sans doute, repartit Modène, mais il nous est permis de douter que la récompense que Votre Altesse veut attribuer à nos services soit au delà de notre ambition, puisqu'elle nous a déjà refusé à tous les trois le poste de mestre de camp général auquel chacun de nous avait certes le droit de prétendre.

— C'est parce que vous aviez trop ce droit, repartit Guise en souriant, que je n'ai pas voulu vous le donner. Je veux être franc avec vous, messieurs, dans l'espoir que vous le serez avec moi.

» Si je dois rester maître de la ville de Naples, je ne veux pas à mes côtés un homme dont l'autorité pourrait un jour balancer la mienne. Une armée soumise aux ordres d'un mestre de camp général s'habitue vite à oublier le chef supérieur qui la commande, pour ne voir que le chef qui est sans cesse au milieu d'elle.

» Tant que je pourrai tenir mon épée ou monter à cheval, personne n'occupera à Naples le poste de mestre de camp général; jamais je ne mettrai toute mon armée dans la main d'un seul homme; c'est là ma politique, ma résolution inflexible, et, à ma place, vous n'en auriez point d'autres.

— C'est possible, repartit Cérisantes brusquement;

mais vous avouerez, monseigneur, qu'il est dur pour nous d'être forcés de demeurer dans les grades inférieurs que nous partageons avec les misérables de cette ville.

— Je dois vous le dire, Cérisantes, reprit le duc, les misérables de cette ville s'entendent mieux que vous en ambition.

» Savez-vous bien qu'il y a à Sessa un boucher qui ne rêve pas moins que de devenir comte de Sessa, duc d'Ischia et prince de Fondi.

» Ce qu'un misérable boucher a rêvé, ne l'avez-vous jamais rêvé, Cérisantes ?

Celui-ci regarda le duc de Guise comme pour s'assurer de la sincérité de ses paroles.

— Voilà ce que je veux faire pour vous, reprit le duc ; peut-être n'y pourrai-je pas arriver sur-le-champ, à moins que vous ne consentiez à employer un moyen que pour ma part j'accépterais, si j'étais dans votre position.

» Ce boucher a une fille, fort belle jadis, mais qu'une affreuse maladie a défigurée ; le Cucurrule a promis de lui rendre sa beauté ; mais, à vrai dire, un peu plus ou un peu moins de ce frivole avantage ne m'arrêterait pas en pareille occasion ; ce que je compte faire pour vous dans quelques mois, serait l'œuvre de quelques jours, si vous consentiez à épouser la fille du Pappone.

— Pardon, dit Cérisantes, mais je me défie des fiancées recommandées par Votre Altesse.

— Sur mon âme, répondit Guise, elle est aussi innocente qu'une fille peut l'être, du moins en ce qui me regarde.

Cérisantes se mit à réfléchir, et repartit un moment après :

— Le comté de Sessa, le marquisat d'Ischia, la principauté de Fondi, c'est trop, monseigneur, pour que vous n'ayez pas quelque intérêt caché à me faire de pareilles propositions.

— Certes, j'y ai un intérêt, dit Guise du ton le plus ouvert; j'ai intérêt à ce qu'un de mes officiers occupe les meilleures villes de la Terre de Labour, de manière à commander tout le golfe de Gaëte, d'où les Espagnols tirent leurs principales ressources.

» Pensez-vous, ajouta-t-il en se tournant vers Rochefort et Modène, que je ne donnerais pas énormément pour que l'un de vous s'emparât de la principauté de Bénévent, de manière à m'ouvrir le chemin de la Capitanate, et que je ne serais pas prêt à rétablir, en faveur de quelqu'un, le titre de duc de Calabre, s'il voulait se jeter dans ce pays pour l'insurger?

» Nous sommes les maîtres de Naples, messieurs; mais,

à l'exception de quelques villes qui ont secoué le joug, les Espagnols sont maîtres du royaune.

— Tous ces projets sont fort beaux, dit Modène; mais vous savez que Bénévent est sous le commandement d'un certain Arnold de Crombach, capitaine suisse, qui tient cette ville au nom du duc d'Arcos, avec mille soldats de sa nation.

— Combien les paye le vice-roi? fit le duc de Guise.

— Deux mille pistoles par mois, répondit Modène.

— Qu'il retire fort aisément du droit de passage que payent les marchandises qui se rendent de l'Adriatique dans la Méditerranée, ajouta le duc.

» Promettez trois mille pistoles par mois à Arnold de Crombach pour ses hommes, faites-lui un présent personnel de cent mille livres, et le chef suisse, ses soldats et la principauté de Bénévent sont à vous.

— Je crois que cela pourrait se faire, dit Modène en souriant; mais je me permettrai de demander à Votre Altesse où elle compte trouver le premier écu nécessaire à une pareille expédition?

— Tout l'argent nécessaire à une pareille expédition, répondit Guise, est au tourjon des Carmes.

— Prenez garde, monseigneur, s'écria vivement Modène, quoique les trésors amassés par Gennaro Annese soient le fruit du vol et du pillage, il serait trop dangereux

de vous en emparer; une pareille mesure soulèverait toute la ville contre vous; car, vous le savez aussi bien que moi, monseigneur, il n'est pas un des chefs qui commandent à la populace napolitaine dont la fortune n'ait la même origine que celle de Gennaro.

» Ne pourrait-on pas craindre que la spoliation qui atteindrait Annese ne descendit bientôt du plus grand au plus petit? Ne faites pas cela, monseigneur.

» Quelle que soit la magnifique espérance que vous offrez à mon ambition et quoique vous ayez paru douter de ma fidélité, je n'accepterai pas.

» Je n'élèverai jamais ma fortune sur ce qui peut devenir la cause de votre perte.

— Merci, Modène, dit Guise en lui tendant la main, je reconnais là votre loyauté; mais, croyez-moi, je n'ai aucune envie de m'aliéner les chefs de cette ville au moment où je vais leur demander le titre qui doit m'assurer l'autorité sans partage.

» Gennaro Annese est un traître, j'ai saisi sur Médina des preuves écrites de sa trahison; Gennaro Annese paraîtra demain devant le peuple assemblé, et nous n'aurons qu'à laisser faire à la haine de la populace pour qu'il soit condamné et exécuté.

— Mais en ce cas, reprit Modène, et d'après l'ordon-

nance que vous avez vous-même publiée, tous les biens du condamné doivent rentrer au trésor.

— Sans doute, dit Guise, toutes les fois qu'il n'y a pas là un héritier légitime pour les recueillir; mais Gennaro Annese en mourant laissera une veuve : cette veuve, dont vous connaissez tous la beauté, sera donc demain la plus riche héritière du royaume de Naples et celui qui l'épousera aura vingt fois plus d'argent qu'il n'en faudrait pour acheter tous les Suisses qui gardent la principauté de Bénevent, fussent-ils dix mille.

XLIV

Modène se gratta l'oreille et regarda Cérisantes.

— Prince de Fondi, duc d'Ischia, comte de Sessa, lui dit-il en riant, qu'en pensez-vous? Ce que vous ferez, je le ferai.

— M. le duc de Guise m'a donné sa parole de gentilhomme que la fille d'el Pappone était innocente, dit Cérisantes, et du moment que mon honneur est à couvert de ce côté, rien ne peut m'empêcher d'accepter

les offres de Son Altesse, et je l'aiderai de tous mes efforts à les réaliser.

— Monseigneur, dit Modène en regardant le duc, peut-il me donner pour la Ronda la même assurance que celle qu'il a donnée à Cérisantes pour Anita.

— Il s'agit d'une veuve, monsieur, reprit Guise; il s'agit d'une femme qui a été mariée, et le mariage est un manteau qui peut cacher tant de choses, que je ne puis vous engager ma parole à ce sujet.

— Ma foi, s'écria en riant Rochefort, qui jusque-là avait gardé le silence, si Anita est innocente, la Ronda est bien belle; il y a compensation.

— Vous parlez bien légèrement de ceci, monsieur, dit Cérisantes; pensez-vous que, moi et M. de Modène, nous eussions accepté de pareilles propositions, si elles n'intéressaient grandement le duc de Guise?

— Et plus grandement encore votre propre fortune, répondit Rochefort, car la dot est magnifique, messieurs; les principautés de Fondi et de Bénévent peuvent faire passer sur un peu de laideur et un peu de galanterie.

— Mais vous, Rochefort, estimez-vous moins haut, reprit Guise, le titre de duc de Calabre?

— Non, certes, repartit Rochefort; mais j'avoue que je ne sais où le génie de Votre Altesse pourrait trouver

le moyen de me mettre à la tête de cette province, si complétement séparée de nous.

— Avez-vous entendu parler de la signora Olympia? dit Guise à Rochefort.

— Beaucoup trop, monseigneur, répondit celui-ci; et si c'est là la compagne obligée qui doit m'assurer le titre de duc de Calabre, je vous déclare que je refuse formellement.

» Bon que l'on épouse une fille laide ou une veuve qui a eu quelques faiblesses inconnues, c'est ce qui arrive trop souvent à la cour de France pour qu'on puisse s'étonner qu'on en fasse autant à Naples; mais qu'on prenne pour femme une courtisane célèbre dans toute l'Italie, dix fois chassée par Filomarini et dix fois reprise par lui; qui lui a gagné, dit-on, les bonnes grâces du duc d'Arcos, qui lui a assuré les intelligences avec don Juan, qui le ferait nommer pape, si le sacré collége n'était pas si vieux, et qui tous les jours mérite à Filomarini quelque nouvelle faveur de Votre Altesse, ce serait me déshonorer à plaisir, et rendre le déshonneur d'autant plus éclatant qu'il me mettrait dans une position plus élevée; non, monseigneur, je n'accepte pas.

— Mon cher Rochefort, dit Guise en riant, vous êtes un excellent discoureur, mais il vaut mieux quelquefois être un bon écouteur.

»Rengainez votre pompeuse tirade sur Olympla; il ne s'agit point d'elle pour en faire votre femme, mais d'un enfant qui est la grâce, la beauté et l'ingénuité en personne; il s'agit de sa fille, la charmante Casta.

— La petite fille du vieux Genuino? dit Rochefort avec un étonnement mêlé de joie ; cette délicieuse créature que les lazares adorent comme une madone?

— Oui vraiment, dit Guise, et vous voyez que vous n'êtes pas le plus mal partagé.

— Mais comment se fait-il que cette enfant, ou son grand-père, puisse avoir en Calabre une influence telle, que mon mariage avec cette jeune fille me rende maître de ce pays?

— Vous oubliez Filomarini, son père, dit le duc; Filomarini, qui avait fait proposer à Borgia le titre de duc de Naples, s'il voulait épouser sa fille Casta; ce qu'il pouvait ici, il le peut encore mieux en Calabre.

— En effet, dit Modène, il en possède les plus riches abbayes; la plupart des paysans sont ses fermiers ou ses vassaux, et je me suis vingt fois étonné que la Calabre ne se soit pas soulevée tout entière contre les Espagnols, puisque leur ennemie Filomarini la tient pour ainsi dire dans sa main.

— C'est parce qu'il attend l'occasion, dit Guise, de lui donner un chef qui satisfasse sa première ambition,

celle de donner à sa fille un gendre de haute noblesse.

— Ainsi donc?... dit Rochefort.

— Ainsi, dit Guise en l'interrompant vivement, chacun de vous a sa part, s'il ose la prendre; je vais maintenant vous dire la mienne.

» Demain, je fais assembler le peuple au Marché-Neuf; demain, je lui dénonce le complot de Gennaro Annese, du Genuino, de Pepé Palombo et de Carniole.

» L'autorité de Gennaro Annese me gênait; encore, sa condamnation et sa mort me débarrasseront d'un collègue insupportable et infidèle.

» Le pouvoir des consultes me fait obstacle; et prouvant la trahison de celui qui dicta toutes ses résolutions, j'anéantis ce pouvoir.

» Pepé Palombo est le plus ardent défenseur du droit que se donnent les capitaines de quartier d'agir en maîtres dans leur ottine; le marché qu'il a conclu avec Médina, et dont j'ai les preuves, montrera au peuple les dangers de cette indépendance, et fera rentrer tous les autres capitaines sous mon commandement direct.

» Enfin, l'une des plaies de notre position, c'est l'existence de ces troupes de bandits dont les uns sont à la solde de Santis et les autres à celle de Carniole; il me suffira de dénoncer les projets de ces deux misérables pour obtenir le licenciement de ces bandes indisciplinées :

les deux chefs expieront sur le gibet la trahison qu'ils ont méditée, et les soldats appelés par moi formeront des compagnies de mousquetaires sous des capitaines de mon choix.

» Cela fait, messieurs, dit le duc de Guise, dont les yeux brillaient d'une ardeur enthousiaste, je demanderai au peuple un titre qui concentre en ma personne l'autorité judiciaire arrachée à Gennaro, le pouvoir administratif enlevé aux consultes, le commandement militaire repris aux capitaines de quartier et aux chefs de bandits...

» Je demanderai au peuple de me nommer duc de Naples! m'y aiderez-vous, messieurs?

— Sans doute, répondirent avec ardeur les trois gentilshommes.

— Eh bien! donc, messieurs, il faut que ceci soit accompli demain; demain, je serai duc de Naples, et après-demain, chacun de vous partira pour l'entreprise qui doit le faire l'un des plus riches seigneurs de ce royaume.

— Vrai Dieu, monseigneur, s'écria Cérisantes, voilà qui est agir et parler en prince, et je suis tout à vous.

— Moi de même, dit Modène.

— Moi de même, s'écria Rochefort.

— Eh bien donc, fit Guise en prenant une coupe, à notre fortune commune, messieurs!

— A vous, duc de Naples! répondirent-ils.

— A vous, prince de Fondi!

— A vous, duc de Calabre

— A vous, prince de Bénévent!

Et les verres des quatre gentilhommes s'entre-choquèrent avec éclat.

A l'instant même un tumulte effroyable retentit dans l'antichambre du palais; des cris *aux armes* se firent entendre de toutes parts; on appelait le duc de Guise.

Rochefort alla ouvrir la porte.

Un premier messager se précipita dans la salle en criant:

— Monseigneur, les Espagnols attaquent la douane; ils y seront bientôt logés.

Guise se leva si brusquement, qu'il renversa la table.

Un second messager entra.

— Monseigneur, cria-t-il à son tour, les Espagnols attaquent Visita-Poveri.

Guise courut à son épée.

Un troisième messager arriva pâle et haletant.

— L'île Saint-Barthélemy est sur le point d'être occupée par les Espagnols.

Guise tira son épée du fourreau qu'il jeta loin de lui.

Un quatrième messager arriva.

— Monseigneur, dit-il en tombant épuisé de fatigue, les Espagnols sont déjà maîtres des premières maisons du faubourg de la Cellaria.

— A cheval! cria Guise d'une voix qui fit retentir tout son palais.

Et tout aussitôt il s'élança vers la cour, où l'on tenait toujours un cheval de bataille tout harnaché.

— Monseigneur, lui dit Rochefort en courant après lui, voici votre cuirasse.

— Je n'ai pas froid, monsieur, répondit Guise en mettant le pied à l'étrier.

— Monseigneur, lui dit Cérisantes, prenez du moins votre casque.

— Il ne fait pas de soleil, monsieur, repartit Guise en montant à cheval.

Les trois gentilshommes et quelques autres qui habitaient le palais du duc l'imitèrent, et Modène lui dit :

— Où allons nous, monseigneur?

— Nous allons partout, répondit Guise, puisque partout il y a des ennemis.

Immédiatement, il partit au galop.

Quelques minutes après, il arrivait du côté de la Cellaria.

En avant de lui, le second régiment des mousque-

taires marchait vers la fontaine au Serpent, où se postaient déjà quelques compagnies espagnoles; le duc de Guise, impatient de l'obstacle que lui faisaient ses propres troupes, quitte brusquement la large voie qu'elles suivaient, s'engage dans des rues étroites, puis tout à coup, au moment où les Napolitains se formaient en face des Espagnols, au moment où les arquebuses s'ouvraient, où les mèches s'étaient allumées, au moment où le feu allait commencer des deux parts, Guise, débouchant par une rue latérale, paraît entre les deux troupes.

Le premier, il s'élance contre les Espagnols la tête nue, l'épée aux dents, les pistolets aux poings; presque aussitôt il disparaît dans les rangs ennemis, suivi à peine d'une vingtaine de gentilshommes.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que la rue qu'occupaient les Espagnols était balayée d'un bout à l'autre et que le régiment napolitain, s'élançant au pas de charge dans la direction que Guise venait de prendre, ne trouvait plus que des armes abondonnées, des étendards foulés aux pieds, des morts et des blessés.

Antonio de Caleo, qui commandait ce régiment et qui, surpris comme tout le monde par cette attaque imprévue des Espagnols, ne faisait que d'arriver, se mit à la tête de sa troupe en criant joyeusement :

— Allons, enfants, la route est facile, Guise a passé par ici.

XLV

Lorsqu'Antonio de Calcò arriva jusqu'au pied des retranchements derrière lesquels s'étaient abrités les restes de la troupe Espagnole, il ne trouva point le duc de Guise : en effet, déjà le duc s'était élancé d'un autre côté de la ville.

Il était temps...

Les Espagnols s'étaient emparés de la douane, et ils s'y retranchaient de manière à commander à toutes les issues par où on pouvait y pénétrer.

Guise arrive, et c'est à peine s'il trouve quelques hommes épouvantés s'abritant dans les maisons voisines contre les terribles mousquetades des Espagnols.

— Eh quoi! s'écrie le duc avec fureur, ne savez-vous plus manier un mousquet? Ne pouvez-vous renvoyer aux Espagnols les balles qu'ils vous adressent?

Un cri unanime lui répond :

— Nous n'avons pas de poudre, monseigneur.

— Eh bien! s'écrie le duc, je vais vous montrer comment on s'en passe.

Aussitôt il descend de cheval, s'arme d'une hache qu'il prend aux mains d'un portefaix, et, traversant la place qui le séparait du premier bâtiment de la douane, courant sous une pluie de balles, il arrive jusqu'à la porte, qu'il attaque avec une telle vigueur, que chaque coup qu'il porte domine le bruit formidable de la mousqueterie.

A l'aspect de tant d'audace, le peu de gentilshommes qui avaient pu suivre la course effrénée du duc de Guise s'élance après lui; le peuple s'élance après les gentilshommes, la porte est bientôt brisée; Guise pénètre le premier dans ses longs et vastes magasins.

Il avait dit vrai, la poudre était devenue inutile; ce n'était plus qu'un combat où la hache, l'épée ou le poignard pouvaient seuls donner la victoire. Elle fut un moment incertaine; les Espagnols, délogés du premier bâtiment qui leur servait de retranchement, se retirent dans le second.

Guise ne les y poursuit point, il s'arrête, mais il ne s'arrête qu'un moment pour dire à Cérisantes :

— J'ai brisé la première porte de votre principauté de Fondi, je vous laisse le soin de briser les autres.

Puis il s'éloigna de nouveau en appelant Rochefort et Modène.

— Comte, dit-il au premier, venez avec moi enlever l'île Saint-Barthélemy; c'est le chemin qui mène au duché de Calabre.

» Modène, courez à Visita-Pavori, je vous y joindrai tout à l'heure; j'espère que vous y prouverez que si vous achetiez les Suisses de Bénévent avec l'or de la Ronda, ce n'est pas faute d'avoir une épée pour les combattre et les vaincre.

Tout aussitôt il s'élance vers l'île Saint-Barthélemy; il y apporte avec sa présence la nouvelle de ses succès, et il n'a qu'à laisser faire Rochefort, devant lequel les Espagnols se retirent bientôt en désordre.

Aussitôt, il se prépare à rejoindre Modène; mais il apprend en route que les Espagnols, troublés par son activité audacieuse, attaquent de nouveau la douane et qu'ils se sont emparés des maisons voisines, car la poudre continue à manquer à Cérisantes et à ses soldats; il y court de nouveau, pénètre dans les magasins qu'il avait forcés; fait de ses propres mains d'énormes torches avec le chanvre qu'ils renfermaient, les enduit de goudron; et tantôt, les lance sur les soldats qui montent à l'assaut du bâtiment qu'il occupe; tantôt, va les attaquer lui-même à la porte des maisons voisines, où

les Espagnols se sont retirés ; bientôt l'incendie s'allume et combat pour lui.

Alors il pense à Modène, et, toujours ardent, toujours infatigable, il redescend vers Visita-Poveri.

Là était le danger le plus pressant.

Déjà les Espagnols s'étaient emparés d'un bon nombre de maisons et s'étaient logés dans les étages supérieurs, d'où ils tiraient avec avantage sur les soldats du premier régiment que rien ne garantissait contre leurs feux.

Guise aborde Modène, qui s'exposait avec la témérité d'un homme qui veut justifier ses prétentions.

— Vous perdrez votre temps ici, monsieur, dit Guise, et cependant les munitions ne vous manquent pas ; je vous ai montré tout à l'heure comment on se passe de poudre, je vais vous montrer maintenant comment on s'en sert.

Aussitôt il pénètre dans la maison la plus rapprochée de celles qui sont occupées par les Espagnols ; à coups de hache et aidé de quelques intrépides soldats, il perce le mur qui le séparait de la maison voisine, il y pénètre par le rez-de-chaussée, pendant que les Espagnols, enfermés au-dessus de lui, répondent à l'attaque que Modène dirige à l'extérieur.

Tout à coup Guise ressort de la maison, laissant après lui une longue traînée de poudre.

Modène et ses soldats, avertis par le duc, se retirent précipitamment; les Espagnols, qui croient à leur fuite, les poursuivent de leurs acclamations et de leurs huées.

Mais tout à coup un éclair s'allume sous la main de Guise, court comme un trait jusqu'à la maison qu'il vient de quitter; une détonation épouvantable se fait entendre; la maison occupée par les Espagnols vole en éclats, et bientôt, au lieu des acclamations et des cris de triomphe des ennemis, on entend les gémissements douloureux des mourants ensevelis sous les décombres enflammés

— Continuez, monsieur, dit le duc à Modène; la brèche est ouverte, l'assaut vous appartient.

Mais déjà les Espagnols épouvantés abandonnaient les unes après les autres les maisons dont ils s'étaient emparés.

Guise se repose un moment : aussitôt arrivent près de lui Antonio de Calco, qui lui apprend que la Cellaria est complétement dégagée, puis Rochefort, qui n'a pas laissé un seul Espagnol dans l'île Saint-Barthélemy; Cérisantes accourt à son tour, annonçant que la douane est entièrement évacuée, et Modène revient enfin, après

avoir porté ses avant-postes jusque sous les retranchements des Espagnols.

Il était à peu près deux heures.

— Eh bien! messieurs, leur dit Guise, êtes-vous contents de votre journée? Que sont devenus ces ennemis qui ce matin étaient partout, et qui n'ont résisté nulle part?

Comme Guise prononçait ces paroles, un homme vêtu d'une longue robe de moine, le capuchon baissé sur le visage, lui dit d'une voix sinistre :

—Ils sont tous à la porte d'Averse, où le gros de l'armée royale se réunit sous le commandement du duc d'Arcos, pendant qu'on t'amuse ici avec des escarmouches d'enfant.

— A la porte d'Averse, messieurs, dit Guise, et fasse Dieu que cet homme n'ait point menti! fasse Dieu que nous nous trouvions enfin une fois en face de toute l'armée ennemie!

Et tout aussitôt, la tête nue, l'épée à la main, tel qu'il était sorti de son palais, Guise prit le chemin de la porte d'Averse.

Nos lecteurs n'ont pas oublié que c'est là que l'attendaient le Pione et Carniole Scoppa.

Cependant le bruit de ces attaques successives et de ces combats avaient éveillé tout Naples; la population

attentive cherchait à saisir les nouvelles au passage des cavaliers qui traversaient la ville au galop; elle écoutait, l'oreille tendue, le fracas des mousquetades, commentant chaque intervalle de silence et chaque reprise plus animée de ce bruit formidable.

Puis, lorsque le bruit s'éteignait tout à fait, une anxiété nouvelle tenait la foule en suspens.

Quel était celui qui avait fait taire le feu de ses ennemis? Les Espagnols étaient-ils repoussés? les Napolitains avaient-ils perdu leurs postes avancés?

Guise avait-il encore une fois sauvé Naples? ou bien le duc d'Arcos allait-il y rentrer en vainqueur impitoyable?

On avait vu Guise passer et repasser ardent, échevelé, l'épée à la main, courant partout où le danger éclatait; mais cette course furieuse à travers la ville ressemblait plus à la lutte désespérée d'un courage indomptable qu'à la rapidité d'un général qui va porter en tous lieux les secours de sa présence et de ses ordres.

Il y avait dans toute la ville une horrible incertitude sur l'issue de l'attaque simultanée des Espagnols, et chacun, selon sa position, prévoyait, dans la défaite de Guise, d'affreux malheurs et de sanglantes persécutions; on voyait dans la victoire du duc d'Arcos la fin d'une révolte qui, jusque-là, n'avait amené que le pillage, la ruine du

commerce, le massacre des riches, la proscription des nobles.

Mais nulle part l'effet de cette lutte n'avait jeté un trouble plus grand que dans la demeure de Filomarini et dans celle de Gennaro Annese.

XLVI

Aux premiers bruits d'attaque qui s'étaient fait entendre, Gennaro avait envoyé son frère Angelo pour s'informer de ce qui se passait.

Bientôt celui-ci était revenu avec la nouvelle que les Espagnols se présentaient à la fois à la douane, à Visita di Poveri, à l'île Saint-Barthélemy, à la Cellaria.

A ce foudroyant rapport, Gennaro s'était mis à se lamenter, à hurler et à pleurer avec rage.

— Oh! s'écria-t-il tout à coup, si je savais quel est le traître qui a vendu notre secret à ce damné Français, je jure par saint Janvier qu'avant de mourir je lui ferais expier sa trahison.

» Les Espagnols vont s'emparer de Naples, et c'en est

fait de moi. C'est tout au plus s'ils eussent respecté leurs signatures dans le cas où je leur eusse moi-même livré la ville.

» Dieu sait ce qu'ils vont faire de nous maintenant qu'ils s'en sont emparés sans mon aide.

La Ronda, qui était aussi inquiète que son mari, mais qui l'était pour d'autres raisons, lui répondit aussitôt :

— Les Espagnols ne sont pas encore maîtres de la ville, puisque Guise vit encore : je viens de le voir passer à la tête de ses gentilshommes ; vous savez bien que la victoire le suit partout où il va combattre.

Aussitôt, elle reprit sa place à la fenêtre haute d'où elle observait les divers mouvements de la foule qui se pressait toujours au tourjon des Carmes.

Gennaro Annese était trop troublé pour faire attention à ce que sa femme venait de lui dire.

Il continua donc ses lamentations en s'adressant à son beau-frère Angelo, qui observait la Ronda avec une attention menaçante :

— Qui soupçonnes-tu, lui dit-il, de nous avoir vendus à Guise ? est-ce Pepé Palombo ?

— Eh bien ! que ferais-tu, lui dit Angelo, si c'était Pepé Palombo ?

— Ce que je ferais, répondit Gennaro l'écume aux lèvres, les larmes aux yeux et s'arrachant les cheveux avec

fureur, mais regarde donc toutes ces richesses, tous ces trésors, que j'ai amassés avec tant de peine, tout cela me sera pris, enlevé...

— Ce n'est rien, reprit Angelo, que la perte de ces trésors, si du moins tu pouvais sauver ta vie.

— Ma vie! s'écria Gennaro, dont la colère ressemblait à une sorte d'ivresse furieuse, ma vie?... Que m'importe ma vie quand je serai pillé, volé, ruiné, quand je serai plus misérable que je ne l'ai jamais été?

» O mes pauvres trésors! mes pauvres trésors, ajouta-t-il en prenant à poignée l'or, les diamants, les étoffes précieuses répandus autour de lui et en les couvrant de baisers et de larmes, comme un père qui va se séparer des objets de ses plus tendres affections, il faut donc vous perdre, il faut donc vous quitter!

» O exécration! s'écria-t-il tout à coup en levant les poings au ciel, malheur à celui qui m'a trahi, à celui qui m'a vendu!

» Angelo, ne m'as-tu pas dit que c'était Pepé Palombo?

— Eh bien! si c'était lui, que ferais-tu? demanda de nouveau Angelo vivement.

— Assure-moi que c'est lui, s'écria Gennaro en grinçant les dents, et j'irai le chercher jusque dans son ottine au milieu de ses soldats, et je le tuerai devant tous.

— C'est bien, dit Angelo d'une voix sombre, mais je ne

crois pas que Pepé Palombo nous ait trahis; il n'avait aucun intérêt à le faire, lui. Il n'en est pas de même de Génuino, dont la petite-fille Casta a, dit-on, attiré les regards du duc de Guise.

— En vérité! dit Gennaro sans s'apercevoir que sa femme avait pâli en entendant prononcer le nom de Casta.

— Oui, dit Angelo, je crois savoir que pendant que le Genuino était ici à traiter avec nous de la reddition de Naples, le duc de Guise était dans sa maison.

» Or, il est possible qu'à son retour chez lui, le Genuino ait appris que le duc lui avait fait l'honneur de séduire sa petite-fille.

» Tu comprends que dès ce moment il a dû changer d'opinion sur son compte, et qu'au lieu de vouloir le perdre, il n'a plus songé qu'à le sauver.

— Oh! l'infâme, l'infâme! dit Gennaro, dont l'irritation ne se calmait pas; mais que m'importe ce que le misérable fait de l'honneur de sa fille et de sa petite-fille, je veux seulement savoir si c'est lui qui m'a trahi.

— Et si c'était lui? reprit Angelo.

— Comme j'irais chercher Pepé Palombo au milieu de ses soldats, j'irais le chercher au milieu des consulteurs du peuple, et je le poignarderais sur place.

— Mais, reprit Angelo, aller frapper Palombo au milieu

de ses soldats, Genulno au milieu des consulteurs, c'est t'exposer à être massacré par ceux qui se trouveront près d'eux.

— Que m'importe! s'écria Gennaro; si les Espagnols triomphent, je suis condamné; si Guise est vainqueur, je suis ruiné; car il ne s'arrêtera pas à ce qu'il m'a déjà volé.

» Non, vois-tu, Angelo, reprit Gennaro avec rage, je ne veux pas mourir ainsi, je ne veux pas mourir sans vengeance, je ne veux pas périr sans entraîner mes ennemis dans ma perte.

» Nomme-moi mes ennemis, nomme-les-moi.

— Tu n'en as qu'un, Gennaro, lui dit son beau-frère en le regardant fixément; et avec celui-là, si tu oses le frapper, tomberont tous ceux qui t'ont fait obstacle jusqu'à ce jour. Garde ce sabre que tu viens de prendre, quitte avec moi le tourjon des Carmes, viens appeler aux armes toute cette partie du peuple qui voit encore en toi son véritable chef; dis-lui que tu vas les conduire toi-même à la bataille contre les Espagnols, et si le désespoir t'a inspiré un vrai moment de courage, va à l'endroit où le combat est le plus acharné, tu y trouveras ton ennemi; approche-toi de lui, ce qui te sera facile, car il sera sans défiance, et frappe-le au cœur en criant :

« — Mort à Guise! mort aux Français!

La Ronda devint pâle et tremblante pendant que Gennaro attachait un regard éperdu sur son frère Angelo.

— C'est là ton véritable et ton seul ennemi, s'écria Angelo.

» Va droit à lui et ne t'occupe pas des traîtres qui ont vendu ton secret et le mien: ceux-là, j'en ferai justice.

— Eh bien! s'écria Gennaro, qui semblait pris à son tour de la fureur qui avait rendu Mazaniello si redoutable, suis-moi, frère; descendons dans la rue; ameutons la ville; exterminons ces misérables Français dont le chef nous écrase de son insolente autorité. Et toi, femme, ajouta-t-il en se tournant vers la Ronda, monte jusqu'au sommet du tourjon et sonne le tocsin pour que tout s'arme.

» Périsse Naples, s'il le faut, pourvu que je me venge! suis-moi, frère; suis-moi, s'écria-t-il.

Et déjà Gennaro, allait s'élancer hors de la salle, lorsque la Ronda se jeta tout à coup au-devant de lui en s'écriant :

— Non, tu ne sortiras pas; non, tu n'iras pas assassiner le duc de Guise; je ne le veux pas.

Gennaro se recula et mesura sa femme d'un regard furieux, puis il se tourna vers Angelo en lui disant :

— Qu'a-t-elle donc?... que veut-elle?...

» Ne sait-elle pas que ce n'est plus le temps où tu étais

de son parti, le temps où il me fallait obéir parce qu'elle me tenait sous ton poignard? ne sait-elle pas qu'il faut qu'elle obéisse à son tour?

— Elle le sait, dit Angelo, et elle sait aussi que si je n'avais pas plus pitié d'elle qu'elle n'a eu pitié de moi, que si j'étais aussi prompt à vendre ses secrets qu'elle a été prompte à vendre les miens, elle ne s'opposerait pas longtemps à ton passage.

— Quoi! reprit Gennaro en se reculant encore, ce serait-elle qui aurait vendu mes secrets à Guise?

— Eh bien! oui, lui dit résolûment la Ronda, c'est moi; et sais-tu, toi, pourquoi Angelo, mon frère, me trahit et me menace aujourd'hui? C'est que je n'ai pas voulu obtenir de Guise qu'il te chassât de ton poste pour le donner à mon frère Angelo; c'est parce que je n'ai pas voulu qu'il devînt ainsi le maître de toute ta fortune.

— Mais, dit Gennaro en regardant la Ronda d'un œil sanglant, s'il est vrai que ton frère t'ait demandé ce crime, c'est que tu pouvais sans doute l'accomplir.

» Quel droit avais-tu donc sur la volonté du duc, pour qu'Angelo pût attendre de toi pareille chose?

— Demande-le-lui, répondit la Ronda d'une voix brève et sifflante; demande-lui les conseils qu'il m'a donnés pour me rendre maîtresse de la volonté de Guise; demande-lui qui veillait sur ton sommeil pendant que j'é-

tais hors de cette chambre, et qui m'en avait ouvert furtivement la porte pour que je pusse aller auprès du duc lui demander ta tête et tes trésors.

Gennaro promenait un regard effrayant de sa femme à son beau-frère.

— Est-ce vrai ? murmura-t-il avec une sorte de rugissement sourd et terrible.

— Oui, c'est vrai, repartit la Ronda ; et comme je n'ai pas voulu lui donner ta tête et tes trésors, il te dit d'aller assassiner Guise, il te dit de m'écarter de ta route.

— Oh ! s'écria Gennaro, dont le visage prit une expression effrayante, à toi d'abord, misérable, qui m'as trahi.

Puis, tout aussitôt, il s'élança sur la Ronda, et la frappa en pleine poitrine de l'arme qu'il tenait à la main.

La Ronda tomba sous le coup, ses yeux s'agitèrent un moment dans leurs orbites, quelques soupirs confus vinrent expirer sur ses lèvres, et sa vie s'échappa avec ce dernier mot :

— Guise ! Guise !

A l'aspect du sang qu'il venait de répandre, la colère qui avait emporté Gennaro se changea en un délire furieux, et il s'élança tout à coup hors de la salle, où il laissait le cadavre de la Ronda, en criant d'une voix forcenée :

— A moi ! aux armes ! aux armes !

Les misérables qui lui servaient de gardes le suivirent,

car Guise venait d'envoyer chercher la compagnie de mousquetaires qui depuis la veille occupait le tourjon des Carmes, et toute cette foule de bandits s'élança à la suite de son chef, et se mit à parcourir les rues de la ville, en criant de toutes parts :

— Aux armes! aux armes!

XLVII

Pendant que cette scène sanglante se passait au tourjon des Carmes, un entretien bien différent avait lieu au palais de Filomarini.

Olympia était avec le cardinal, dans cette même pièce où la veille elle avait échappé à la mort que lui apportait Carniole Scoppa.

Elle était couchée sur le lit de repos où l'avait trouvée Santis, suivant de l'œil Filomarini, qui se promenait dans la chambre, s'arrêtant de temps en temps comme pour écouter les bruits qui pouvaient venir du dehors.

— M'avez-vous compris? dit-il tout à coup à Olympia;

comprenez-vous qu'il faut, pour notre salut commun, que ce misérable disparaisse de ce monde?

— Envoyez dire à Guise, reprit dédaigneusement Olympia, que Carniole Scoppa l'attend à la porte d'Averse pour le faire tomber dans une embuscade où il doit périr, et Guise vous débarrassera bientôt de l'homme qui vous a condamné à me laisser vivre.

— Avant que Carniole Scoppa périsse, repartit le cardinal, il faut qu'il m'ait débarrassé de Henri de Lorraine; quand l'assassin aura fait son œuvre, le bourreau fera la sienne.

— Infamie et trahison! murmura Olympia avec mépris.

— Je comprends, dit le cardinal, qu'il vous paraisse dur de voir périr en un jour le premier et le dernier de vos amants : Carniole que vous avez trahi pour moi, et Guise pour qui vous m'avez trahi; mais c'est décidé, madame, et je compte sur vous pour m'aider à accomplir mes desseins.

Comme il disait ces paroles, on entendit les premiers bruits de l'attaque des Espagnols.

Olympia se leva soudainement en s'écriant :

— Qu'est cela, mon Dieu?

— Rassurez-vous, madame, lui dit le cardinal d'un ton ironique, les nouvelles ne vous manqueront pas :

beaucoup de mes gens sont dispersés dans la ville de Naples avec ordre de venir me rendre compte de ce qui s'y passe.

» En attendant leur arrivée, je puis vous dire d'où viennent ces divers bruits qui paraissent si fort vous épouvanter : ce sont les Espagnols qui attaquent à la fois Visita di Poveri, la Douane, l'île Saint-Barthélemy et la Cellaria.

— Si ce n'est qu'un combat, repartit Olympia en reprenant sa place, je suis tranquille.

— Quand Guise aura expié son insolence, vous comprenez que je ne veux pas rester exposé aux projets que peuvent inspirer à votre ancien fiancé ses retours de tendresse pour vous.

— Je comprends que vous rêviez un crime de plus, monsieur, dit Olympia ; mais ce qui m'étonne, c'est que vous ayez besoin de moi pour l'exécuter.

— Si la trahison qui attend Guise à la porte d'Averse réussit, le duc d'Arcos ne vous doit pas moins que la tête de Scoppa pour vous récompenser de vos bons services.

— Le duc peut périr ailleurs qu'à la porte d'Averse, repartit Filomarini, et le piége où Scoppa veut l'attirer peut devenir inutile; déjà le bruit a cessé de ce côté

de la Foutaine-aux-Serpents. Déjà Guise est peut-être vaincu.

Comme il disait ces mots, un jeune homme entra rapidement et dit au cardinal :

— Monseigneur, les Espagnols ont été repoussés du côté de la Cellaria, et le duc de Guise les a balayés devant lui depuis la Fontaine-aux-Serpents jusqu'au pied de leurs retranchements.

Olympia envoya à Filomarini un regard et un sourire de triomphe, pendant qu'il disait :

— Et que fait le duc, maintenant?

— Il se rend à la Douane, où il paraît que l'attaque est beaucoup plus sérieuse que du côté de la Cellaria.

— C'est bien, fit le cardinal en congédiant le jeune homme du geste; allez, et qu'on m'avertisse de ce qui va arriver.

— A mon tour, dit Olympia, je puis vous donner des nouvelles de ce qui va se passer : le duc sera vainqueur à la Douane, à l'île Saint-Barthélemy, et partout, comme il l'a été à la Fontaine-aux-Serpents.

Filomarini n'écoutait point Olympia; il était tout entier aux projets qu'il avait formés.

Il continua en reprenant sa promenade :

— Quand le duc aura péri, vous écrirez à Carniole Scoppa que votre vie est en danger, que vous l'attendez

à la petite porte du jardin du palais pour favoriser votre évasion; il y viendra, car il vous aime encore, puisqu'il vous a pardonnée.

— Et si je ne veux pas écrire, monseigneur?

— Vous écrirez, répondit le cardinal; car, si vous faites cela, je vous rends votre liberté, je vous laisse la fortune que vous avez arrachée à ma faiblesse, et, comme vous êtes de celles qui ont des amis dans tous les partis, vous serez aussi bien en sûreté à Naples, quand le duc d'Arcos y régnera, que maintenant que Guise y commande.

» Écrivez :

Olympia prit une plume, et dit d'un ton de raillerie, dédaigneuse :

— Dictez, monseigneur, je suis curieuse de voir comment un cardinal peut assez bien imiter le style d'une courtisane pour faire tomber un bandit dans un piége amoureux.

— Comme il vous plaira, dit sans se troubler Filomarini; écrivez.

Le cardinal se mit en devoir de dicter, lorsqu'il s'écria tout à coup en voyant paraître un nouveau messager devant lui :

— Qui vous a permis d'entrer ainsi?

— Monseigneur n'a-t-il pas ordonné qu'on lui appor-

tât la nouvelle de tout ce qui se passe dans la ville?

— Eh bien! monsieur, qu'est-il arrivé? que fait le duc?

— Le duc vient de déloger les Espagnols de la Douane; il court à l'île Saint-Barthélemy.

— Quoi! déjà?

— Oui, monseigneur, dit le messager d'un ton joyeux, et c'est par un courage au-dessus de la croyance humaine que le duc a reconquis la Douane, seul, une hache à la main.

— C'est bien, monsieur, c'est bien, dit brusquement le cardinal, en congédiant ce nouveau messager comme le premier.

Filomarini resta un moment silencieux, serrant les poings, frémissant d'impatience et de colère; puis tout à coup, s'arrachant soudainement à cette sombre préoccupation :

— N'allais-je pas vous dicter quelque chose?

— Oui, monseigneur, et j'étais prête à écrire.

Le cardinal commença à dicter ce qui suit :

« Mon bon Giuseppe, la Guana, ma fidèle négresse, vient de m'avertir que l'infâme qui m'a séduite et enlevée à ton amour a de sinistres projets contre moi... »

— Vous voyez, dit le cardinal en l'interrompant, que

je sais assez bien imiter la façon dont vous parlez de moi à votre ancien fiancé.

— C'est très-bien, répondit Olympia; continuez.

« Ses projets doivent s'exécuter la nuit prochaine, et pour que je ne les soupçonne pas, le cardinal m'accorde une liberté que je n'ai pas toujours; j'en profite pour t'écrire, et j'en profiterai ce soir pour me rendre à la petite porte des jardins du palais.

» J'y serai à neuf heures avec tout ce que je possède d'or et de bijoux de prix. »

— Monseigneur, monseigneur, s'écria tout à coup un page en se précipitant dans la chambre, l'île de Saint-Barthélemy est reprise, Visita di Poveri est enlevée, les Espagnols sont repoussés de toutes parts, Guise est vainqueur partout.

Le cardinal devint pâle et eut peine à contenir l'expression de la rage qui s'empara tout à coup de lui.

— Guise est vainqueur! murmura-t-il d'une voix étouffée, c'est bien.

— Je vous l'ai dit, fit Olympia d'une voix railleuse, on ne le tuera que par la trahison.

— Ainsi, dit Filomarini en se remettant un peu, tout est fini, n'est-ce pas, monsieur?

— On parle encore, repartit le page, d'une nouvelle attaque que les Espagnols ont l'air de vouloir tenter du

côté de la porte d'Averse; mais le duc y sera dès qu'ils s'y montreront, et, là comme ailleurs, il aura bientôt repoussé les ennemis.

— C'est bien, dit Filomarini d'une voix agitée et presque joyeuse, courez à la porte d'Averse, et venez me redire ce qui s'y sera passé.

— Attendez un moment, fit Olympia en s'adressant au page; peut-être monseigneur va-t-il avoir d'autres ordres à vous donner.

Le page se retira, et Olympia reprit en s'adressant au cardinal :

— Vous pourriez peut-être confier à ce jeune homme la lettre que vous venez de me dicter; il trouvera Carniole Scoppa à la porte d'Averse, et l'occasion serait bonne pour moi d'implorer son appui contre vous, au moment où il va assassiner Guise pour servir vos projets.

— Vous raillez, dit le cardinal dont les yeux brillaient d'une joie cruelle; mais je suis homme à suivre vos conseils.

» Il est des circonstances où l'on ne saurait trop se hâter. Donnez-moi donc cettre lettre.

Le cardinal la prit vivement des mains d'Olympia, et ajouta en ricanant et en portant les yeux sur le papier :

— Il viendra, car vous lui parlez d'amour et de tré-

sors; car vous serez au rendez-vous avec votre beauté et vos bijoux les plus précieux.

En parlant ainsi, Filomarini se mit à parcourir la lettre des yeux.

Tout à coup il pâlit, il chancela et parut prêt à s'évanouir.

En effet, voici ce qu'il venait de lire :

« Giuseppe, tu as eu pitié de moi et tu m'as sauvé la vie, je veux à mon tour te rendre le même service.

» La lettre que tu as remise à ma fille Casta lui ordonnait de porter à Guise le billet sur lequel j'avais écrit ces mots :

» Ceci est mon testament.

» Dans ce billet, je révélais au duc le complot tramé entre toi, Santis et Filomarini; si donc tu n'es pas arrêté à l'heure qu'il est, c'est que Guise veut avoir des preuves irrécusables de ta trahison.

» Profite de cet avis pour fuir et pour échapper au supplice. »

— Quoi! dit Filomarini la pâleur sur le visage, les lèvres tremblantes, le regard égaré, ce suprême adieu que tu adressais à ta fille, cet acte de ta dernière volonté que tu remettais à Scoppa, c'était une dénonciation pour livrer à Guise ma tête et celle de Carniole?

— Oui, dit Olympia, je déférais à la justice du duc de

Guise la tête des deux hommes qui s'étaient faits ses assassins et les miens.

— Et ce misérable Carniole, s'écria Filomarini, a remis cettre lettre à ta fille, à la mienne?

— Oui, dit Olympia, car il l'a juré; et ce serment, il l'a tenu, j'en suis sûre.

— Et Casta, ma fille? reprit Filomarini avec un nouveau désespoir, aura été porter à Guise la lettre qui doit me perdre et me faire condamner. O Olympia! Olympia, ajouta Filomarini, tu as d'infernales trahisons, tu as d'épouvantables adresses; malheur à qui t'épargne quand il te tient sous son poignard! malheur à qui te laisse une heure pour parler ou pour écrire! c'est comme s'il signait son propre arrêt.

» Ah! cette fois du moins ce ne sera pas ainsi, s'écria-t-il avec un transport furieux; Guise peut triompher, mais tu ne verras pas son triomphe; Guise peut te devoir la vie, mais il ne pourra pas t'en remercier.

— Vous devenez fou, monseigneur, dit froidement Olympia, au moment où Filomarini s'avançait vers elle un poignard à la main; vous oubliez que la porte de cet appartement n'est pas fermée, et vous ne voyez pas que c'est un fâcheux exemple à donner à ce moine vénérable qui reste là debout sur le seuil, que de lui montrer comment un prince de l'Église obéit aux commande-

ments de Dieu qui lui ordonnent la chasteté et qui lui défendent le meurtre.

Filomarini s'arrêta et se retourna; le moine releva son capuchon.

— Carniole Scoppa! s'écrièrent à la fois Filomarini et Olympia.

— Oh! s'écria Filomarini avec joie, tu n'as pas remis la lettre à la Casta, n'est-ce pas?

— Je la lui ai remise, répondit Carniole tranquillement.

— Nous sommes donc perdus? reprit le cardinal.

— Merci, Scoppa, fit Olympia en se levant fièrement, tu as tenu ton serment, je te permets de te venger.

— Je suis venu ici pour cela, dit Scoppa; mais je dois t'apprendre une chose, c'est que Casta n'a point remis ta lettre au duc.

— On la lui a prise? s'écria Olympia.

— Non; mais elle l'a confiée au Pione et le Pione l'a gardée.

— Lui qui aime Casta? reprit Olympia.

— Le Pione, qui aime Casta, reprit Scoppa d'une voix pleine d'ironie, le Pione, ayant appris que ta fille, ouvrait la nuit la fenêtre de sa chambre au duc de Guise, n'a pas jugé à propos de remettre à son rival la lettre qui lui dénonçait le complot où il devait perdre la vie.

» Le Pione s'y est associé, et maintenant il est à la porte d'Averse, où je vais aller le rejoindre, et où nous attendrons Guise ensemble.

Depuis un moment, Olympia ne semblait plus entendre ce que lui disait Scoppa.

Ses traits si beaux s'étaient contractés dans une affreuse convulsion; ses lèvres si pures et si fraîches frémissaient d'un rire épouvantable; ses yeux, si limpides et si brillants, étaient injectés de sang.

— Ma fille, murmurait-elle d'une voix haletante et étranglée, ma fille... Guise... il l'aime...

» Et elle... Casta... Guise... Guise! Guise!... ajouta la malheureuse avec trois cris déchirants.

Et tout aussitôt elle tomba sur le sol, sans un tressaillement.

Sa vie s'était rompue tout d'un coup avec le dernier cri qu'elle avait poussé.

— Je te disais bien, Filomarini, reprit Scoppa d'une voix sourde et grave, que j'étais venu pour me venger.

» Et maintenant, ajouta-t-il en rabattant son capuchon sur son visage, à Guise jusqu'à ce que je revienne à toi.

XLVIII

Pour bien faire comprendre à nos lecteurs la scène qui se passa à la porte d'Averse, il faut que nous leur en donnions une description succincte.

La porte d'Averse fermait du côté de la route de Rome la partie des remparts intérieurs qui enveloppaient à proprement dire la ville de Naples; mais au delà de cette porte s'étendait encore un faubourg assez considérable.

Contre l'ordinaire, les maisons de ce faubourg, bâties de chaque côté de la route, laissaient entre elles une voie très-longue et parfaitement droite; si d'une part cette disposition permettait aux Espagnols qui occupaient une partie du faubourg d'y faire un large développement de troupes, elle rendait d'une autre part la défense de ce point plus facile.

Dès les premiers jours de son arrivée, Guise s'était occupé de protéger cette partie de l'enceinte.

Il avait fait élever, en avant de la porte, une redoute armée de quatre pièces de canon qui commandaient, par

conséquent, la large et longue avenue par laquelle on arrivait.

Par son ordre les maisons qui avoisinaient cette redoute, avaient été détruites à la même époque, de façon à ce que l'infanterie ne pût s'y loger, et gêner, par le feu de ses mousquetades, le service de la redoute.

Toutefois, il avait encore prévu le cas où ce premier retranchement pourrait être enlevé; ainsi deux canons, placés sous la porte même qui fermait la ville, étaient prêts à foudroyer les ennemis qui auraient enlevé la première redoute; et à supposer que ce double feu ne les eût point arrêtés, il suffisait d'un instant pour faire tomber la herse de la porte et fermer toute communication entre la ville et le faubourg.

Lorsque Guise y arriva accompagné d'une trentaine de gentishommes, il reconnut que l'avis qu'on lui avait donné était exact.

Les Espagnols se formaient intrépidement sur la route de Rome, et il put juger qu'ils étaient décidés à tenter une attaque désespérée, en voyant que le duc d'Arcos avait pour ainsi dire concentré toutes ses forces sur ce point.

Le duc était sorti de Naples et s'était arrêté au sommet de la redoute extérieure, de façon à se trouver placé entre les canons qui enfilaient la route de Rome et ceux

qui, placés derrière lui, étaient prêts à foudroyer les ennemis qui emporteraient cette première redoute.

— Qui commande ici? dit Guise après avoir remarqué que les canons étaient servis par une troupe de lazares.

— Moi, dit le Pione en s'avançant, et j'espère que Votre Altesse reconnaitra bientôt que je n'étais pas indigne de commander un poste aussi important.

— Je n'ai pas besoin de nouvelles preuves de ton courage, mon brave capitaine, lui dit Guise, et je vois que Dieu me protége dans cette journée périlleuse, puisqu'il t'a mis au poste qui appartenait à l'infâme Santis.

— Tête-Dieu! monseigneur, s'écria tout à coup Cérisantes, voici, je crois, le moment de tirer nos épées: voyez, les premières lignes des Espagnols s'ébranlent, et les voilà qui s'avancent résolûment.

— Il faut que le duc d'Arcos et don Juan, reprit Guise, soient cruellement exaspérés par le mauvais succès de leur lâche dessein, pour envoyer ainsi à la boucherie leurs meilleures troupes.

» Sur mon honneur, ils sont fous; voyez, Cérisantes, ils n'amènent pas même un canon pour répondre aux nôtres.

— Attendez, dit Rochefort; probablement ces pre-

mières lignes d'infanterie vont s'ouvrir et nous démasquer quelques terribles batteries qui vont engager l'attaque d'une manière plus sérieuse; car il est impossible que des gens viennent se jeter avec cette imprudence à la bouche du canon.

— C'est ce que nous pouvons savoir tout de suite, dit Cérisantes; car les voilà à une distance convenable, et nous pourrions bien leur envoyer notre première décharge pour savoir ce qui se cache derrière cette compagnie de grenadiers qui s'avance d'un pas si résolu.

— Laissez-les s'approcher, dit Guise en fronçant le sourcil; ils n'ont point de canons, et cette attaque doit couvrir quelque piége que je ne comprends pas.

» Tirons nos épées, messieurs, car il est possible que nous ayons besoin de nous en servir plus tôt que vous ne pensez.

— Si les Espagnols, repartit Cérisantes, devaient emporter cette redoute, il serait inutile, à trente que nous sommes, de la défendre l'épée à la main; il faudrait nécessairement nous retirer derrière le rempart, après leur avoir toutefois envoyé le feu des deux canons qui sont derrière nous.

— De par tous les diables! fit Rochefort, ces damnés Espagnols ont l'air d'aller à la promenade; ils avancent

vers cette batterie comme s'il n'y avait personne pour la garder.

» N'est-il pas temps de leur apprendre que nous y sommes?

—Il est temps, en effet, dit Guise en s'adressant au Pione.

Celui-ci fit un signe à ses lazares, le feu fut mis aux quatre canons braqués sur les Espagnols, les amorces brûlèrent, mais les pièces ne partirent point.

A ce moment il se passa une scène de désordre indicible; d'un côté, les Espagnols poussèrent un cri de joie, et, abandonnant le pas lent et mesuré avec lequel ils s'étaient avancés jusque-là, ils se précipitèrent à toute course vers la redoute.

Au même instant tous les gentilshommes qui entouraient Guise reculèrent en désordre jusqu'à la porte où se trouvait la seconde batterie.

Pendant que les uns accouraient et que les autres fuyaient si précipitamment, le Pione et ses lazares s'étaient tous couchés à plat ventre, de façon que le duc resta seul debout au sommet de la redoute abandonnée.

Les cris: « Espagne! Espagne! » retentissaient devant lui; les cris: « Trahison! trahison! » retentissaient derrière lui.

Furieux, éperdu, Guise courut vers la porte de la ville ; il n'en était plus qu'à une vingtaine de pas lorsqu'il vit, près des deux pièces qui gardaient cette entrée, Carniole Scoppa, qui avait relevé le capuchon de moine qui lui couvrait le visage et qui tenait à la main une mèche allumée.

— Attends, attends, lui cria Guise ; ménage cette dernière ressource, à moins que ces canons ne soient encloués comme les autres.

— Ceux-ci ne le sont pas, et tu vas en juger.

Aussitôt il mit lui-même le feu aux canons en face desquels se trouvait Guise ; mais ces canons restèrent muets comme ceux de la redoute.

Guise, qui s'était arrêté uu moment en voyant Scoppa mettre le feu à ces pièces, s'élança avec fureur du côté de la porte ; mais à l'instant même la herse tomba, et il se trouva rejeté en dehors des remparts, entre cette porte fermée et la redoute que les Espagnols étaient sur le point d'envahir.

Il leva ses deux poings fermés vers le ciel, et se retournant du côté de la redoute, il s'élança à toute course en criant :

— Guise, Guise, en avant !

Il y rentrait à peine, lorsqu'il vit le Pione et ses lazares agenouillés à côté de leurs pièces.

— Ah! s'écria Guise en s'élançant sur le Pione, tu m'as dégagé de ma parole chez le Cucurulle; je punirai du moins l'un des traîtres qui m'ont vendu à mes ennemis.

— Feu! cria le Pione sans daigner faire un mouvement contre l'attaque de Guise.

Les quatre pièces de canon partirent du même coup avec un fracas épouvantable : les Espagnols étaient à peine à vingt pas de la redoute, l'effet de cette décharge fut épouvantable; pas un homme ne resta debout; jusqu'à plus de cent pas en arrière des premiers, la route fut balayée de soldats par cet ouragan de fer qui venait passer dans leurs rangs. Tout ce qui suivait s'enfuit dans un désordre inexprimable.

— Rechargez vos pièces, dit tranquillement le Pione, qui, tout sanglant de la blessure que venait de lui faire Guise, était cependant resté debout appuyé sur son long bâton blanc.

— Ainsi, dit Guise en s'approchant de lui, la voix tremblante et les larmes aux yeux, ces canons n'étaient pas encloués?

— Non, dit le Pione de sa voix calme et monotone; mais ceux qui étaient derrière toi, sous la porte, et que Scoppa avait destinés à te tuer le sont véritablement; seulement, ceux-là devaient être ici, et ceux-ci de-

vaient être là-bas : je les ai changés de place, voilà tout.

— Oh! tu es mon sauveur! s'écria Guise, tu es le héros de cette ville, tu es digne d'en être le maître; pardonne-moi d'avoir cru à ta trahison.

Le Pione pâlit et chancela.

— Monseigneur, dit-il d'une voix plus faible, vous ferez dire à la Casta, car elle m'a juré de ne plus vous revoir, que j'ai tenu ma parole, et qu'il faut qu'elle tienne la sienne.

— Et que t'a-t-elle promis, mon fils? lui dit Guise en le soutenant dans ses bras.

— Elle m'a promis, répondit le Pione en s'affaiblissant de plus en plus, de me faire enterrer près de ma mère, qui seule m'a aimé en ce monde.

En disant ces paroles, le Pione tomba évanoui dans les bras de ses fidèles lazares, qui s'étaient approchés de lui.

— Oh! sauvez-le! sauvez-le! leur cria Guise; portez-le chez Cucurulle, dites que je lui engage ma parole de gentilhomme de lui donner tout ce qu'il me demandera s'il sauve ce noble enfant.

Les lazares emportèrent le Pione.

XLIX

Cependant les portes de Naples s'étaient rouvertes. Cérisantes, Rochefort, Modène et les autres gentilshommes, qui s'étaient réfugiés dans la ville au moment où ils avaient cru à la trahison du Pione, étaient revenus près de Guise.

Quelques-uns, honteux de la terreur qu'ils avaient montrée, s'étaient élancés à la poursuite des Espagnols, qui continuaient à s'enfuir sans qu'il fût possible de les rallier.

Presque toute la population de Naples, avertie des victoires que Guise avait remportées le matin sur les Espagnols, s'était portée du côté de la porte d'Averse.

Dispersée et épouvantée un moment par les cris de trahison qui étaient partis de ce côté, la foule avait été bientôt rappelée par ceux qui du haut des remparts avaient vu la défaite et la fuite des ennemis. Bientôt Guise fut entouré par une multitude immense; des cris enthousiastes éclataient de toutes parts, les hommes, les fem-

mes, les enfants se pressaient autour de lui, en faisant retentir l'air de joyeuses acclamations.

Rentré sous la porte du rempart, le duc y trouva son cheval, qu'il y avait laissé pour monter sur la redoute: des hommes s'agenouillèrent devant lui, et lui prêtèrent leur appui, pour qu'il ne se servît pas d'étrier.

Puis, quand il reprit sa marche pour retourner dans son palais, du haut des maisons voisines on jeta des fleurs sur son passage, des femmes accoururent apportant des tapis qu'elles déployaient sous les pieds de son cheval. Il passa devant une église, les prêtres en sortirent et marchèrent devant lui en l'encensant comme le dieu qui venait de sauver le peuple de Naples.

C'était partout une joie, une ivresse, un enthousiasme fanatique; il traversa ainsi lentement la ville, recueillant de tous côtés les témoignages de ce peuple en délire.

Il avait combattu depuis le matin la tête nue, sans cuirasse, sans autre arme que son épée.

En le voyant ainsi, les hommes disaient combien d'ennemis il avait renversés, et criaient:

— Vive le brave Français!

Les femmes l'applaudissaient et criaient:

— Vive le beau Français!

Il entra ainsi dans son palais au moment où la nuit commençait à tomber, toujours précédé d'une foule im-

mense, toujours accompagné de ces cris enthousiastes et joyeux.

— Arrivé sur le seuil de la porte, il s'arrêta un moment et se tourna vers la multitude; il n'eut qu'un signe à faire, et un silence profond succéda au bruissement éclatant de ces acclamations.

— Peuple! s'écria-t-il d'une voix retentissante, demain, à la pointe du jour, je serai au Marché-Neuf et j'y attendrai les fidèles enfants de cette ville.

De nouveaux cris plus animés, plus bruyants répondirent à cette invitation.

Guise put les entendre à travers les portes fermées de son palais, jusqu'au moment où il se retira dans une chambre reculée où le suivirent Cérisantes, Modène et Rochefort.

— Eh bien! messieurs, leur dit-il, dès qu'ils furent seuls, croyez-vous que je puisse les amener à crier demain :

» — Vive le duc de Naples?

— Ce royaume est à vous, maintenant, monseigneur, dit Cérisantes avec chaleur, et il ne tient qu'à vous de leur faire crier :

» — Vive le roi de Naples!

— Ce serait peut-être aller un peu vite, reprit le duc, et...

Il s'arrêta tout à coup et s'approcha vivement d'une croisée ouverte.

— Quelle peut être, dit-il d'une voix troublée, cette lueur rouge et sanglante qui se montre là-bas à l'horizon ?

— C'est quelque reste de l'incendie que vous avez allumé pour la défense de la Douane.

— Oui, dit Guise d'un ton triste, cela doit être; et cependant, murmura-t-il tout bas, c'est un signe fâcheux qu'une lueur sanglante à l'horizon, juste à l'endroit où se lèvera le soleil qui doit demain éclairer mon triomphe.

» Bonsoir, messieurs, ajouta-t-il d'un ton accablé ; à demain, au Marché-Neuf.

Les officiers sortirent, et Guise, demeuré seul, resta immobile devant la fenêtre, les yeux attachés sur cette lueur sinistre, jusqu'au moment où elle s'éteignit tout à fait, jusqu'à l'heure où Naples tout entière rentra dans l'obscurité et le silence.

Le lendemain de ce jour, l'église de Notre-Dame des Carmes resplendissait de lumière; tout le clergé de la ville, ayant en tête le cardinal Filomarini, était assis dans l'enceinte du chœur de cette vaste basilique.

La foule des bourgeois, des officiers, se pressait au dedans; la foule du peuple se pressait au dehors. Une grande cérémonie venait de s'accomplir.

Guise avait paru le matin au Marché-Neuf ; il avait dénoncé au peuple la trahison de Gennaro Annese, celle de Pepé Palombo, de Genuino et de Santis ; il lui avait expliqué le mystère du piége infâme où Scoppa l'avait entraîné à la porte d'Averse ; et, comme il l'avait prévu, tout ce peuple, indigné de la trahison de ses chefs, tout enivré des succès obtenus la veille, lui avait décerné tous les pouvoirs répartis jusque là entre les diverses autorités de la ville.

Cérisantes le premier avait poussé le cri de « Vive le duc de Naples ! »

Et tout le peuple avait répondu en répétant ce cri et en l'accompagnant de bruyants applaudissements.

Un moment après, Guise s'était rendu en l'église de Notre-Dame des Carmes ; Filomarini l'y attendait ; tout était préparé par l'ordre du cardinal pour la pompe de la cérémonie qui allait se passer.

Là aussi l'attendaient Gennaro, Pepé Palombo, le Genuino, Santis, prisonniers, et la plupart des magistrats et tous les capitaines de quartier.

Lorsque Guise arriva à l'entrée principale de l'église, Filomarini vint l'y recevoir.

Quoiqu'il eût obéi aux ordres du duc, qui ne lui avait pas laissé ignorer qu'il était instruit de sa trahison, le cardinal ne parut point troublé, et Guise crut remarquer

dans son regard un éclair de joie cruelle et menaçante.

— Monsieur, lui dit Guise à mi-voix, vous voyez que j'entre sous vos auspices dans le temple du Dieu qui ordonne de pardonner les offenses ; je ne l'oublierai pas, monsieur.

— Le Dieu qui pardonne, répondit Filomarini d'une voix ferme, est aussi le Dieu rémunérateur et vengeur ; je ne l'oublierai pas non plus.

Cependant le cardinal conduisit le duc jusqu'au siége qui avait été préparé à l'un des côtés de l'église, sous un dais magnifique.

Guise y prit place, la cérémonie commença.

La messe fut dite par le cardinal ; un *Te Deum* fut chanté par tout le clergé, auquel s'unirent tous ceux qui avaient pu pénétrer dans l'église aussi bien que ceux qui étaient restés en dehors ; puis après, Gennaro fut amené aux pieds du duc et déposa devant lui le bâton d'argent qui était le signe du commandement dont il avait été revêtu jusque-là.

Au moment où Gennaro se relevait, Modène fit un signe à deux de ses gens, qui s'emparèrent de lui.

— Voyez, dit tout bas Cérisantes à Rochefort, combien Modène est pressé d'avoir sa veuve ; il y a un prêtre qui attend Gennaro dans la sacristie et un bourreau qui l'attend dehors.

Les gardes voulurent entraîner Gennaro : mais ils ne purent percer la foule qui les entourait, et Filomarini leur envoya un prêtre pour les avertir qu'il n'était permis à personne de troubler une si sainte cérémonie.

Pendant ce temps, Genuino s'était avancé à la tête des consulteurs, et se mettant à son tour à genoux devant Guise, il lui remit les sceaux de la ville ; puis vinrent ensuite les capitaines de quartier, qui déposèrent tous leurs épées aux pieds de Guise, en disant qu'ils ne voulaient plus tenir leur commandement que de lui.

Lorsque chacun se fut ainsi prosterné, en remettant au duc tous les pouvoirs qu'il avait ambitionnés, Filomarini se leva à son tour ; il s'avança vers le duc, tenant dans ses mains une couronne fermée.

Guise s'agenouilla devant le cardinal pour que celui-ci la posât sur sa tête ; mais Filomarini s'arrêta, en la lui présentant et lui disant à voix basse :

— Prenez-la, monseigneur ; prenez-la.

— Vous avez raison, dit Guise en se relevant brusquement et en arrachant la couronne des mains du cardinal ; car je ne la dois à personne qu'à moi !

Et il s'en coiffa aussitôt aux acclamations de tout le peuple.

Le cardinal laissa échapper un sourire amer, et,

présentant à Guise un Evangile ouvert, il lui dit d'un ton ironique :

— Cette couronne impose de grandes obligations, monseigneur.

— Je le sais, monsieur, repartit Guise.

Et il ajouta d'une voix éclatante et qui retentit puissamment sous les voûtes de l'église :

— Je jure de vivre et de mourir pour la liberté et le bonheur du peuple de Naples.

Mille cris de « Vive le duc de Naples ! » répondirent à ce serment.

Ce cri, sorti de l'église, fut répété au dehors, et ne fut bientôt qu'une immense acclamation qui dut arriver jusqu'au camp des Espagnols.

L

Tout à coup, et comme si le hasard eût voulu joindre sa voix tonnante à cette voix du peuple, on entendit au loin le mugissement sourd d'une nombreuse artillerie.

— Nos soldats, dit Rochefort avec joie, annoncent votre exaltation à nos ennemis.

— Cérisantes, dit sévèrement le duc, que ce bruit parut troubler, je vous avais ordonné de ne pas permettre à nos gens d'user ainsi en vaines fanfares les munitions dont nous avons le plus pressant besoin.

— Les ordres ont été précis à ce sujet, repartit Cérisantes, et je ne comprends rien à ces bruits répétés qui semblent se rapprocher.

— Qu'on aille s'informer de ce qui se passe, dit le duc, pendant que la foule attentive et immobile écoutait ce bruit de canon qui continuait à retentir.

À peine Guise avait-il donné cet ordre que la foule s'émeut.

On voit entrer par la porte principale une troupe de matelots portant leurs bonnets au sommet de leurs rames tout ornées de rubans.

Aux premiers pas qu'ils font dans l'église, l'attente inquiète qui tenait toute la foule se change en un nouveau transport.

Ce sont mille acclamations joyeuses, mille cris de triomphe qui, partant de la porte, courent de tous côtés et finissent par se réunir en un cri unanime et joyeux.

— La flotte française!

En effet, ce jour-là même, à l'heure où Guise recevait le titre de duc de Naples, la flotte promise par Henri de

Lorraine, et commandée par M. de Richelieu, entrait dans le golfe de Naples.

Tous les bonheurs arrivaient ensemble à l'intrépide aventurier qui était venu conquérir une couronne à la tête de vingt-deux hommes.

Enfin, les matelots napolitains purent percer la foule, qui, à son tour, abandonna l'église pour aller sur le port saluer la flotte française de ses acclamations.

— Allez, leur dit Guise en leur jetant de l'or, et saluez la bienvenue de vos frères.

— N'allez-vous pas à la flotte? dit Cérisantes.

— J'attendrai les envoyés du roi dans mon palais, répondit le duc.

— N'accompagnerez-vous pas du moins tout ce peuple qui court vers le port?

— Si je lui montrais la joie que je ressens, dit Guise, ce serait lui prouver que je ne comptais plus sur les promesses de Mazarin.

» Restons calmes, Cérisantes; je ne dois plus m'étonner de rien maintenant, et il est de bonne politique d'accueillir les hasards heureux comme des résultats dont j'étais certain.

Pendant que le duc s'entretenait ainsi avec un de ses officiers, l'église était presque entièrement devenue vide.

Le duc s'approcha de Filomarini, et lui dit:

— Nous allons nous retirer, n'est-ce pas, monsieur, moi avec les sentiments de respect et d'affection que je vous ai longtemps portés; vous, je l'espère du moins, en reconnaissant que parmi les vertus d'un souverain je mets l'indulgence en première ligne.

— C'est un devoir pour ceux qui en ont besoin d'en avoir pour les autres, dit Filomarini.

— Puisque vous considérez cela comme un devoir, répondit Guise sévèrement, j'espère que vous le remplirez?

— Celui-là comme tous ceux que m'impose mon caractère, repartit le cardinal.

Tout aussitôt il fit un signe, et de la profondeur des chapelles cachées dans les bas côtés de l'église, le duc vit s'avancer plusieurs cortéges de femmes éplorées.

— Qu'est cela? dit-il vivement au cardinal.

— Après avoir exalté et loué devant Dieu les puissants de ce monde, dit Filomarini, c'est un de nos devoirs de prier pour les humbles et pour les faibles.

— Quoi! des cortéges de mort? dit Guise en pâlissant.

— Oui, monsieur le duc, répliqua le cardinal.

» Ils sont là depuis le moment où vous êtes entré dans cette église; mais leur tour est enfin venu de s'approcher de l'autel.

— Sortons, dit tout bas Modène au duc de Guise;

il serait temps de nous occuper de ce qu'on doit faire de Gennaro Annese, car Votre Altesse ne doit pas oublier la promesse qu'il nous a faite.

— Non, répondit Guise d'une voix brève, tout en suivant d'un œil plein d'anxiété une longue file de pleureuses qui, se développant lentement et processionnellement autour de l'église, était venue déposer plusieurs bières au pied des degrés où commençait le chœur et où s'élevait le maître-autel.

Guise était resté debout sur son trône et sous son dais, une puissance surnaturelle le tenait cloué à cette place pendant que Filomarini, debout au milieu de l'église, recevait ces cercueils au nom du Dieu de miséricorde.

Au côté opposé de la nef se trouvaient Gennaro Annese, Genuino et les autres conspirateurs, qui attendaient ce qui serait décidé d'eux.

Si Guise avait pu détacher ses regards de ces cercueils recouverts de longs voiles blancs, il aurait pu voir se mêler au petit groupe d'hommes restés dans l'église, le Pione, soutenu par le Cucurulle, et Carniole Scoppa, qui s'appuyait sur Francesco.

—Venez, monseigneur, venez, dirent à Guise les officiers qui l'entouraient et qui avaient remarqué la pâleur mortelle répandue sur ses traits.

— Non, répéta Guise de la même voix brève, non.

Cependant, Filomarini avait commencé la prière des morts, et les officiers s'étonnaient eux-mêmes de voir un prélat comme lui prêter son assistance à de si humbles funérailles.

Le moment arriva bientôt où Filomarini, prenant l'eau bénite que lui présentait un prêtre, s'avança vers le cercueil qui était le plus près de lui.

Sur un signe du cardinal, les pleureuses relevèrent le voile qui couvrait le premier cadavre, et Guise tressaillit et poussa un cri de terreur en reconnaissant Olympia.

— Morte !... s'écria-t-il d'une voix altérée et en s'approchant de Filomarini.

— Oui, lui répondit le cardinal à voix basse, morte de t'avoir aimé, morte d'avoir trahi pour toi celui qui avait été son bienfaiteur, morte d'avoir appris que tu la trahissais pour sa fille Casta.

LI

Le rapide mouvement qui avait poussé Guise à suivre le cardinal Filomarini près de cette rangée sinistre de

cercueils, semblait avoir déterminé un mouvement pareil parmi tous ceux qui étaient restés dans l'église de Notre-Dame-des-Carmes.

Le groupe des prisonniers s'était avancé de son côté, pendant que les officiers approchaient d'un autre; il en résulta que Guise et Filomarini se trouvèrent auprès des bières, entourés d'une double haie d'hommes qui attachaient un regard curieux et menaçant sur ce triste et bizarre spectacle.

— Olympia, morte! disait Guise d'une voix profonde, pendant que Filomarini passait au second cercueil, et en faisait enlever le voile.

— La Ronda! s'écria Guise en reculant avec épouvante; morte, morte, elle aussi?

— Oui, répéta Filomarini d'une voix sombre et menaçante, tuée par son mari, que tu vas envoyer à l'échafaud, tuée pour avoir trahi ses devoirs d'épouse pour toi qui la trahissais pour une autre.

Guise, éperdu, doutant de sa raison, devinant le malheur qui l'attendait dans celui qu'il venait d'apprendre, se pencha vers les autres cercueils et, les montrant du doigt, il s'écria d'une voix étranglée :

— Et ceux-là, ceux-là?

Les voiles se levèrent, et Guise, frappé d'un nouveau

coup de foudre, chancela et tomba à genoux en murmurant les noms d'Anita et de Casta.

— Oh! Anita, Anita! vous aussi! dit-il d'une voix presque éteinte.

— Oui, mortes, lui répondit le cardinal, mortes toutes deux dans l'incendie que tu as allumé de tes propres mains à Cellaria, mortes toutes deux pour t'avoir aimé et pour avoir trahi leur devoir de filles pour toi qui les trahissais pour une autre!

— Oui, dit tout à coup une voix amère, mortes sans que j'aie pu les arracher à l'incendie, d'où je n'ai pu sauver que cet enfant.

A cette voix, Guise se releva, pâle, éperdu, furieux.

— Oh! c'est toi, s'écria-t-il, misérable Scoppa, toi qui as voulu m'assassiner! Toi, du moins, tu payeras ta trahison.

— Fais-moi donc conduire au bourreau, dit Scoppa, car je n'y puis aller moi-même, l'incendie a brûlé mes yeux; sans cela, crois-moi, Guise, la balle de mon mousquet aurait été te chercher jusque sur le trône où tu viens de t'asseoir; car si j'ai voulu ta mort, c'est que tu as été pour tous ceux qui t'ont servi ingrat et insolent.

En disant ces paroles, Carniole fit un mouvement pour s'éloigner.

— Attends-moi, Scoppa, lui dit le Pione; Guise ferait

bien de m'envoyer comme toi au gibet, car je jure sur ces cercueils que ce que tu n'as pas fait, je le ferai s'il me laisse vivre.

Guise était anéanti.

Un silence de mort régnait dans cette église, si étincelante et si joyeuse quelques instants auparavant.

Guise fit un violent effort sur lui-même.

— Assez de morts comme cela, dit-il enfin d'une voix entrecoupée; qu'on emmène tous ces hommes, et que dans une heure ils aient tous quitté cette ville.

— Soit! dit Carniole; restes-y donc, toi, avec ces cercueils et la malédiction de tous ceux qui ont attaché leur fortune à la tienne, et dont tu as amené la ruine.

— Il a raison, dit tout bas Modène à Cérisantes; car dans ces cercueils sont couchées nos principautés de Fondi et de Bénévent, et votre duché de Calabre aussi, Rochefort.

— Oh! mon Dieu! murmura Guise en levant les yeux au ciel, que m'annoncez-vous par cette bizarre et cruelle rencontre?

Comme il prononçait ces paroles, un gentilhomme entra précipitamment dans l'église et courut vers ce groupe nombreux, au milieu duquel le duc de Guise restait encore immobile.

— Tilly! s'écrièrent à la fois tous les gentilshommes du duc de Guise.

— Merci, lui dit de Guise, merci, Tilly; vous venez m'annoncer l'arrivée de la flotte, n'est-ce pas?

— Je pense, dit Tilly, que Votre Altesse le savait déjà; mais je viens vous annoncer une plus heureuse nouvelle.

— Quelle heureuse nouvelle peut m'arriver maintenant? dit Guise.

— Mademoiselle de Pons est ici, repartit Tilly joyeusement.

— Elle! s'écria Guise d'une voix éclatante.

A ce moment même les pleureuses rejetèrent les blancs linceuls sur le visage des mortes, et l'horloge de l'église sonna l'heure où s'accomplissait cet étrange événement.

— Elle est ici, répéta Guise en se relevant fièrement et sans daigner jeter un regard sur les cercueils déposés à ses pieds. Dieu en me l'envoyant m'annonce le bonheur, la victoire et le triomphe.

Aussitôt il fit signe à ses gentilshommes, et se dirigea rapidement du côté de la porte de l'église; il y rencontra le Cucurulle et lui dit d'un ton plein d'arrogance :

— Quelle est l'heure qui vient de sonner là, monsieur?

— Midi, monseigneur, répondit l'astrologue; midi,

l'heure où le soleil est arrivé à son apogée; l'heure où il commence à descendre pour s'éteindre bientôt dans la nuit.

Ici finissent les QUATRE NAPOLITAINES, *première partie du* DUC DE GUISE, *dont* ANNE DE PONS *forme la seconde et dernière partie.*

ANNE DE PONS

I

C'était le 1er avril 1648.

Le soir était venu, le ciel était splendide, car la lune, qui commençait à monter à l'horizon, n'avait pas encore voilé de sa froide et pâle clarté le vif scintillement des étoiles.

Sous le portique d'un riche palais, une femme était nonchalamment étendue sur des coussins de soie jetés sur un pavé de marbre. A quelques pas d'elle, un jeune homme appuyé contre une colonne la regardait avec attention, quoique l'obscurité de la nuit ne dût pas lui permettre de voir ses traits.

Cette femme était Anne de Pons, la belle maitresse

du duc de Guise. Le jeune homme était le vicomte Jules de Malicorne, son écuyer.

Un vaste jardin s'étendait au-devant du péristyle du palais, les gazons verdissaient, et les arbres montraient déjà leurs feuilles naissantes; l'air était frais et le silence profond.

De temps en temps cependant, une brise légère glissait en frissonnant entre les colonnes du portique, et apportait un doux murmure dans ce silence, et des chaleurs parfumées dans cette fraicheur.

— A quoi pensez-vous ? dit, d'une voix douce et presque timide, le jeune homme appuyé contre la colonne.

— Je pense, répondit mademoiselle de Pons, avec un profond soupir, je pense que vous avez quelquefois raison, Malicorne; oui, il y a des heures où il semble que les verts tapis de mousse valent bien les tissus de Turquie; il y a des moments où l'on se sent mieux abrité sous la voûte parfumée de ces orangers que sous le dôme d'un palais; oui, je comprends que ces chaudes haleines du soir, ces parfums flottants dans l'air enivrent le cœur, troublent la tête et fassent tout oublier...

— Tout, madame, reprit le jeune homme, excepté l'amour.

Et il se rapprocha de la belle indolente, en continuant d'une voix caressante :

— Excepté l'amour, qui se plaît sous les ombrages odorants dans les nuits calmes, parmi les fleurs.

Il était près de la dame.

Il se mit à genoux devant elle; et pendant qu'Anne se penchait doucement vers lui, et passait sa blanche main dans les boucles noires de la chevelure du gracieux cavalier, il reprit encore :

— N'est-ce pas, Anne, que vous comprenez que, dans ce doux pays de Naples, l'amour doit s'épanouir plus riche, plus vaste, plus ardent, comme ses fleurs, comme son ciel, comme son soleil?

Anne de Pons se pencha vers le jeune et beau Malicorne, et déposa un baiser sur son front.

Puis, après avoir poussé un profond soupir, elle s'écria :

— Je comprends, Jules, que ces fleurs, ce soleil, ce ciel, ces parfums, tous ces enivrements enfin doivent avoir créé à Naples un peuple qui ne sait ni se battre ni souffrir.

— Ah! dit Malicorne en se relevant brusquement, c'est à cela que vous pensiez?

Anne de Pons ne parut point faire attention à la colère de Malicorne, et reprit d'un ton soucieux :

— Le duc a beau faire et beau dire, il ne chassera.

pas les Espagnols, avec la misérable populace qu'il appelle son armée.

— Le duc, repartit sèchement Malicorne, n'a-t-il pas pris avec cette populace Sessa, Fondi, Conegliano?

— Sans doute, reprit mademoiselle de Pons, lorsqu'il est présent, il enflamme tous ces misérables de son courage; mais dès qu'il laisse ses conquêtes au soin de quelqu'un de ses officiers, tous ses succès deviennent inutiles; le lendemain détruit l'œuvre de la veille. Il y a trois jours les Espagnols ont repris Fondi et Conegliano, et hier ils sont rentrés dans Sessa.

La nouvelle que mademoiselle de Pons venait d'annoncer était sans doute d'une grande importance, car elle arracha Malicorne au douloureux dépit qu'il éprouvait.

— Quoi! s'écria-t-il, Sessa est aux Espagnols? Et le Pappone, qui en était le maître?

— Tué.

— Et les quatre mille bandits qu'il commandait?

— Dispersés, et, ce qu'il y a de plus fâcheux, retirés, dit-on, dans les Appennins, où ils ont été se mettre sous le commandement d'un certain Carniole Scoppa.

— Ennemi implacable du duc, reprit Malicorne.

» Oui, ajouta-t-il après un moment de silence, la position de M. de Guise est alarmante; aucun de ses succès ne lui profite, et la moindre défaite peut le perdre.

— C'est que tout le monde le trahit, dit vivement mademoiselle de Pons.

— Excepté vous, madame, dit Henri de Guise, qui sortit tout à coup de l'intérieur du palais.

» Excepté vous dont l'âme est trop artiste pour une bassesse, alors même que votre amour ne me rassurerait pas ; excepté Malicorne, qui est d'un âge où l'ambition n'inspire pas encore la trahison.

Si l'obscurité n'eût été profonde, le duc de Guise eût vu pâlir mademoiselle de Pons et rougir Malicorne.

Anne, en sa qualité de femme, se remit la première.

Et de sa voix la plus douce, la plus pénétrante, elle reprit :

— Savez-vous que voilà bien longtemps que vous nous avez quittés, Henri, et savez-vous que je ne vis pas en votre absence ?

Malicorne passa vivement la main sur son front, comme pour y essuyer le baiser qu'Anne y avait déposé, pendant que le duc, se penchant à son tour vers Anne de Pons, payait d'un baiser pareil la tendre plainte de sa belle maîtresse.

— Et vous, lui dit-il, ne savez-vous pas que j'étais avec le cardinal Filomarini ?

» C'est une chose incroyable, ma chère Anne, reprit-il en riant, que le nombre de mensonges, de détours, de

flatteries, qu'un Italien peut inventer pour faire à quelqu'un une sottise et une lâcheté.

— Qu'est-il donc venu vous proposer ? dit Anne d'un ton indolent.

Puis, sans attendre la réponse du duc, elle ajouta d'un ton froid :

— Monsieur de Malicorne, obligez-moi de relever un peu le coussin qui est sous ma tête.

Malicorne resta immobile.

— Eh bien, monsieur ? fit le duc avec une sévérité forcée qui révélait une véritable tendresse.

Le jeune homme approcha, releva le coussin.

Mais pendant qu'il l'arrangeait sous la tête de mademoiselle de Pons, elle fit si bien qu'elle rencontra sa main et la serra tendrement.

Malicorne tressaillit, et une larme s'échappa de ses yeux.

Il aimait le duc avec passion, non-seulement parce que celui-ci était son bienfaiteur, mais encore pour son courage et ses grandes qualités; et cependant il le trompait; cette larme venait d'un remords.

Malicorne aimait Anne de Pons avec ce délire plein de fureur, de faiblesse, qui est l'amour des jeunes âmes, et il la voyait prodiguer à un autre ses plus douces paroles et ses caresses les plus charmantes.

Cette larme venait ainsi d'une jalousie et d'une douleur.

Le jeune écuyer voulut se relever, mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta.

Le pauvre enfant souffrait de voir et d'entendre. Il eût encore plus souffert s'il n'eût ni vu ni entendu.

Il resta donc à l'intérieur du péristyle, en voulant toujours s'éloigner.

II

Cependant Anne s'était doucement retournée vers Henri de Guise, et lui demandait le motif de la longue visite du cardinal Filamorini.

— C'est, répondit le duc d'un ton satisfaisant et dédaigneux, c'est que le vice-roi et la junte qu'il a établie ont enfin compris que la cause de l'Espagne est perdue à Naples. Les fiers tyrans de ce pays qui me taxaient de folie, et traitaient mon entreprise de chimère; qui voulaient, disaient-ils, me faire chasser par leurs laquais, en sont réduits à m'envoyer des propositions d'accommodement.

— Et que vous offrent-ils, Henri?

— Plus que n'en ont rêvé les Rohan, moins qu'il n'en faut à un Guise.

— Un duché indépendant?

— Ah! ma belle Anne, dit Guise en souriant, ils m'estiment plus que vous; ils tiennent ce que je vous ai promis, ils savent que la première fois que j'ai déposé un baiser sur votre beau front, j'y ai marqué la place d'une couronne; il ne s'agit pas moins que d'un royaume.

— Un royaume! s'écria timidement mademoiselle de Pons; je serais reine! est-ce vrai, Henri?

Malicorne laissa échapper un profond soupir, mais cette fois mademoiselle de Pons ne l'entendit point. Elle était toute au mot de royaume, que Guise venait de faire luire de nouveau à ses yeux, et dont elle commençait à perdre l'espérance.

— Oui, reprit de Guise, don Juan et le comte d'Ognate m'offrent la Sardaigne, si je veux rendre Naples et la Sicile.

— Et vous avez accepté? dit mademoiselle de Pons avec anxiété.

— Est-ce donc là ce que je vous ai promis? fit Guise avec cette hauteur fanfaronne qui était à la fois sa vie et sa force.

» Non, je n'ai point accepté. Ce ne sera pas une simple couronne que je mettrai sur votre tête, madame;

ce sera une tiare qui aura les trois cercles de fleurons comme celle du saint-père. Je mettrai le royaume de Naples à la base, au milieu celui de la Sicile, et au sommet celui de la Sardaigne.

A son tour, Anne poussa un soupir plein de tristesse.

Guise, toujours infatué de la confiance illimitée qu'il avait en lui-même et en sa fortune, continua d'un air tout surpris de cette tristesse :

— Qu'avez-vous donc, madame? êtes-vous du parti de mes ennemis, et me conseilleriez-vous de renoncer à ma gloire en acceptant des avantages au-dessous de ma naissance et de votre mérite?

— Non certes, reprit mademoiselle de Pons en minaudant, mais je crains que l'amour ne vous donne trop d'ambition. Je suis modeste, Henri, je ne prétends pas à une puissance considérable, pourvu que l'on m'appelle reine, pourvu que je puisse forcer, ajouta-t-elle avec un accent plus amer, la reine Anne d'Autriche à me donner le titre de sœur, elle qui a prétendu me faire enfermer dans un couvent, comme fille de vie suspecte; pourvu que ni madame de Chevreuse, ni madame de Longueville, ni les Rohan, ni les Montbason, qui m'ont traitée avec la plus extrême impertinence, ne puissent plus prendre le pas sur moi, je ne demande rien à votre amour.

Une pareille réponse, à notre époque, paraîtrait le comble de la démence; au jour et dans les circonstances où elle est faite, elle prouvait seulement que la vanité plus que l'ambition était la base du caractère de mademoiselle de Pons.

Aussi avait-elle attaché sa fortune à celle de Henri de Guise, héros incomplet qui gâta les plus sérieuses et les plus charmantes qualités par ses allures gasconnes; soldat entreprenant, capitaine actif, politique adroit, esprit rapide, qui en toutes choses remporta mille victoires et n'eut jamais un succès.

La vertu qui manquait à Guise comme elle avait manqué à tous ceux de sa famille, c'était la patience. Aucun d'eux ne sut attendre; puissance énorme dont un prince de nos jours est l'expression la plus haute qu'ait produite l'histoire.

— Fi!... fi!... s'écria Guise en entendant l'observation d'Anne de Pons, vous vous êtes laissé attendrir aux craintes larmoyantes de Malicorne, qui me croit à tout propos empoisonné, arquebusé, ou tout au moins prisonnier. Quand un homme de ma sorte s'est marqué hautement un but, il faut qu'il l'atteigne sous peine d'être traité de ridicule, de fanfaron...

» Tu auras la triple couronne, ma belle Anne, et je jure Dieu de ne plus toucher de mes lèvres ni ta

bouche ni ton front, jusqu'à ce que je vous aie assise sur ce trône.

— Ah! monseigneur, s'écria vivement Malicorne, voilà un serment digne d'un prince tel que vous.

— Ah! vous étiez encore là? fit le duc, pendant que mademoiselle de Pons étouffait l'extrême envie de rire que lui avait inspirée la vive approbation que Malicorne avait donnée au serment de chasteté de Henri de Guise.

— Monseigneur, reprit le jeune homme avec embarras, monseigneur m'avait dit, avant de quitter mademoiselle de Pons pour aller recevoir le cardinal Filomarini, qu'il avait des ordres à me donner.

— Tu as parbleu raison! fit le duc en se levant; dépêche-toi, pousse jusqu'au bout du jardin, ouvre la petite porte, et attends qu'il se présente un homme enveloppé d'un manteau : s'il approche de la porte, tu lui diras :

» — *J'attends.*

» Il te répondra alors :

» — *Notre-Dame de Bonne Garde nous vient en aide.* »

» Et tu l'amèneras ici.

— C'est bien, monseigneur, dit Malicorne.

» Et pensez-vous que l'heure à laquelle cet homme doit venir, soit près de sonner?

Malgré le serment de Guise, la jalousie de Malicorne

craignait de le laisser seul avec Anne de Pons, au milieu des enivrements amoureux que jetaient dans l'air les premières chaleurs du printemps.

— L'heure est déjà sonnée, dit Guise.

— En ce cas, fit vivement Malicorne, je cours et je reviens.

III

Dès qu'il eut disparu derrière les massifs de myrtes, Anne se souleva sur son coussin, s'accouda sur les genoux d'Henri, qui s'était assis près d'elle, et reprit de sa plus charmante voix :

— Et dites-moi, mon cœur, quel est cet homme que vous voulez introduire d'une façon si mystérieuse? Est-ce le marchand génois qui vous a promis un million de livres pour mener à fin votre héroïque entreprise ?

— Non, ma reine, non, madame, dit Guise en s'abandonnant princièrement à ces caresses de chatte; le Génois qui me prête un million de livres ne viendra pas à Naples, il n'a pas voulu s'engager à remettre la somme

dans cette ville; mais l'argent est à Rome, et l'homme que j'attends ici est celui qui doit me l'apporter.

— Quoi! vous voulez charger un étranger, un inconnu d'une pareille mission? savez-vous que cela est fort imprudent?

— Il faut cependant que je confie ce soin à quelqu'un.

— Pourquoi ne choisiriez-vous pas un de vos gentilshommes?

— Et lequel, je vous prie? Rochefort s'est fait tuer, Modène s'est fait condamner à être pendu, et sans moi il le serait déjà; il m'a fallu chasser Cérisantes, qui est cause, avec ses impertinences de diplomate, que je n'ai pu obtenir, ni un sou, ni un homme, ni une grenade de la flotte que ce faquin de Richelieu a amenée et sur laquelle vous êtes venue il y a trois mois.

— N'avez-vous pas Tilly?

— Tilly! fit le duc, parlez-moi de l'envoyer se battre seul contre un escadron, soit, je l'y enverrai avec confiance. Mais lui donner une commission d'argent, oubliez-vous le trait qu'il m'a fait dernièrement?

— Quel trait? dit ingénument Anne de Pons.

Elle savait très-bien l'action dont voulait parler Guise, mais il ne lui convenait pas sans doute de révéler surle-champ le dernier mot de cet entretien.

Le duc répondit :

— Je le laisse, il y a trois jours, à deux lieues de Capoue, chargé d'amener ici un convoi de blé que je venais d'acheter à une lieue de Naples ; Tilly et les trente hommes qu'il commandait sont attaqués par un détachement de cent cavaliers commandés par Melchior Borgia. Tilly est d'une bravoure admirable, non-seulement il soutint le choc, mais encore il dispersa les ennemis et fit Borgia prisonnier de sa propre main.

—Cet infâme Borgia qui voulut vous empoisonner, monseigneur ! dit Anne en se penchant plus amoureusement vers Henri. Ah ! s'il eût été en mon pouvoir, je l'aurais puni cruellement de sa trahison.

— Je ne sais si Borgia a eu vent de vos intentions à son sujet, répondit le duc, qui se laissait royalement adorer ; mais il demanda à Tilly de traiter sur l'heure de sa rançon.

» Tilly, qui est véritablement plein de loyauté, n'abusa pas de ses avantages et fixa la rançon à six mille livres, se fiant à la parole de Borgia du soin de lui faire tenir cette somme le lendemain.

— Mais tout ici me semble fort raisonnable, dit Anne, qui jouait avec les blonds cheveux de Guise, et qui, toute préoccupée d'une autre pensée, paraissait lui prêter une extrême attention.

— Sans doute, mais ce qui n'est pas raisonnable, c'est qu'ils n'avaient pas fait vingt pas ensemble, que ce damné Tilly proposa à Borgia de jouer les six mille livres de la rançon à quitte ou double. Voilà donc nos gens qui descendent de cheval, et qui s'établissent, les dés en mains, sur le bord d'un fossé; en trois coups de cornet Borgia était quitte.

— C'est bien fait, dit Anne du ton d'un enfant qui s'amuse à un récit.

— Oui, bien fait pour Borgia; mais n'arrive-t-il pas que ce misérable Tilly demande la revanche, et savez-vous ce qu'il a engagé? D'abord une charrette de mon convoi, puis deux, puis trois, puis toutes; si bien qu'au bout de vingt minutes, Tilly s'en revenait à Naples avec les soldats la tête basse et la bourse vide, tandis que Borgia faisait tourner bride à mes chariots emmenant, lui tout seul, mon convoi de blé au camp des Espagnols.

— Le tour est plaisant, dit Anne en riant.

— Trouvez-vous, madame? et pensez-vous que je doive confier nos dernières ressources à un si acharné joueur?

— Non, oh! non, dit Anne; mais, ajouta-t-elle comme prise d'un idée subite, pourquoi ne pas y envoyer Malicorne?

— Malicorne, un enfant!

— Incapable de vous trahir, lui, vous l'avez dit.

— Pas plus que vous, je le sais : mais pour une pareille somme, de Rome à Naples, il me faut quelqu'un qui ait à ses ordres des hommes assez résolus pour résister à des attaques formidables.

— Malicorne est aussi brave que personne.

— Sans doute; mais il y a dans cette expédition une affaire qu'il n'est pas capable de mener convenablement.

— Quelle affaire? dit Anne avec une surprise.

— C'est mon secret..., mon cher cœur, dit Guise avec un sourire charmant.

— Votre secret? dit froidement mademoiselle de Pons.

— Le nôtre, si vous voulez, jalouse.

— Le nôtre, et je ne le sais pas!

— Vous le saurez, madame, vous le saurez, et alors... alors vous serez contente.

— Je serai contente, fit mademoiselle de Pons avec une bouderie pleine d'amour; ah! quel vilain mot vous dites là! Vous saurez que vous pouvez me rendre contente sur l'heure en me disant ce grand secret.

» Ah! monseigneur, si, moi, je savais quelque chose qui pût vous faire plaisir, oh! vous ne me le demanderiez pas. Je vous chercherais... j'accourrais... Eh! mon Dieu! ne suis-je pas venue de Paris à Naples pour vous

apporter la première la nouvelle de l'arrivée de la flotte? Ah! vous ne m'aimez pas comme je vous aime.

Guise était un de ces héros matadores qui séduisent à la fois les âmes candides qui croient à la sincérité de leurs feux brillants, et les femmes ardentes et corrompues qui se plaisent à tout ce qui sort de la juste mesure; mais cette même suffisance le livrait pieds et poings liés aux ruses les plus grossières d'une femme froide qui avait su le juger.

Il ne résista pas à cette phrase vulgaire de mademoiselle de Pons :

« Vous ne m'aimez pas comme je vous aime. »

Et se penchant amoureusement vers Anne, qui feignait de pleurer, il lui dit tout bas :

— Eh bien! soyez heureuse, ma toute aimée, j'ai enfin trouvé un moyen d'obtenir du pape la rupture de mon so mariage avec la comtesse de Bossut. Vous savez qu'il ne fait rien sans les conseils de sa chère sœur, la signora Olympia. Il a passé par la tête à cette vertueuse dame de posséder les pendants d'oreilles de la duchesse de Matalone.

— Ce sont, dit-on, les plus beaux du monde, et ils valent deux cent mille écus, fit mademoiselle de Pons d'une voix où un meilleur observateur que Guise eût entendu grincer l'avarice.

— Eh bien, reprit-il, ces pendants d'oreilles, je les lui destine en retour de la bulle qui doit me rendre libre. Vous comprenez que je ne puis charger un enfant aussi inexpérimenté que Malicorne d'une pareille mission.

— Vous avez raison, ni lui, ni aucun homme ne peut mener à bien une si importante affaire, dit Anne avec un feint enthousiasme, c'est moi que cela regarde ; une femme seule peut convenablement traiter avec une autre femme, et je veux...

— Quoi! dit Guise, me quitter... aller à Rome?

— Et vous voulez donc que je sois inutile à mon bonheur et à votre gloire? dit mademoiselle de Pons en se glissant comme une couleuvre des coussins sur les genoux de Guise.

» Quoi! madame de Longueville arme la Normandie pour ses frères contre le Mazarin, la duchesse de Chevreuse s'habille en cavalier pour espionner l'armée de M. de Turenne, Mademoiselle met le feu de sa main aux canons de la porte Saint-Antoine, et, moi, je resterais là, comme une petite bourgeoise timide, sans prendre ma part de vos dangers et de vos efforts!

» Oh! tu me laisseras partir, mon Henri, tu me confieras ces bijoux, je verrai moi-même la signora Olympia, j'obtiendrai la bulle du pape ; car moi qui vous dois tout, monseigneur, je veux que vous me deviez quelque chose.

Oh! je t'en prie, je le veux Henri, mon Henri, mon héros, mon roi!...

Et c'étaient à chaque parole une de ces caresses qui ferment les yeux et qui ferment la bouche à un amant trompé, si bien que Guise put à peine répondre entre deux baisers :

— Eh bien, nous verrons.

A l'instant même une voix sifflante et cruellement altérée troubla cette douce victoire en s'écriant :

— Le chevalier de Bonne-Garde.

C'était Malicorne, qui précédait de quelques pas seulement le chevalier attendu par le duc de Guise.

IV

Dès qu'il eut entendu annoncer le chevalier de Bonne-Garde, Guise se leva vivement et s'élança vers lui.

Il donna en même temps à Malicorne l'ordre de faire apporter des flambeaux dans la chambre la plus prochaine. Il se retourna pour présenter le nouveau venu à mademoiselle de Pons, mais elle avait disparu.

Guise supposa qu'elle s'était discrètement éloignée pour lui laisser la liberté de conférer avec le chevalier de Bonne-Garde. Il conduisit l'étranger dans l'appartement qu'il avait fait éclairer.

Il y trouva mademoiselle de Pons installée, elle fit semblant d'être surprise de les voir entrer dans cette chambre et voulut se retirer.

C'était trop de finessse; le duc la pria d'assister à l'entretien qui se préparait, et Malicorne, qui était resté pour surveiller l'exécution des ordres donnés aux laquais, fut également admis à cette espèce de conseil.

Anne de Pons n'avait pas fait cette petite manœuvre d'écolier que pour assister à cette entrevue et pour apprendre la réalité des espérances et des projets de Guise, aux fanfaronnades duquel elle ne se laissait pas prendre; mais elle oublia le but qu'elle s'était proposé, à l'aspect de celui qu'on avait appelé le chevalier de Bonne-Garde.

Jamais beauté plus parfaite et plus originale à la fois ne s'était montrée aux regards de la sensuelle Parisienne. Un profil d'une pureté parfaite, un front vaste et élevé, une bouche d'une grâce inimitable, des dents avec reflets nacrés, de longs yeux abrités de longs cils, des cheveux d'un noir d'ébène, faisaient de son visage un des plus charmants qu'on pût imaginer. Mais la fauve fixité du regard, le dédain de la lèvre, la contraction menaçante des

sourcils et surtout la pâleur d'ivoire de la peau, donnaient à cette admirable figure quelque chose de sauvage et de farouche qui serrait le cœur.

La taille de cet homme était élevée et de proportions exquises, les pieds et les mains d'une délicatesse souveraine, tandis que l'ampleur de ses épaules, la musculature de ses jambes lui donnaient un air de force et de légèreté incroyables.

Son costume n'étonna pas moins Anne de Pons que sa personne.

En entendant nommer le chevalier de Bonne-Garde, elle avait pensé voir un gentilhomme plus ou moins bien fait, plus ou moins élégant; mais celui-ci n'avait rien du costume habituel aux cavaliers, soit en visite, soit en équipage de guerre.

Il portait d'étroites sandales attachées sur une espèce de guêtre en cuir, par des bandes de peau; son haut-de-chausses, étroit et collant, rappelait la culotte de Henri III, moins la trousse. Une chemise en toile, serrée aux poignets par des nœuds de ruban noir et un long manteau, complétait son habilement.

Une large ceinture de soie soutenait à la fois une paire de pistolets, un long poignard et une haute et large rapière à poignée damasquinée; il était appuyé sur une longue arquebuse venant de la fabrique de Vicensia de

Milan, arme d'invention toute nouvelle, et dans laquelle la pierre à fusil, portée par une pince de fer et s'abattant sur un bassinet que le choc découvrait d'avant en arrière, avait remplacé la mèche dont se servaient habituellement les mousquetaires.

Anne de Pons resta un moment les regards fixés sur cet homme, puis elle les reporta successivement sur Guise et sur Malicorne. Si l'un ou l'autre de ces deux hommes eût pu comprendre quelque chose au sourire d'une femme, il eût deviné que la comparaison n'était à l'avantage ni du prince ni de l'écuyer.

— Eh! Fabiano, dit le duc, avons-nous des nouvelles de...?

— Oui, monseigneur; le comte de Bucentio est mort.

— Et le château de Fieramonte est à nous sans doute? dit Guise avec joie.

— Le château de Fieramonte appartient à la fille de Bucentio, qui a été élevée à Naples, au couvent des Camaldules, à moins que le testament qu'a laissé le comte, et qui ne doit être ouvert qu'en présence de tous ceux qui portent le nom maudit de Bucentio, ne déshérite l'héritière naturelle au profit de quelque étranger.

— Mieux vaudrait cela, dit Guise avec dédain, que de le voir retomber dans cette famille d'assassins et de brigands. Connaissez-vous l'héritière du comte?

— Depuis quinze ans qu'elle est au couvent, c'est moi qui ai toujours été chargé d'acquitter le prix de la pension de Sylvia Bucentio.

— Depuis quinze ans! dit Anne de Pons en souriant gracieusement; on a donné à cette jeune fille un tuteur aussi jeune qu'elle?

Cette agacerie ne fit pas le moindre effet sur celui auquel elle était adressée, et il répondit d'une voix grave :

— J'avais dix ans quand Sylvia naquit, et j'étais déjà habitué à traverser de nuit et de jour les passages les plus dangereux de la montagne. Bucentio confia d'abord son argent à l'enfant que sa faiblesse semblait mettre à l'abri des attaques des bandits, et plus tard il le remit à l'homme dont aucun d'eux n'eût osé arrêter la marche.

— Et quel est l'âge de cette enfant qui va hériter d'un château qui commande le passage le plus important des Apennins? dit Anne.

— Cette enfant est une jeune fille d'une beauté accomplie et d'un courage indomptable, comme tous ceux de sa race : elle a quinze ans.

— Ah! dit mademoiselle de Pons en souriant, elle a quinze ans et elle est belle; cela vous donne-t-il espoir qu'elle sera de nos amis comme vous?

Aux yeux de Malicorne et de Guise le visage de Fabiano garda son impassibilité: mais une imperceptible con-

traction du coin de la lèvre n'échappa point à l'œil subtil de mademoiselle de Pons, et elle se tint pour avertie que l'héritière de Fieramonte intéressait le cœur ou l'ambition de ce bizarre personnage.

— Elle sera de nos amis si le chevalier le veut, dit Guise, et il le voudra.

— Mademoiselle de Bucentio sera libre de choisir tel parti qui lui conviendra, reprit froidement Fabiano, j'en avertis Votre Altesse.

— Comment? s'écria vivement Guise.

— D'ailleurs, il n'est pas certain que son père ne l'ait pas déshéritée.

— Et s'il en était ainsi, reprit le duc, souffrirais-tu, Fabiano, que personne de cette exécrable famille comman dât à Fieramonte ?

— Monseigneur, reprit Fabiano avec un sourire singulier, il y a dans l'histoire de la famille de Bucentio un mystère que je n'ai pas le droit de vous dire; mais voici ce j'ai à vous proposer :

» Je partirai demain avec Sylvia.

» Si le testament de son père lui assure Fieramonte, elle fera ce qu'elle voudra. Si au contraire le vieux comte l'a déshéritée, je vous jure que dans trois jours il ne restera pas une pierre de ce château maudit.

» Alors le chemin des Apennins appartiendra à ceux

qui oseront le traverser l'épée au poing, à la tête de leurs gens, ajouta-t-il.

— Et tu es de ceux-là, dit vivement Guise; il suffit... Et maintenant, dis-moi, peux-tu te charger de faire arriver à Rome une personne pour la vie de laquelle je donnerais la mienne?

Fabiano regarda Anne de Pons, et se mit à sourire.

— Chargez-vous de cette dame jusqu'au delà des lignes espagnoles, et je me charge ensuite de la conduire en sûreté jusqu'aux pieds du saint-père.

— Vous oubliez que Malicorne me suit, dit vivement mademoiselle de Pons; je ne puis pas voyager sans avoir un serviteur près de moi.

— Pourrez-vous aussi vous charger de ce jeune homme? fit le duc.

Fabiano l'examina attentivement.

Si Malicorne n'eût attendu en tremblant la décison du chevalier, il eût été sans doute blessé de la manière ironique dont celui-ci le regarda.

— Je m'en charge volontiers, dit Fabiano; seulement, veuillez avertir ce jeune cavalier et cette noble dame que, passé le seuil de ce palais, il n'y a plus de chevalier de Bonne-Garde, mais seulement Fabiano Malagutta.

— Malagutta! répétèrent à la fois Malicorne et la belle comtesse.

— Le capitaine des... des... bandits de la montagne!

— Le roi des Apennins, dit avec exaltation Anne de Pons.

— Le chef de voleurs, dit froidement Fabiano, voilà mon vrai titre. Cela vous fait-il reculer?

— Les amis de M. de Guise sont les miens, dit Anne.

— Et je ne crains pas de me confier à ceux à qui mon maître me confie, dit Malicorne.

— C'est bien, dit Fabiano en changeant tout à coup de ton, Notre-Dame de Bonne-Garde nous soit en aide, et chacun arrivera à ses fins... Monseigneur, dans trois jours nous serons à Fieramonte, et dans huit jours j'aurai l'honneur d'accompagner moi-même madame jusqu'à Rome...

» J'ai aussi une certaine dispense à demander au saint-père, et je sais comment on les obtient. Tenez ferme dans Naples deux semaines encore, monseigneur, et sur mon âme je vous promets de vous débarrasser de toute cette race d'Espagnols, qui fait à Naples une ceinture puante et crasseuse. Après-demain matin, au point du jour, je serai au delà des lignes espagnoles; que madame s'y trouve, et je réponds du reste.

— Elle s'y trouvera, dit Guise, et si tu veux rester avec nous, je me charge de t'y conduire avec ta pupille. Avant que le jour soit levé, nous serons deux cents à cheval et nous aurons percé la ligne ennemie.

— Monseigneur, reprit Fabiano, si vous avez un autre moyen, je vous conseille de renoncer à celui-là.

— Penses-tu que ces fanfarons tiennent une heure devant nous ?

— Non, monseigneur; mais je pense que pendant que les ennemis fuiront devant vous, les traîtres se lèveront derrière.

— C'est vrai, dit Guise, je n'ai pas pu quitter encore l'enceinte de ces murs pendant une heure, sans trouver au retour la révolte armée. Ne peux-tu te charger de faire passer madame ? Malicorne s'en tirera comme il pourra.

Anne fit un geste de dépit, et Fabiano répondit après avoir regardé la comtesse et Malicorne :

— Je me charge de tous deux, quoique cela devienne bien dangereux. Mais j'espère que madame ne craindra pas de quitter ses magnifiques habits pour le jupon d'une paysanne.

— Je ferai tout ce qui sera nécessaire à notre succès, dit Anne.

— Eh bien! dit Fabiano, à demain. Je vous attendrai à la porte Romaine, vers la première heure du jour.

V

Fabiano allait se retirer lorsqu'un coup discret fut frappé à la porte de l'appartement, et un page annonça la visite de don Antonio, grand prieur de Mathurins.

Fabiano s'arrêta tout aussitôt, et une vive expression d'inquiétude assombrit son visage. Le duc lui-même parut fort surpris de cette visite.

En effet, Antonio, renfermé dans le couvent dont il était le chef et le modèle, n'avait jamais voulu se mêler en aucune façon à la lutte du peuple de Naples contre les Espagnols.

Le duc d'Arcos lui avait envoyé vingt émissaires (Guise le savait), et aucun d'eux n'avait pu franchir le seuil du couvent.

Guise lui avait fait demander une entrevue, et Antonio avait répondu que son devoir était de prier et non point de s'occuper des intérêts des peuples et des princes.

Du reste, le prieur, quoique très-vénéré par le peuple,

lui était à peu près inconnu. On ne savait ni sa famille, ni l'époque de son entrée au couvent. Les gens bien instruits se rappelaient seulement que, trente ans avant cette époque, on avait annoncé la prise d'habit d'un novice du nom d'Antonio.

Depuis lors cet Antonio avait presque toujours voyagé pour les affaires temporelles du couvent, qui s'était considérablement enrichi grâce à lui.

Cependant la surprise générale avait été grande lorsque cet Antonio fut nommé grand prieur quelques mois avant la révolte de Mazaniello et l'expulsion des Espagnols.

On doit donc comprendre l'étonnement de Guise à l'annonce d'une pareille visite.

Il donna l'ordre de faire entrer le grand prieur, et don Antonio parut presque aussitôt.

C'était un homme d'une haute taille, complétement chauve, d'une pâleur et d'une maigreur qui attestaient l'austérité de ses abstinences.

Il s'arrêta un moment sur le seuil de la porte, et croisant sur sa poitrine ses mains que recouvraient entièrement les longues manches de son habit, il dit en tenant les yeux baissés :

— C'est à monseigneur Henri de Lorraine, à lui seul, que je voudrais parler.

Anne haussa les épaules, et passant près de Fabiano, qui restait immobile à regarder le religieux, elle lui dit presqu'à l'oreille :

— Il est peu galant pour un moine Italien.

Fabiano tressaillit et dit à mademoiselle de Pons, qui s'était arrêtée près de lui :

— Avez-vous vu ses mains?

Anne sortit en éclatant de rire, Fabiano la suivit avec Malicorne.

— Le prenez-vous pour le diable? et croyez-vous que des griffes étaient sous ses manches, dit la comtesse?

— Je suis un fou, dit Fabiano brusquement, et puis comment pourrait-il être prieur?

Cela dit, il s'éloigna et Malicorne resta seul avec Anne.

Il fallut que le trouble que fit naitre dans l'esprit de Guise l'entretien qu'il eut avec don Antonio fût bien grand, pour qu'il ne s'aperçût pas, en rentrant dans la galerie où il avait laissé Malicorne et mademoiselle de Pons, qu'ils y étaient demeurés dans l'obscurité, que ni l'un ni l'autre n'avaient répondu à son appel, et que leurs premières paroles avaient été prononcées d'une voix si tremblante et si émue, qu'il les avait sans doute arrachés à une vive préoccupation.

— Ma chère comtesse, dit Guise lorsque celle-ci se

fut vivement portée à sa rencontre, vous ne partirez pas avec Fabiano.

— Pourquoi donc? fit aigrement mademoiselle de Pons, qui dans ce moment avait probablement besoin d'une querelle pour éviter une explication.

Le duc ne fit pas attention au ton dont on lui parlait, et ajouta :

— Vous partirez avec don Antonio, ce sera pour vous une protection plus efficace que celle de Fabiano.

— Je crois peu au courage de ce moine pour nous défendre en cas de danger, repartit la comtesse, qui préférait sans doute la compagnie de Fabiano à celle du vieux prieur.

— Quand on a le crédit de don Antonio, dit Guise, le courage devient inutile. D'ailleurs, une fois les lignes espagnoles franchies, vous retrouverez Fabiano et vous achèverez votre voyage en sa compagnie.

— Cela m'est fort indifférent, reprit Anne d'un ton indolent. La seule chose qui m'occupe, Henri, c'est le succès de vos nobles entreprises..... et tu ne saurais croire, ajouta-t-elle en baissant la voix, combien je suis heureuse et fière de pouvoir t'y aider !

— Suivez-moi dans ma chambre, mon amour, répondit Henri, car vous partez au point du jour, et il faut que je vous remette les bijoux destinés à la signora Olympia.

— Vous entendez, Malicorne, dit Anne, à haute voix, nous partirons au point du jour.

Malicorne ne répondit point; il était debout devant une porte ouverte, le nez en l'air et comme occupé de quelque spectacle extraordinaire.

—Avez-vous entendu? reprit sévèrement Guise. Vous partez demain au point du jour.

— Ce sera peut-être trop tard pour éviter le danger qui menace ce palais, dit Malicorne en montrant le ciel.

— Quels dangers? s'écria le duc, et que voyez-vous là-haut? est-ce l'annonce d'une tempête ou le reflet de quelque incendie?

— Voyez, fit Malicorne en laissant passer le duc, qui entra dans le jardin et qui s'arrêta presque aussitôt.

— Qu'y a-t-il? dit Anne qui s'approcha à son tour et qui à son tour s'écria tout étonnée.

En effet, un étrange spectacle s'offrait à ses yeux. La lune, presqu'au point le plus élevé de sa course, brillait d'un éclat sanglant; une couronne de nuages d'un noir mat l'entourait complétement, et ces nuages, descendant vers la terre et déchirés à leur bord extérieur en lambeaux démesurés, semblaient des voiles funèbres tombant de cette sinistre couronne.

— Ce ne peut être qu'une prédiction de ruine, dit Malicorne.

Guise ne répondit pas et mademoiselle de Pons répartit d'une voix moqueuse :

— C'est l'image de la couronne d'Espagne, tout enveloppée de deuil et de ténèbres.

Un profond murmure sorti des entrailles de ces sombres nues sembla répondre à la supposition de mademoiselle de Pons. La lune était arrivée au-dessus du palais habité par Guise ; à ce moment le cercle de nuages qui pendait autour de l'astre, commença à tourner lentement.

— Voyez, dit mademoiselle de Pons, voyez la couronne arrivée au-dessus de la demeure de Henri de Lorraine, comme pour dire : « C'est ici que je dois tomber. »

Un grondement répondit encore aux paroles de la comtesse. Elle prit la main de Guise, qui restait silencieux ; elle la trouva glacée.

Cependant la nue menaçante continua à tournoyer rapidement et parut s'abaisser vers la terre ; de longs gémissements coururent dans l'air et le sommet des arbres les plus élevés s'agita en frissonnant.

Guise restait toujours immobile et muet. Mademoiselle de Pons devint plus sérieuse, et Malicorne s'écria tout à coup :

— C'est un avertissement de Dieu, voyez, la tempête semble vouloir s'abattre sur nous.

A ce moment la marche circulaire des nuages s'accéléra encore, des sifflements aigus se firent entendre et les pins craquèrent avec bruit.

— Rentrons, dit Anne, nous allons être mouillés.

Comme elle prononçait ces paroles, la nuée s'abaissa sur le campanile du palais, qui portait au sommet de sa flèche les drapeaux réunis de Naples et de Lorraine, et tout aussitôt les hampes, tordues par le tourbillon, se brisèrent avec éclat, les lambeaux de soie des deux étendards disparurent, dispersés au loin.

Les plombs qui couvraient la toiture furent roulés comme des feuilles de saule, la cloche que supportait ce vaste monument rendit un son lugubre, et la chaîne qui servait à la mettre en mouvement, arrachée à son premier anneau, vint tomber aux pieds de Guise.

Le duc et Malicorne se signèrent tous les deux. Un profond soupir sortit enfin de la poitrine de Guise.

— Anne, dit-il, je passerai cette nuit en prières pour le succès de votre voyage et de celui de Malicorne. Demain je vous remettrai les objets destinés à Olympia, et j'y joindrai le précieux reliquaire de Saint-Onnofrio, qui vaut près de deux cent mille livres... je le destine au saint-père.

Il s'éloigna, et Malicorne, s'approchant de la comtesse, lui dit d'une voix tremblante:

— Ne voyez-vous pas, dans ces sinistres pronostics, des avertissements terribles pour monseigneur ?

Anne se mit à rire et répondit d'un ton d'indéfinissable audace :

— Je n'y vois qu'une chose, c'est qu'il passera la nuit en prières.

Malicorne ne répondit pas, mademoiselle de Pons s'éloigna en haussant les épaules.

Le lendemain matin elle était partie avec Malicorne, emportant avec elle les précieux bijoux que Guise lui avait confiés.

Une heure après son départ, le Cucurulle se faisait annoncer chez Guise et lui demandait un passe-port pour s'éloigner de Naples.

— Pourquoi donc quittez-vous notre ville ? lui dit le duc.

— Parce que les signes précurseurs de la défaite, de la trahison et de la captivité se sont montrés sur elle, repartit le Cucurulle.

— Est-ce la ville tout entière qu'ils menacent, ou bien est-ce seulement quelques-uns de ses habitants ? dit Guise en affectant un ton indifférent.

— L'orage qui dévaste les vallées frappe d'abord les sommets les plus élevés, repartit le Cucurulle.

Guise signa le passe-port de l'astrologue et le lui tendit en répondant d'une voix calme et fière :

— Le laurier préserve de la foudre : ce soir j'attaquerai les Espagnols.

V

Le jour venait à peine de se lever lorsque don Antonio, monté sur une belle mule blanche, suivi de Malicorne et de mademoiselle de Pons, tous deux à cheval, arrivèrent à... Le jeune écuyer et la belle aventurière avaient eu tout le temps de se livrer aux plus tendres confidences pendant les longues lieues qui séparaient Naples de cette ville.

En effet, quoique don Antonio eut répondu avec politesse à toutes les questions que lui avait adressées la comtesse, touchant les lieux qu'ils traversaient, il avai paru si peu disposé à se livrer à un entretien suivi, qu'elle avait renoncé à faire sortir le grand prieur de sa retenue, et elle s'était résignée à marcher auprès

de Malicorne, auquel elle cherchait querelle à tout propos.

C'est qu'Anne de Pons était une de ces créatures pétulantes, avides, pour qui tout repos est une fatigue; curieuse, tracassière, capricieuse, cherchant partout et à tout propos une émotion, une aventure. Ardente et inconstante à la fois, prenant l'hommage de tout homme qu'elle rencontrait, fût-ce un muletier, et dédaignant celui des plus nobles et des plus brillants gentilshommes, dès qu'elle l'avait obtenu. Élevée à l'école des Chevreuse, des Montbason et des Longueville, et habituée par conséquent à faire bon marché de toute morale et au besoin de toute pudeur, elle les dépassait toutes dans ce singulier libertinage qui précéda de quelques années la galanterie fastueuse et insolente de Louis XIV, et qui ne venait ni de l'ardeur des sens, ni de l'entraînement du cœur. C'était une forfanterie de vices incroyable. Tromper, mentir, ruser et réussir, tel était le but de mademoiselle de Pons, fort capable de résister aux sollicitations les plus brûlantes de l'amant le plus passionné et le plus aimé, elle n'eût pas hésité à se livrer à l'homme qui lui eût été indifférent, s'il eût fallu l'arracher à une rivale détestée ou narguer un jaloux armé contre elle, et prêt à briser la porte qui les sépare.

Ainsi, un rendez-vous plein de sécurité et où l'amour

n'eût eu d'autre excitant que lui-même, lui eût paru la chose la plus ennuyeuse du monde; mais recevoir son amant dans un endroit surveillé de toutes parts et plein de dangers, l'animait et l'exaltait jusqu'à la folie; abandonner une de ses mains à Guise, pendant que de l'autre elle glissait un billet à Malicorne, était pour elle un charmant plaisir, et de ce mièvre détail d'une intrigue jusqu'à sa conséquence la plus concluante, tout devait porter un caractère de bravade et de danger pour lui plaire. Cet esprit profondément perverti attendait sans cesse le bizarre, l'inattendu et l'extravagant. Pour elle tout calme était un ennui, tout repos une fatigue, et par conséquent tout mouvement un attrait, et toute résistance lui donnait une ardeur insensée d'en triompher.

Ce fut ce caractère qui mêla mademoiselle de Pons à une intrigue qui eût dû lui rester parfaitement étrangère, et qui amena sa ruine et la captivité du duc de Guise.

Le jour paraissait à peine et mademoiselle de Pons venait d'arriver à... avec don Antonio et Malicorne, et fort ennuyée de la position patriarcale du grand prieur, elle demandait déjà où elle pourrait retrouver Fabiano pour pouvoir continuer sa route, lorsque le misérable moine s'arrêta devant une maison d'assez bonne apparence et lui dit :

— Il doit venir aujourd'hui lui-même dans cette maison, nous allons l'y attendre.

— Attendre! dit mademoiselle de Pons, et combien de temps, je vous prie?

— Une heure peut-être.

— Une heure! mais c'est mortel.

— Peut-être toute la journée...

— Je préfère continuer ma route toute seule.

— Comme il vous plaira, dit le moine; j'ai tenu la parole que j'avais donnée à M. le duc de vous amener jusqu'ici; c'est Fabiano qui répond de vous maintenant, je m'en lave les mains.

Cette froide indifférence eût exaspéré mademoiselle de Pons, si sa curiosité n'eût été excitée par l'arrivée d'un jeune cavalier qui s'arrêta devant la porte. Il avait relevé son manteau jusqu'au bout de son nez, de façon qu'il était impossible de voir son visage.

Anne parut croire que c'était Fabiano, quoiqu'elle eût remarqué les cheveux blonds et les yeux bleus du nouveau venu, et elle lui dit assez sèchement :

— Voilà longtemps que nous vous attendons, monsieur.

Le cavalier se dégagea de son manteau, et la saluant gracieusement, il lui dit :

— Mademoiselle de Pons se trompe.

— Vous connaissez madame, s'écria Malicorne en s'avançant d'un air résolu à faire respecter la dame qui voyageait avec lui.

— Oui, mon jeune cadet, reprit celui-ci, et je vous connais aussi. Tenez-vous donc à votre place, maître Malicorne, et permettez-moi d'offrir la main à madame pour la prier d'entrer dans la maison de ce damné podestat.

— Qui êtes-vous, pour oser vous adresser à si haute et si puissante dame que la fiancée de monseigneur le duc de Guise ?

— Pour les gens de mon rang, je porte ma réponse à de telles questions dans le fourreau de mon épée ; pour les cadets de Gascogne qui parlent trop haut, elle est au bout de mon fouet.

Malicorne tira son épée, et Anne fit légèrement reculer son cheval ; ceci prenait une tournure assez piquante et elle voulait laisser le champ libre aux deux champions.

Mais le prieur poussa aussitôt sa mule entre eux.

— Monseigneur, dit-il en s'adressant au nouveau venu, ce jeune homme n'est pas tenu de connaître votre rang, et c'est l'exposer à vous offenser que de ne pas lui dire qui vous êtes.

— Mais il peut me plaire qu'on ne le sache pas,

répondit le cavalier, et je vous dispense de le dire. D'ailleurs, vous avez raison, j'ai autre chose à faire que de corriger un écuyer maladroit, et voilà madame qui me parait avoir voyagé toute la nuit et qui sans doute a besoin de se remettre.

— Nous trouverons, je crois, là dedans ce que nous cherchons les uns et les autres : vous et moi, le podestat; madame et son gentil écuyer, le guide qui doit les mener à Rome.

Aussitôt et sans s'occuper de l'étonnement des voyageurs, il se mit à frapper à la porte.

On ne répondit pas. Il frappa plus fort. La tête d'un jeune garçon de seize ans, à la mine pâle et chétive, se montra à une lucarne.

— N'est-ce pas ici le logis du podestat Rusconi?

— Il n'est pas encore levé, repartit le jeune homme.

— A six heures du matin, s'écria le cavalier, un podestat qui dort, c'est une impertinence et une malversation : ouvre-nous la porte, drôle, je vais le faire lever.

— Mon maitre ne se dérange pour personne, repartit le jeune garçon, en se retirant et refermant la lucarne.

Le cavalier resta impassible; il fit tourner son cheval, l'accula contre la porte, et tout aussitôt, lui serrant la bride et piquant des éperons, il le força à lancer trois

ou quatre ruades si violentes, que le bois vermoulu de la porte sauta en éclats et fit l'entrée libre.

Aussitôt le cavalier sauta légèrement à bas de son cheval, en jeta dédaigneusement les rênes à Malicorne, et présenta galamment la main à Anne de Pons.

— Veuillez entrer, belle dame, lui dit-il, et toi, maraud, ajouta-t-il en apercevant le jeune garçon qui s'avançait d'un air résolu, va dire à ton maître que celui auquel il a écrit de venir aujourd'hui est arrivé.

— S'il en est ainsi, dit le jeune garçon, attendez un moment.

Le cavalier offrit un siége à la comtesse, dont la curiosité était vivement éveillée, et sans doute il allait lui adresser quelques paroles lorsqu'il s'aperçut que le *domestique* du podestat, au lieu de quitter la salle basse où ils se trouvaient, s'était arrêté devant une grande planche peinte en noir sur laquelle des notes étaient écrites à la craie.

— Voyez, dit-il au cavalier, qui s'avançait vers lui le front levé; voyez, ajouta-t-il en montrant la planche et en lisant les notes inscrites : « A huit heures et demie entendre la messe; à neuf heures recevoir les postulants et les plaideurs; à dix heures assister au sermon du pape Anselme; à midi dîner; à une heure la sieste; à deux aller me confesser... »

Pendant que le jeune garçon lisait ce long détail de l'emploi de la journée du podestat, le cavalier se mit à regarder Anne de Pons, et comme s'il leur eût suffi de ce regard pour se comprendre, tous les deux laissèrent échapper en même temps un long éclat de rire. Cependant le jeune garçon continuait et il arriva ainsi d'heure en heure jusqu'à la première de la nuit, c'est-à-dire sept heures du soir :

— « A sept heures, dit-il, affaire de l'héritage du comte Bucentio. »

— Comment, s'écria le cavalier en revenant à sa mauvaise humeur, à sept heures de l'après-dinée !

— Oui, monsieur, reprit flegmatiquement le jeune garçon, et comme il est six heures du matin, vous avez la journée tout entière pour vous promener.

— Ecoute, drôle, reprit le cavalier, je te donne une minute pour aller prévenir ton maitre, je lui en donne cinq pour se lever; passé ce temps, je mets le feu à la maison et il donnera audience dans la rue.

Le valet voulut répondre, un coup de fouet prévint de nouvelles observations, et le malheureux s'éloigna en hurlant.

A ce moment le prieur, qui avait dû prendre soin de sa mule, et Malicorne, qui avait été si lestement chargé des chevaux, entrèrent dans la salle basse.

— En vérité, s'écria le cavalier, à la façon dont on nous fait attendre, on se croirait ici chez le vice-roi ou chez un usurier.

— Ou chez le comte Melchior Borgia, dit le grand prieur en jetant un coup d'œil significatif à Anne de Pons.

— M. de Borgia! répéta-t-elle en entendant prononcer le nom de l'un des ennemis les plus acharnés de Guise.

Borgia ne parut point contrarié d'être ainsi découvert, et il répondit avec une politesse ironique pour le grand prieur et une galanterie affectée pour la belle comtesse :

— Vous vous trompez, monsieur, je n'ai jamais fait attendre à ma porte ni un saint homme ni une jolie femme.

Anne s'inclina gracieusement pendant que Malicorne attachait des regards furibonds sur Borgia.

— Eh quoi! monsieur le comte, lui dit-elle, vous avez des intérêts dans l'héritage du comte Bucentio?

— Je ne sais rien, en vérité, dit Borgia ; le podestat Rusconi m'a écrit la lettre la plus bizarre, la plus mystérieuse à ce sujet, et...

VI

Borgia fut interrompu par l'arrivée furieuse d'un gros homme à face huileuse et à nez bourgeonné, vêtu d'un haut-de-chausses mal attaché, portant des bas roulés à mi-jambe et coiffé d'un vaste bonnet quadrangulaire et découpé comme une tour à créneaux.

— Tonnerre et enfer! s'écria-t-il en entrant, qu'est-ce que ces imprudents qui se permettent d'entrer dans la maison d'un juge qui dort?

— A qui donniez-vous donc audience? lui dit Borgia.

— Qui me parle? qui m'ose parler quand je ne l'interroge pas? dit le juge.

— C'est moi, Melchior de Borgia, dit celui-ci, qui comptait sur ce nom pour imposer à la colère du magistrat.

— Eh bien! dit le podestat, qu'est-ce que je vous ai écrit?

— Vous m'avez écrit de venir à... pour affaires relatives à l'héritage du comte Bucentio.

— Et pour quelle heure ai-je mis le rendez-vous?

— Ah! diable! fit Melchior, c'est vrai...

— C'est pour ce soir, sept heures, fit le podestat; sept heures pour vous comme pour tout le monde.

— Mais il faut que je sache.., fit Borgia.

— Rien, vous ne saurez rien : ce que j'ai à dire, je le dirai devant tous; mais je ne veux pas que, lorsque les autres intéressés arriveront, ils puissent dire que j'ai donné aux uns des renseignements au préjudice des autres.

A ce moment le grand prieur se leva et glissa une bourse dans la main du podestat. Celui-ci le salua avec le plus gracieux sourire.

— Que votre bénédiction soit avec moi, mon révérend, dit-il en mettant la bourse dans sa poche; vous êtes un homme habitué à la justice; que voulez-vous savoir? Vous, et ces honnêtes jeunes gens, et cette belle dame qui est aussi sans doute avec vous, que puis-je vous dire?

— Rien, quant à moi; seulement, je vous prie de permettre à madame, qui est française, et à son écuyer d'attendre chez vous un certain Fabiano.

— Fabiano? dit le podestat. Je ne connais pas ça. Mais si madame veut venir se reposer dans un appartement plus convenable, je vais l'y conduire, et puis je reviendrai pour répondre à M. de Borgia; car il est, ajouta-

t-il en parlant plus bas et en frappant sur la poche où il avait serré la bourse, il est compris là dedans.

— Non, maître coquin, fit Borgia; mais toutefois je te conseille de parler, à moins qu'après avoir fait connaissance avec l'or du révérend Antonio, tu ne veuilles faire connaissance avec le fer de mon poignard... Mais avant tout, mène cette charmante dame dans une chambre convenable.

— Raphaël, cria le podestat, Raphaël, la chambre bleue est-elle prête?

On ne répondit pas.

— C'est celle de ma sainte épouse Séraphina Rusconi, que j'ai perdue il y a six ans, continua le juge en s'adressant à mademoiselle de Pons.

Puis il cria de nouveau:

— Raphaël! Raphaël!

— C'est inutile, dit mademoiselle de Pons, qui était fort curieuse d'apprendre comment Borgia pouvait être mêlé aux affaires de l'héritage du comte Bucentio.

— Il le faut, dit Malicorne d'un ton de jaloux de vingt ans...

— Raphaël! criait le juge, Raphaël!

Le jeune garçon rentra tout à coup, l'air effrayé, le visage pâle, le corps tremblant.

— Qu'y a-t-il? s'écria le podestat.

— J'allais donner à manger au cheval de Votre Seigneurie, répondit Raphaël, qui était à la fois le domestique et le secrétaire du podestat, lorsque j'ai vu la porte de la cour ouverte du côté de la campagne.

— On m'a volé, s'écria le podestat.

— Je ne sais pas, mais je m'étonne et je vais à l'écurie ; jugez de ma surprise lorsque près de Thérésa, votre chère jument, j'aperçois deux autres chevaux.

— Ceux de ces messieurs, sans doute, dit le Podestat.

— Du tout, car j'ai vu le digne prieur et le jeune gentilhomme faire entrer leurs montures dans l'auberge voisine.

— Qu'est-ce que cela veut dire? fit le juge, qui ne savait s'il devait avoir peur ou se réjouir. Est-ce un cadeau, une surprise qu'on a voulu me faire ?..

Raphaël balança tristement la tête et répondit :

— C'est un malheur, car il était là couché sur quelques bottes de paille et dormant du sommeil d'un bienheureux.

— Qui ? fit le juge.

— Lui, dit Raphaël, d'une voix mourante.

— Qui, lui ?..

— Lui qui n'a pas de nom, vous savez bien, qui n'a pas de corps, vous le savez bien, puisque vous n'avez jamais pu le faire arrêter ; lui, ajouta Raphaël en se signant, qui n'a pas d'âme puisqu'il l'a vendue au diable.

A mesure que le secrétaire du podestat parlait, une

pâleur de plus en plus livide se répandait sur le visage du magistrat. Il jeta un regard éperdu autour de lui et balbutia d'une voix tremblante :

— Messieurs, si vous avez pitié de... si vous voulez sauver un infortuné... si...

— Mais ce n'est pas tout, reprit Raphaël avec un éclat de voix qui fit bondir son maître comme s'il eût entendu les rugissements d'un tigre; ce n'est pas tout! j'étais à le regarder dans la plus profonde stupéfaction, lorsque votre voix est venue jusqu'à moi, il s'est réveillé et s'est mis à écouter.

» — La chambre bleue? m'a-t-il dit lorsque vous m'avez demandé si elle était prête. La chambre bleue n'est pas libre, j'en ai disposé pour une demoiselle dont je ne veux pas qu'on trouble le sommeil par tout le bruit qu'on fait là, à côté.

» En parlant ainsi, il s'est de nouveau étendu sur la paille et il s'est rendormi.

Le podestat adressa à Borgia et à Malicorne un regard désespéré, et allant vers une vieille hallebarde déposée dans un coin, il s'écria :

— L'occasion est bonne, suivez-moi!

— Ah çà! dit Malicorne, sommes-nous dans un hôpital de fous?

VII

A peine avait-il prononcé cette parole que le hasard sembla vouloir la confirmer; on entendit un grand bruit à la porte extérieure de la salle basse.

C'était le bruit d'une violente querelle. Deux voix disputaient... Tout à coup on n'en entendit plus qu'une, et presque aussitôt un homme d'une taille élevée ouvrit la porte et entra dans la salle basse l'épée à la main.

Il s'arrêta sur le seuil, et se tournant vers la cour en remettant sa longue rapière dans un long fourreau :

— Par les entrailles de Lucifer, j'en ferai autant à tout prestolet qui prendra le pas sur moi.

Après cette apostrophe à la cantonade, comme on dit en style d'indication scénique, le terrible cavalier, entrait dans la salle en faisant sonner les longs éperons de ses longues bottes, et en ôtant d'une main son vaste feutre gris tout emplumé de rouge, pendant que de l'autre il retroussait les longues pointes de sa moustache.

— Salut, messieurs, dit-il d'un ton de matamore; je ne vous dérange pas... tant mieux... je vous suis obligé. Dites-moi, je vous prie, où est le bonnet carré couvrant la tête d'âne qui s'appelle le podestat Rusconi.

— Quel est ce malotru? fit Borgia en s'asseyant près d'Anne de Pons, comme s'ils eussent été liés d'une longue habitude.

— Voyons, reprit-elle en lui souriant; en vérité, on se croirait à la comédie.

Personne n'avait répondu au nouveau venu, dont l'arrivée avait fait oublier la terrible découverte faite dans l'écurie par Raphaël; il promena un regard courroucé sur tout le monde, remit son chapeau et reprit d'un ton superbe :

— Je me suis fait l'honneur de demander la robe noire doublée d'usurier qui s'appelle le podestat Rusconi.

Celui-ci qui s'était peu à peu remis de la frayeur que lui avait causée le récit de Raphaël, repartit tout aussitôt :

— Le podestat Rusconi, c'est moi, monsieur, tout prêt à vous apprendre...

— Je sais tout ce que doit savoir un gentilhomme qui a la conscience de ce qu'il vaut; vous m'avez écrit, me voilà. Expliquez-moi l'affaire...

— Ah bien! très-bien, fit le juge, vous êtes...

Il était écrit sans doute que le malheureux podestat ne pourrait achever une phrase, car à l'instant même apparurent deux individus se colletant et se gourmant : l'un maigre, sec et tout vêtu de noir, s'était attaché comme un oiseau de proie au second, espèce de manant assez grossièrement vêtu.

— Vous avez été témoin et vous témoignerez, disait le premier.

— Laissez-moi, criait le second.

— Messieurs, fit le podestat voulant les arrêter.

— Vous témoignerez ou je vous prends à partie, reprit le premier.

— Voulez-vous me laisser? fit le second.

— Messieurs! cria le podestat.

— Je vous prends à partie et je vous considère comme complice de l'injure, reprit encore le premier.

— Ah! vous me laisserez, fit le second avec humeur.

Et d'un vigoureux coup de poing, le manant trapu envoya rouler à l'autre bout de la salle le petit homme noir.

— S'il y avait eu une bonne épée au bout de ce poing-à, fit le matamore en se posant sur la hanche, c'était un homme mort. Voulez-vous me permettre? ajouta-t-il en tendant la main au rustre vigoureux.

Celui-ci l'examina de la tête aux pieds et lui tourna le dos en répondant :

— Je ne vous connais pas.

— Ah çà! messieurs, cria Rusconi en furie, qui êtes-vous et que voulez-vous?

Les trois survenants, le matamore, l'homme noir et le rustique répondirent d'une voix unanime :

— Le podestat!..,

— Eh bien! c'est moi.

Il n'avait pas achevé cette dangereuse déclaration que l'homme noir s'élança sur lui, s'accrocha à son habit et lui dit avec une volubilité effrayante :

— Ah! c'est vous qui êtes le podestat. Je ne vous demande pas encore pourquoi vous m'avez écrit, mais j'en suis ravi.

Il se tourna vers Borgia et Malicorne et il reprit :

— Vous témoignerez, messieurs, que, lorsqu'en entrant j'ai demandé le juge, il n'a pas répondu ; c'est un refus tacite d'accueillir ma plainte, un déni de justice...

— Que le diable vous emporte! s'écria Rusconi exaspéré. Raphaël! Raphaël!

— Voyons, fit le manant, pourquoi m'avez-vous écrit?

— Et à moi? dit le matamore.

— Et à moi? dit l'homme noir.

— Et à moi? fit Borgia, qui se laissa entraîner à pi-

quer de ce mot la fureur du podestat, lequel se débattait au milieu de toutes ces questions comme un homme attaqué par un essaim d'abeilles.

— Raphaël! Raphaël! reprit le malheureux podestat d'une voix désespérée, va chercher les sbires de la ville.

—Les sbires de la ville? reprirent en riant tous les acteurs de la scène.

— Combien penses-tu, podestat, reprit le matamore, que je puisse en tenir embrochés sur mon épée?

— Une arrestation illégale, fit l'homme noir, autorise la résistance; je tire sur tes sbires comme sur des faquins, ajouta-t-il en montrant une paire de pistolets.

Le rustre se contenta de montrer un énorme bâton.

— Tout beau, messieurs! dit Borgla en s'avançant, il vous en coûterait peut-être plus cher que vous ne pensez, si vous insultiez aux sbires chargés de veiller à la sûreté publique; vous pourriez vous faire de mauvaises affaires.

— De mauvaises affaires, reprit le matamore, j'en ai eu cent et je m'en suis toujours galamment tiré, grâce à Bradamante, ma mignonne. Bradamante, ajouta-t-il en frappant sur son épée, est ma vaillante et ma fidèle... A votre service, monsieur, qui menacez de mauvaises affaires.

— Oui, oui, dit l'homme noir, il y a eu menace de

mauvaises affaires, ceci peut se prouver par témoins, et toute menace est punie d'amende.

— Sortez, malheureux, dit sévèrement Borgia, j'ai à parler au podestat.

— Et qui nous fera sortir ? s'écrièrent ensemble les trois derniers arrivés.

— Moi, Melchior de Borgia, fit celui-ci avec fierté ; et à votre tour me direz-vous votre nom, messieurs ?

Le matamore s'approcha et lui dit en le toisant avec le dernier dédain :

— Moi, je suis César de Bucentio, dont le grand-père a tué le vôtre.

— Moi, dit le manant, je suis Jacques de Bucentio, dont le père a brûlé trois châteaux de tes ancêtres.

— Et moi, ajouta l'homme noir, je suis Fidélio de Bucentio, dont le père a enlevé la sœur du tien.

— Messieurs de Bucentio, dit Borgia en les regardant tous attentivement, bonne race de bandits et de coupe-jarrets ! elle n'a pas dégénéré.

— En ce cas, dit le juge d'un air ravi, vous êtes les trois neveux du comte Bucentio, dit *Rouge-Épée*, celui qui vient de mourir au château de Fiéramonte, en laissant à Naples une fille, et dans son château un testament. Mais je vous avais tous avertis que l'entretien était pour ce soir, com-

ment se fait-il que tous vous soyez arrivés ici à la pointe du jour ?

— Parce que, dit le prieur en s'avançant, chacun espérait obtenir de toi, par menace ou par argent, quelques renseignements sur ce fameux testament, dans l'espoir de frustrer ses cohéritiers.

Borgia se mit à rire, les trois cousins murmurèrent; mais un regard de don Antonio fit baisser les yeux aux plus insolents. Puis il continua :

— Puisque l'empressement de ces messieurs à venir vous consulter les a tous réunis ici, il est inutile d'attendre à ce soir, et vous pouvez nous dire la raison pour laquelle vous nous avez écrit.

— Avec plaisir, s'écria le magistrat ravi de se débarrasser de cette nombreuse clientèle.

Et il commença ainsi :

— Il y a six mois à peu près, je fus réveillé en sursaut par un horrible tapage, j'entendis tout à coup briser une fenêtre et je vis entrer au clair de la lune un hideux brigand au visage rouge et aux yeux sanglants. J'allais le jeter par où il était venu lorsqu'il me fit des excuses et m'annonça que le comte Bucentio me faisait instamment prier de passer à son château de Fiéramonte pour affaires sur lesquelles il voulait me consulter.

Tout le monde écoutait avec attention, si bien que per-

sonne ne s'aperçut qu'un homme venait de paraître à l'une des portes intérieures de la salle basse ; il s'appuya l'épaule contre l'huis, croisa les jambes et attendit la suite du récit du podestat.

Celui-ci reprit :

— Malgré les dangers d'une pareille expédition, je m'armai et j'ordonnai à ce misérable de me conduire à Fiéramonte, quoique je le soupçonnasse de faire partie de quelque bande de ces zingaris qui infestaient les Appennins. Il obéit...

— Tu mens, dit tout à coup une voix grave et calme.

Tout le monde leva vivement les yeux et l'on vit alors l'homme qui s'était posté près de la porte.

— Qu'est cela ? fit Borgia.

— Lui ! lui ! s'écria le podestat en frissonnant.

Anne serra vivement la main de Malicorne pour lui imposer silence, car elle venait de reconnaître Fabiano.

— Tu mens, podestat, répéta Fabiano ; je frappai un quart d'heure à ta porte, et comme ni toi ni ton valet n'aviez le courage de venir m'ouvrir, je montai par la fenêtre.

— Oui, oui, oui, c'est juste, fit le podestat en balbutiant.

— J'ai rencontré ce visage-là sous un bonnet de mar-

chand de bœufs, murmura à part soi le rustre Jacques Bucentio.

Fabiano supporta sans se troubler les regards qui le dévoraient et continua en s'adressant au podestat :

— Je te tirai de dessous ton lit, où tu t'étais caché; tu te jetas à mes genoux et tu me demandas grâce.

— C'est possible, oui, fit Rusconi avec un sourire forcé, je n'ai pas une excellente mémoire.

— Je t'ordonnai de me suivre de la part du comte de Bucentio, et comme tu ne pouvais te tenir sur tes jambes, tant tu tremblais, je te pris par le chignon et je te mis en croupe sur mon cheval. Et maintenant continue...

Le podestat s'inclina, toussa, salua, cracha, pour remettre son récit à une allure qui n'excitât pas les démentis de ce terrible inconnu, et pendant ce temps Anne put entendre Borgia qui disait tout bas à Malicorne :

— Si je ne le savais mort et enterré, je le prendrais pour un certain cavalier florentin contre lequel j'ai perdu à Rome deux mille pistoles à la bassette...

— Ce n'est pas cela, fit le cousin noir, l'homme aux témoins, je me rappelle l'avoir vu sur les bancs de la cour martiale de Milan, accusé de meurtre, il y a deux ans...

— Il y a deux ans, fit le matamore, ce drôle a eu,

je crois, l'honneur de tirer l'épée contre moi à Vérone.

— Qui êtes-vous donc, l'ami ? fit Borgia.

— Laissez continuer le podestat et vous l'apprendrez.

— Oui, oui, dit Anne, qui trouvait déjà un charme extrême à cette mystérieuse aventure.

— Eh bien! parlerez-vous, maître Rusconi ? dit Fabiano.

— Voilà, dit le podestat en souriant. Nous partîmes et nous voyageâmes ainsi, monsieur à cheval, moi en croupe, à travers des chemins affreux, des précipices, pendant.

— Pendant cinq heures ; deux en plaine, trois dans la montagne, dit Fabiano.

Le podestat s'inclina et reprit :

— Au bout de ce temps, nous arrivâmes au château de Son Excellence le comte de Bucentio.

— Appelle-le de son vrai nom, dit brusquement Fabiano, appelle-le Bucentio Rouge-Épée.

Le podestat se remit à trembler et reprit encore :

— On m'introduisit dans un appartement splendide où le comte était sur un lit de parade.

— On l'introduisit, s'écria Fabiano d'un ton de plus en plus sombre, dans une salle haute, sombre, enfumée, où il était seul, occupant le lit à colonnes dans lequel, il y a bien des années de cela, la noble châtelaine, ta tante,

Melchior de Borgia, aimait à voir sourire, rangées sur le même traversin, les têtes roses de ses cinq fils, qui ont été ses cinq bourreaux.

— Quel est cet homme? s'écria le prieur en se levant soudainement.

— Laissons-le parler, dit froidement Borgia.

— Prenez garde, l'ami! crièrent ensemble les cousins d'une voix menaçante.

— Laissez achever le podestat, reprit Fabiano en reprenant sa position indolente et en se nettoyant insolemment les ongles avec la pointe de son poignard.

Le podestat jeta un regard sur ceux qui l'entouraient et parut prendre un peu d'assurance dans leur nombre; puis continua d'une voix plus ferme:

— Dès que fus en présence du comte, il me dit en me remettant un papier: « Ceci est mon testament; je veux et j'entends qu'il ne soit ouvert et lu qu'en présence de ma fille qui habite Naples et de tous mes neveux assemblés. Vous les chercherez et vous leur manderez de se trouver chez vous le 3 avril 1647. » J'étais fort embarrassé d'exécuter les volontés du comte, car, depuis longtemps, tout ce qui restait de cette illustre famille avait quitté le pays; mais enfin, grâce à mes recherches...

— Tu mens, reprit Fabiano sans se déranger.

— Vous n'étiez pas dans la chambre, vous n'êtes pas entré dans le château, vous n'avez rien vu et rien entendu.

— Je vois à travers les murs et j'entends à travers l'espace; il te dit: « J'ai un neveu qui s'est caché au fond d'un manoir crénelé de la Calabre, près de...; où il vit de pillage, faisant trafic des chevaux ou du bétail qu'il vole aux uns et vend aux autres, rançonnant les paysans, toujours prêt à fondre sur sa proie comme un faucon, et à l'emporter comme un loup; celui-là s'appelle Jacques Bucentio. »

Le manant que Fabiano avait désigné du coin de l'œil en parlant ainsi, leva le lourd bâton qu'il tenait à la main, et s'élança vers l'inconnu en s'écriant :

— Par le sang de saint Janvier, je t'apprendrai à parler ainsi d'un Bucentio, drôle!

Fabiano saisit le bâton, le brisa comme une paille et répondit tranquillement :

— Je ne fais que répéter les paroles de votre oncle Bucentio Rouge-Épée. N'est-il pas vrai, podestat ?

— Oui... oui..., reprit celui-ci, qui craignait encore plus Fabiano que Jacques.

— Continuez, dit Borgia, ceci devient fort intéressant.

— Alors, reprit le podestat, il me donna aussi quelques

renseignements sur un second neveu qui prête son argent à... à...

— A usure, dit Fabiano.

— Et qui fait signer à ces emprunteurs des obligations qui... que...

Le petit homme noir s'était redressé, lançant au podestat des regards étincelants... Celui-ci s'arrêta tout court; mais la voix impassible de Fabiano continua la phrase interrompue.

— Des obligations avec lesquelles il les ruine en procès. Celui-là est un juif immonde et s'appelle Fidélio Bucentio.

— Vous m'avez diffamé et insulté l'un et l'autre, s'écria Fidélio, en m'appelant usurier et juif, et je vous assignerai.

— Assigne donc le cadavre de ton oncle, car c'est lui qui a parlé ainsi.

— Et qu'a-t-il dit de moi? fit le matamore en se posant fièrement au milieu de la salle, un poing sur la hanche et l'autre sur le pommeau de son épée.

Fabiano quitta la place qu'il avait prise et s'avança vers le terrible César, qu'il mesura de la tête aux pieds de l'air le plus moqueur.

— Il a dit, répondit-il, que vous déshonoriez la famille, attendu que les autres faisaient du moins le mal

pour leur compte et que vous, vous le faisiez pour le compte d'autrui; il a dit que vous n'étiez qu'un brigand à toute solde, un coupe-jarret de tout parti, un soldat mercenaire, dont la cocarde est un écu et le drapeau une bourse.

Le César fit un saut en arrière, et tirant à moitié sa longue rapière, il s'écria :

— Ah! il a dit cela, et tu le répètes...

— Laissez votre triomphante tranquille, lui dit Fabiano, à moins que vous ne vouliez que je la casse en deux morceaux comme la badine de votre cousin Jacques.

— Et mon cher oncle m'a-t-il oublié? dit Borgia, car je suis de la famille du côté des femmes.

Fabiano lança un regard au podestat et il répondit :

— Oui, monsieur le comte, il parla de vous en ce sens qu'il prononça votre nom.

— Qu'a-t-il ajouté?

— Il n'y a rien à ajouter au nom de Borgia, dit Fabiano, il porte sa renommée avec lui.

Le ton de Fabiano en faisant cette réponse était si courtois, que Borgia eût eu mauvaise grâce à se fâcher; et il reprit tout aussitôt :

— Mais nous direz-vous, mon maître, pourquoi nous avons tous été appelés ici, car Bucentio Rouge-Épée a

laissé une fille, et les fils de ses frères n'ont aucun droit à son héritage.

— Telle a été sa volonté, reprit le podestat. MM. de Bucentio doivent être présents à l'ouverture du testament, et vous, monsieur le comte, vous devez en assurer l'exécution, et, en preuve de ceci, voici la lettre et la clef que M. le comte m'a chargé de vous remettre.

Borgia prit la clef et parcourut la lettre.

— Ah ! diable! dit-il en s'adressant à mademoiselle de Pons, encore un... Cette famille est interminable.

Il mit la lettre et la clef dans sa poche et reprit :

— Mais vous qui savez si bien l'histoire de cette honorable famille, nous direz-vous ce que vous êtes venu faire ici ?

— Je suis venu, repartit Fabiano, vous apprendre l'arrivée dans cette ville et dans cette maison de Diana Bucentio, la fille de Rouge-Épée, l'héritière de Fiéramonte et votre cousine; je vous avertis aussi que dans une heure elle part pour Fiéramonte.

— Mais sait-elle, la pauvre demoiselle, qu'elle va voyager dans un pays infesté de brigands, de zingaris, de sorciers ?...

— Elle le sait, dit Fabiano.

— Vous plaît-il, reprit Borgia, de lui demander si elle veut accepter la compagnie de quatre gentilshommes

qui, je l'espère, oublieront leurs querelles pour protéger une orpheline ?

— Et voulez-vous lui demander, dit Anne de Pons en s'approchant de Fabiano, l'honneur de sa compagnie pour des voyageurs isolés comme moi et ce jeune homme ?

— Madame, dit Fabiano, en saluant courtoisement Anne de Pons, mademoiselle Diana de Bucentio m'avait chargé de vous offrir sa protection ainsi qu'à ces messieurs pour un voyage qui n'est pas sans dangers.

— Sa protection! dit Borgia piqué; elle a donc une escorte bien nombreuse?...

— Je l'accompagne, dit Fabiano avec un regard particulier.

— Ah! diable! fit Borgia; mais, pour se fier à vous, il faudrait au moins savoir qui vous êtes, votre nom...

— Oui, votre nom, répétèrent les trois cousins.

— Messieurs, à Fiéramonte, on me nomme Fabiano le varlet... à Naples, Fabiano l'espion... ici, Fabiano le voleur... Parmi ceux de ma race, on m'appelle Fabiano le roi... Choisissez. Nous partons dans une heure.

Il sortit et chacun s'apprêta à le suivre.

VIII

Le soir même de ce jour, un homme et une femme étaient assis parmi les ruines d'une tour qui commandait un étroit passage où finissait la route montueuse qui côtoyait les flancs d'une montagne découverte et où commençait un chemin étroit et sombre qui s'enfonçait dans une forêt de noirs sapins.

La femme était d'une beauté remarquable, quoiqu'elle ne fût plus jeune; mais cette beauté avait un caractère particulier.

Le teint était d'une pâleur jaune et mate, les cheveux ondés étaient d'un noir luisant qui n'appartient pas aux plus brunes Italiennes, et la taille était petite et d'une souplesse incroyable; les mains, les pieds et la jambe même, grêles et presque disproportionnés avec les hanches et la richesse de toutes les autres formes; le profil légèrement bombé à la hauteur des sourcils, lui donnait cette physionomie sombre que Lavater a

attribuée plus tard à l'esprit de prophétie. Elle était assise sur une pierre, pendant que l'homme qui était avec elle, regardait au loin, comme pour découvrir quelque chose.

— Eh bien, Marco, s'écria tout à coup cette femme, tu le vois, ton mensonge est avéré, ta trahison n'est plus douteuse.

» La fille de Bucentio existe, l'héritière de Rouge-Épée va venir s'emparer de ces biens qui sont à moi. L'ordre a été donné aux valets de Fiéramonte de lui préparer une réception souveraine.

Celui à qui elle parlait, l'œil toujours fixé sur l'horizon, ne répondit pas. La femme se leva avec impétuosité, et, le secouant avec violence, elle s'écria :

— Combien as-tu vendu son salut à Rouge-Épée après que je t'eus payé sa mort ?

L'homme à qui elle s'était adressée se retourna lentement. Il pouvait avoir trente-six ans et on pouvait remarquer dans ses traits le même caractère étrange que dans ceux de la femme qui l'avait si violemment interpellé.

Mais ce qui donnait à son visage un caractère encore plus étrange, c'est qu'il portait ses cheveux nattés en larges tresses arrangées autour de sa tête comme une calotte. De vastes anneaux pendaient à ses oreilles et

il portait aux poignets et aux chevilles des ornements d'argent.

— Amaly, répondit-il d'une voix gutturale et avec une sorte de déclamation ampoulée, comme il est vrai que nous sommes les descendants de la race maudite et chassée de la tente du roi pasteur, comme il est vrai que nous sommes les fils d'Agar condamnés par le Seigneur à vivre éternellement errants et proscrits, ta volonté a été faite ici, il y a seize ans, à cette même place.

— C'est impossible! tu mens, repartit Amaly.

Marco s'avança au milieu de la ruine et, élevant la voix, il reprit avec la même emphase :

— Que les ombres de ceux dont le sang a rougi ces dalles se lèvent contre moi si je ne te dis pas la vérité. Il y a seize ans, jour pour jour, la comtesse Clémence Borgia, l'épouse de Rouge-Épée, rentrant à Fiéramonte, fut prise à quelques pas d'ici par les douleurs de l'enfantement.

» Depuis bien longtemps et selon tes ordres, je la suivais pas à pas comme le loup suit sa proie. J'étais donc là quand on la transporta dans cette tour réputée imprenable. C'était le soir et je me cachai dans les bois et les houx qui hérissent la montagne ; je vis partir les cavaliers qui allèrent chercher le médecin, je les vis revenir et j'attendis encore.

» Une nuit et un jour se passèrent ainsi, sans que je quittasse de l'œil la porte de cette tour; puis la nuit revint encore et je vis dans son ombre le médecin emportant à l'arçon de sa selle le sac d'argent, récompense de la délivrance de la comtesse.

» Le comte Bucentio Rouge-Épée l'accompagnait, heureux de l'héritière qui venait de lui naître, et ils se séparèrent à quelques pas, le médecin pour gagner la plaine, le comte pour aller à Fiéramonte et amener une litière pour l'accouchée.

» J'attendis encore, et lorsque le bruit des fers de leurs chevaux se fut éteint dans le silence de la nuit, je fis glisser sur la terre le cri de guerre, je donnai le mystérieux signal qui rappelle des profondeurs de la forêt et des abîmes nos frères dispersés, et je me levai.

» Il était minuit quand ils furent tous près de moi.

» Une demi-heure s'était à peine écoulée que les portes de la tour étaient brisées et que l'incendie l'enveloppait de la base au sommet; dix des vingt serviteurs armés qui la défendaient, étaient couchés sur les dalles de l'escalier qui conduit ici où nous sommes. et l'heure n'était point passée, que moi-même, traversant la flamme et la fumée, franchissant tous ces cadavres, j'arrivais dans cette chambre. »

Quoique probablement le récit ne fût pas nouveau pour

Amaly, elle l'écoutait cependant avec une sorte d'anxiété. Marco s'avança au milieu de la chambre et, joignant le geste à la voix, il reprit d'un ton plus sombre :

— Le lit de la comtesse était là, le berceau ici... Je n'avais rien oublié de tes ordres, je courus à l'enfant, et de ce même poignard que je porte encore à la ceinture, je le frappai au cœur. Quand je me retournai, la comtesse était là, à ta place, debout, pâle et les yeux hagards.

» Je m'élançai sur elle ; mais tout à coup un fantôme se dressa entre nous : il me semblait porter dans ses bras l'enfant que je venais de frapper, mais il souriait et n'avait aucune trace de sang ; je levai mon poignard, mais il prit ma main dans sa main décharnée et la brisa...

» Je tombai sous la douleur.

— Lâche ! tu n'avais pas frappé... ou bien tu étais ivre et tu as rêvé.

— Non, non, car, lorsque je me relevai, l'enfant tué était encore bien là, le sang coulait de sa blessure...

— Tu as rêvé, te dis-je.

— Regarde cependant, reprit Marco en promenant autour de lui un regard sinistre, regarde, ma main est restée inerte et brisée, et c'est à peine si elle peut arracher

à la terre les herbes avec lesquelles tu prépares tes breuvages et tes poisons.

» Regarde, regarde, la tour est tombée; regarde, ajouta-t-il en écartant du pied quelques ronces, la mousse n'a pas encore couvert la place où a coulé le sang. Et ne te souvient-il pas que la comtesse est morte de désespoir?... est-ce un rêve tout cela?..

— Qu'importe ce que tu as fait? s'écria Amaly; qu'importe le sang que tu as versé; qu'importe la mort de la comtesse si sa fille vit encore?...

Elle frappa la terre avec violence et reprit :

— Ah! que n'étais-je là!...

— Où étais-tu, en effet, dans cette nuit funèbre? dit Marco; pourquoi ne revins-tu parmi tes frères que plusieurs jours après cette terrible catastrophe?

IX

Amaly poussa un profond gémissement.

Puis elle leva les yeux et murmura sourdement:

— Où j'étais? mon Dieu... où j'étais alors? ..

Elle s'agita comme pour éloigner le souvenir qui venait de lui apparaître et elle reprit avec exaltation :

— Mais ce qui ne s'est pas fait il y a seize ans, peut s'accomplir encore aujourd'hui !

Marco secoua la tête avec un sourire amer et jeta les yeux du côté de la route.

— Quoi donc ! dit Amaly, en prenant à son tour le ton emphatique de son interlocuteur; les enfants d'Ismaël ont-ils peur de quelques hommes qui accompagnent cette femme, et la race maudite de Bucentio s'est-elle si bien perpétuée dans ses misérables héritiers que vous n'osiez les attaquer?...

— Double le nombre de ces cavaliers, suppose que les enfants soient aussi implacables que les pères, et je me charge de les attaquer, et je jure qu'aucun d'eux ne sortira vivant de ces ravins; mais éloigne d'abord celui qui les accompagne.

— De qui veux-tu parler?

— Il y a une heure, une voix s'est élevée au pied de la montagne, et tous nos frères épars dans la montagne et dans la forêt, obéissant à cette voix souveraine, sont rentrés dans leurs demeures.

— Quoi! s'écria Amaly avec une vive surprise, Fabiano mon frère les accompagne?...

Marco répondit par un signe.

Amaly demeura immobile et parut absorbée dans une grave et profonde réflexion.

Tout à coup elle leva les yeux sur Marco et rencontra ses regards fixés avec attention sur elle.

— Et pourquoi n'as-tu pas obéi comme les autres? dit Amaly.

— Écoute, dit Marco, en baissant la voix, mon mousquet est là avec ma besace et mon bâton de voyage; dans une heure j'aurai quitté ces solitudes, ou notre destin à tous deux aura changé.

— Que veux-tu donc? fit Amaly, évidemment troublée par le pressentiment de ce que Marco allait lui proposer.

— Amaly, reprit Marco en reprenant le ton de déclamation qu'il croyait nécessaire à la gravité des choses dont il allait parler, toi et ton frère Fabiano, vous êtes les derniers du sang d'Abulcaïm; vous êtes les héritiers de celui qui du fond de la Bohême conduisit jusqu'en ce pays le reste de nos tribus, lorsque le sabre du roi Mica, aiguisé par la parole du moine Abayssin, nous chassa de cette terre où nous avions espéré nous faire une patrie! Cependant ni toi ni ton frère n'êtes à l'abri des soupçons de nos frères, car le sang d'Ismaël ne coule pas dans vos veines : ta mère Dalhy avait épousé secrètement l'aîné de cette race détestable des Bucentio, qui disparut à l'époque du mariage de Rouge-Épée.

» Le sang de ton père parle-t-il en toi, Amaly?

Elle hésita et répondit après un moment de silence :

— Quand je t'ordonnai de tuer la femme et la fille de Rouge-Épée, parlait-il en moi?

— Tu as raison, Amaly, tu es restée fidèle à nos haines, à nos misères, à notre exil; mais ton frère Fabiano, moitié zingari, moitié chrétien, vit aussi souvent parmi nos ennemis que parmi nous; il sait porter leurs habits, parler leur langage; il lit dans leurs livres, il les admire; il nous trahit.

— Qui ose accuser mon frère de trahison? dit Amaly d'un ton sombre.

— Depuis son enfance, reprit Marco, ne s'est-il pas fait le valet assidu de celui qui vient de mourir? N'était-ce point par ses ordres qu'il quittait si souvent nos montagnes pour aller à Naples? Et depuis qu'il est notre chef, n'a-t-il pas toujours enchaîné notre courage?... Il nous trahit...

— Le penses-tu?

— Ne protége-t-il pas ici l'arrivée de cette prétendue fille de Bucentio, de cette nouvelle comtesse qui vient s'emparer de l'héritage qui t'appartient, à toi la fille du frère aîné de Rouge-Épée?

— Le crois-tu?... reprit encore Amaly.

— Beaucoup d'autres le pensent comme moi...

— Combien sont-ils? dit Amaly en jetant un regard sinistre autour d'elle.

— Si j'éveillais l'écho de ces voûtes du signal convenu, tu verrais luire autour de nous plus de deux cents poignards.

— Ils auront peur, dit Amaly avec dédain.

— Amaly! reprit Marco en s'animant, je t'ai aimée quand tu étais jeune et belle. Alors tu m'as repoussé, et cependant je t'ai servie comme si tu m'avais aimé.

» Aujourd'hui je t'aime encore et je suis encore prêt à te servir; mais aujourd'hui il me faut une récompense. Tu veux la vie de Diane de Bucentio, tu l'auras; mais il me faut, à moi, celle de Fabiano.

» Et après sa mort, il me faut ta main pour que nul ne puisse me disputer la place de chef souverain des bohêmes... »

Amaly se leva comme pour échapper à la mauvaise pensée qui la pressait.

— Écoute, dit Marco, entends-tu le pas des chevaux qui gravissent le chemin qui borde le grand ravin? Dans quelques minutes ils seront ici... et dans quelques minutes l'héritière de Bucentio peut avoir disparu; dans quelques minutes...

— Silence! dit Amaly, les voilà à quelques pas de la

poterne; ils vont venir dans cette chambre : il faut que je voie cette Diane, il faut que je voie Fabiano...

— Adieu, dit Marco en prenant son sac et son bâton.

— Reste, lui dit Amaly, je n'ai pas encore décidé de leur sort...

X

A peine avaient-ils disparu parmi les décombres de la tour, que Fabiano parut donnant la main à une jeune fille d'une grâce charmante, plus belle que n'avait dû l'être Amaly, plus belle que ne l'était mademoiselle de Pons. Elle était brune, petite, mince, délicate, mais une résolution étrange semblait l'animer. On sentait la force dans la souplesse même de son corps. Ses regards curieusement passionnés, ses lèvres légèrement épanouies annonçaient une nature dont l'ascétisme du couvent n'avaient fait que modérer l'ardeur.

Mademoiselle de Pons, galamment soutenue par Borgia, la suivait. Fabiano jeta un regard rapide dans l'intérieur de la tour et dit à haute voix :

— Ou je ne sais plus comprendre la marche des nuées, ou la pluie qui nous a surpris à un mille d'ici sera bientôt passée.

Diane, car c'était elle, s'assit sur une pierre, pendant que Borgia arrangeait son manteau sur une vieille planche pour y faire placer mademoiselle de Pons.

— Reposez-vous un moment, dit Fabiano; je vais montrer à nos compagnons l'abri où ils peuvent attacher les chevaux.

— Ah çà, dit Borgia, ceci est un véritable coupe-gorge; heureusement, ajouta-t-il, que nous sommes là! et par le sang-Dieu, au moindre signe de trahison...

— Prenez garde, monsieur le comte, dit Fabiano du ton le plus railleur, vous allez faire peur à mademoiselle de Pons.

Il sortit.

— Votre cousine est fort jolie, lui dit-elle.

— Et fort riche, répondit Borgia. Ces Bucentio étaient une race de brigands qui ont, dit-on, enfoui dans leur château de Fiéramonte des trésors incalculables...

— Est-ce pour cela que vous avez abandonné l'armée du vice-roi, pour remplir votre rôle d'exécuteur testamentaire?

— En vérité, dit Borgia, je crois la cause de l'Espagne perdue, et si Guise devient roi de Naples, comme cela me

paraît certain, je ne serais pas fâché de me faire un refuge dans ce pays pour traiter avec lui sans trop de désavantage.

— Et c'est à moi, dit mademoiselle de Pons en essayant de prendre un air digne, que vous faites un pareil aveu?

— Vous avez trop d'esprit pour ne pas m'approuver; mais une forteresse où je me croirais mieux à l'abri de la colère du duc, dit Borgia, ce serait le cœur de celle qui doit être notre reine; donnez-y la plus petite place à celui qui vous donnerait sa vie si vous la lui demandiez et j'abandonne cette silencieuse pécore à son sauvage protecteur et à ses honorés cousins.

— Prenez garde, dit tout bas mademoiselle de Pons, voici Malicorne qui arrive avec ces messieurs.

— Que faites-vous donc de ce jeune et bel écuyer? dit Borgia.

— Un espion que Guise a mis à ma suite...

— On m'a dit qu'il vous espionnait de très-près...

— Monsieur le comte, dit Anne, à qui le rouge monta au visage, vous m'insultez...

— Non, lui dit Borgia, mais je suis jaloux.

L'insolence du Napolitain ravissait mademoiselle de Pons; elle trouvait déjà Guise ennuyeux et Malicorne fade.

A ce moment les trois cousins, hurlant, geignant, grommelant, entrèrent dans la tour.

Malicorne les suivait avec le grand prieur.

Celui-ci s'arrêta sur le seuil et murmura sourdement :

— Oui, c'est bien ici la chambre fatale...

— Malédiction et damnation ! fit le matamore en se secouant, je suis trempé jusqu'à la peau... Ah ! l'ami, ne pourrions-nous avoir du feu ?

— Vous êtes galant, dit Fabiano, vous pensez à ces dames.

Il alla vers le seuil et siffla, mais personne ne répondit.

— Les laquais du seigneur Fabiano, dit Borgia, se sont endormis dans les offices ou les cuisines.

Fabiano siffla de nouveau et presque aussitôt une figure grave se montra derrière une pierre, puis une autre à l'embrasure d'une fenêtre en ruine, puis une troisième à l'angle d'une porte, puis une quatrième, puis dix, puis vingt...

— Viendra-t-on, quand j'appelle ? dit Fabiano.

— Maître, répondit une voix tremblante, l'orage nous a empêchés de rentrer dans nos demeures comme ton signal nous l'avait ordonné...

— Longtemps avant que l'orage se fût élevé, répondit Fabiano d'un ton péremptoire, j'avais entendu la voix qui vous conseille de désobéir à mes ordres.

» Marco est un traître, et si je ne méprisais les complots d'un lâche, je n'aurais besoin que d'étendre la main pour l'écraser ; mais je dédaigne de me salir d'une pareille justice...

» Apportez des torches et du bois... faites du feu rapidement et éclairez ces voûtes...

Toutes ces figures qui s'étaient montrées comme par enchantement disparurent comme une illusion.

— Barbe de bouc ! s'écria César en essayant de tirer son épée, nous sommes tombés dans une embuscade de voleurs.

— Ou plutôt, dit Borgia, dans un repaire de cette race maudite des zingaris...

— Race maudite en effet, dit Fabiano avec un sourire amer et en regardant Borgia, car elle vit dans la malédiction et la pauvreté pour les mêmes crimes qui font le pouvoir et la richesse de certaines gens...

— Jusqu'au jour où Dieu marqua la ruine des coupables si puissants qu'ils soient ! dit le prieur d'une voix triste. Il n'y a pas vingt ans que la famille des Bucentio régnait tyranniquement sur ce pays, et maintenant les fils maudits de la bohème partagent avec les reptiles impurs les ruines de leur plus redoutable forteresse.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, le feu avait été allumé,

Anne s'en était approchée, ainsi que les trois cousins. Quant à Diana, elle paraissait plongée dans une méditation à laquelle rien ne semblait pouvoir l'arracher.

Fabiano l'appela doucement.

— Mademoiselle de Bucentio n'a-t-elle pas froid?

Elle ne répondit pas.

Fidélio, le Bucentio usurier, prit sa plus aimable grimace et s'approcha à son tour.

— Pourquoi ce silence obstiné, belle cousine? lui dit-il; nous ne sommes pas des galantins dorés comme les courtisans du duc d'Arcos, mais nous savons ce qu'on doit d'égards à une parente...

— A une riche héritière, ajouta ironiquement Borgia.

— Et à une jolie femme, dit César en retroussant sa moustache.

— Ces messieurs ont raison, dit Fabiano, cette tristesse est une injure pour eux : comment se fait-il qu'elle ait remplacé la gaieté que vous aviez au départ?

— Quelqu'un dans cette compagnie déplaît-il à mademoiselle Diana de Bucentio? dit insolemment mademoiselle de Pons.

— A Dieu ne plaise! répondit modestement la jeune fille, et je ne me plains de personne.

— Mais pourquoi ce chagrin? dit Borgia, pourquoi ce silence?

— Je vais vous le dire, répondit résolûment Diana, et je désire que l'un de ceux auxquels je m'adresse me réponde franchement.

Tout le monde promit la vérité.

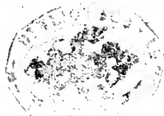
— Eh bien donc, reprit Diana, avant d'arriver à la montagne dont nous avons gravi une partie, nous avons traversé beaucoup de villages et rencontré de nombreux voyageurs; comment se fait-il que, sur notre passage, à la curiosité qui nous a d'abord accueillis ait succédé l'épouvante dès qu'on a su le but de notre voyage? Comment se fait-il qu'au seul nom de Bucentio, les enfants se sont enfuis avec terreur, les jeunes filles se sont cachées, les portes des maisons se sont fermées?

» Fabiano, ajouta-t-elle, vous disiez tout à l'heure que la race de ces hommes qui vous obéissent était maudite; la race des Bucentio ne le serait-elle pas encore davantage?...

— Sur les entrailles de saint Pierre, s'écria César, j'arracherai celles du premier qui oserait dire que les Bucentio ne sont pas les plus honorables gentilshommes de la chrétienté.

— Pourquoi donc, dit Diana en s'animant, pourquoi ces cris poussés à notre aspect? « Ce sont les Bucentio! » disait-on, comme on eût dit : « Ce sont des assassins! »

— Je viens de la Calabre, où les malheurs du temps



m'ont réduit à faire échange des chevaux que j'élève contre de l'argent, dit Jacques ; mais je casserais la tête à qui oserait élever un doute sur l'honneur des Bucentio...

— Et moi, je lui ferais un procès, s'écria vaillamment Fidélio.

— Messieurs, reprit Diana, en élevant la voix, je quitte pour la première fois le couvent où.....

La plume de Frédéric Soulié s'est arrêtée là... La mort ne lui a pas permis de continuer son œuvre.

FIN.

Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

